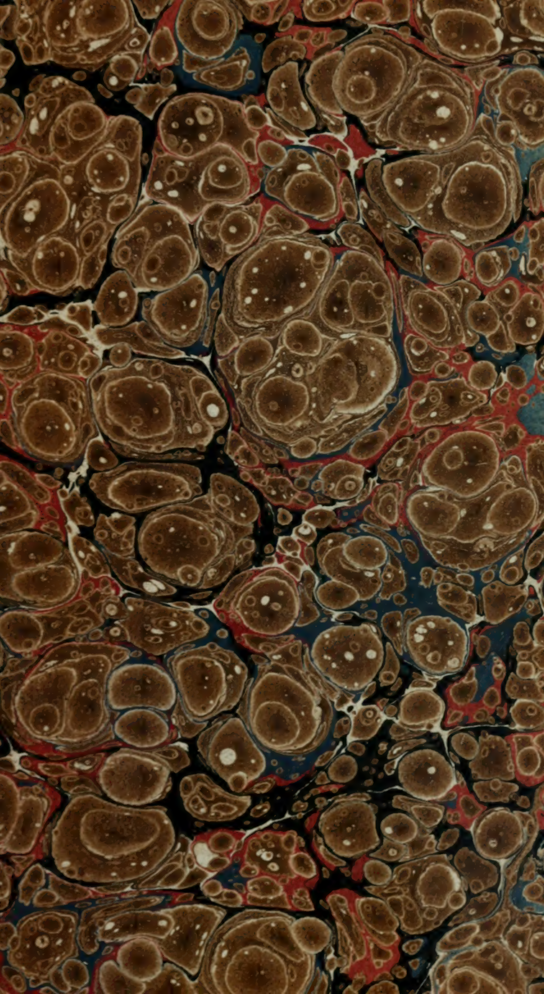

U d'/of OTTAWA
39003002137171



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PIGAULT-LEBRUN.

[illegible]

MONSIEUR DE ROBERVILLE.

III.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PIGAULT-LEBRUN.

TOME XLII.

MONSIEUR DE ROBERVILLE.

III.

IMPRIMERIE DE A. ÉVERAT ET C°,
rue du Cadran, 16.

MONSIEUR

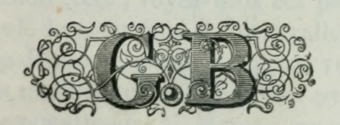
DE

ROBERVILLE,

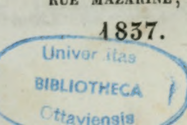
PAR

PIGAULT-LEBRUN.

TOME TROISIÈME.



PARIS.
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,
RUE MAZARINE, 34.
1837.



MONSIEUR

DE

ROBERVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

ROBERT DEVIENT LE CONFRÈRE DE L'EMPEREUR DE LA CHINE.

« Mon frère, voyez-vous ces peupliers là-bas, au fond de cette vallée? — Je distingue même ce tertre vert qu'ils semblent couronner. — C'est là que je vais attendre M. Moreau, quand il revient du marché voisin ; c'est là qu'il trouve son enfant, qu'il l'embrasse, qu'il le prend sur le devant de sa selle. Il est heureux quelques minutes plus tôt, et moi aussi. — Vie pastorale, patriarcale, vraie source

du bonheur, que méconnaît l'homme opulent et fastueux, pour la seconde fois tu me séduis, tu fixes tous mes vœux, tu... — Voilà de grands mots, mon frère! ici, nous nous bornons à la chose. Allons, venez. Nous verrons bientôt la grosse jument gri se ; e le manteau bleu, roulé sur sa croupe pommelée. »

Robert offrit son bras. « Je marche bien, dit-elle, et j'aime à marcher en liberté. » Elle porte sa petite Cécile ; elle lui sourit, elle lui parle, elle lui chante tout à la fois. Robert, étranger à ces sensations, continue, pour faire quelque chose, l'idylle en prose sur la vie patriarcale. L'heureuse mère ne l'écoute pas, et il se tait, parce que l'orateur, comme tous ceux qui cultivent les arts, veut des auditeurs, des témoins : la nature se suffit.

Les voilà sous les peupliers ; ils sont assis sur le gazon. L'enfant recommence ses jeux, cueille une fleur, la

présente à sa mère, la reprend et l'effeuille. La mère se prête à tout et ne voit rien. Ses yeux sont fixés sur la route ; elle cherche la jument grise, à travers la vapeur qui semble terminer l'horizon. Robert, que tout enchante, sort cependant de sa douce extase, pour s'occuper de ses intérêts : on en revient toujours là. Félicité, dit-il, je ne connais pas M. Moreau ; mais je vous ai confié certaines particularités, qui pourraient lui déplaire, et dont, par cette raison, il est inutile de lui parler. — Mon frère, taire quelque chose à son mari, est le premier pas vers la dissimulation, et une femme dissimulée doit aller plus loin qu'elle ne veut. Je me suis promis de découvrir à M. Moreau jusqu'à mes pensées les plus indifférentes. C'est me mettre dans l'heureuse nécessité de penser et d'agir en son absence comme s'il était présent. M. Moreau saura tout; mais il m'aime, et il sait

me deviner : soyez tranquille... Le voilà, le voyez-vous? il partage mon impatience; il arrive au grand trot. »

Robert voit, à travers un nuage de poussière, un homme jeune et frais. Tous ses mouvements indiquent la force, et le contentement se peint sur sa physionomie. Il sourit à sa femme, il la salue de la main; il arrive, il saute à terre avec la légèreté de l'oiseau. Déjà il tient son enfant sur un bras; il presse de l'autre son heureuse compagne. Il s'aperçoit enfin que Robert est là. Il ne s'informe pas qui il est : sa femme ne le lui laissera pas ignorer, parce qu'elle ne voit que des gens estimables. Il accueille son hôte avec franchise et cordialité, et Robert est avec lui comme s'il le connaissait depuis longtemps.

Il a l'habitude de remonter à cheval, et de promener sa Cécile au petit pas, en parlant à sa femme de leurs intérêts communs. Mais Robert est

là; et si M. Moreau ne sait pas comment il faut faire la révérence en entrant dans un salon, il n'ignore rien en procédés, parce que le cœur les indique. Il passe la bride à son bras, et on prend à pied le chemin de la métairie.

Madame Moreau voulait parler, et elle éprouvait de l'embarras. « Tu as quelque chose à me confier, lui dit son mari. J'écoute. » Elle nomma Robert, et Robert s'y attendait. Elle raconta son histoire tout entière; il souffrit en l'écoutant. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle répéta la prière qu'il lui avait faite de taire certaines choses, et la réponse qu'il avait reçue d'elle ! Combien Robert se trouva petit, en se comparant à ces êtres sages! Il se taisait; il attendait avec anxiété ce qu'allait prononcer M. Moreau; il cherchait ses pensées sur sa figure : elle était impénétrable.

« Monsieur, lui dit l'honnête hom-

me, lorsque sa femme eut cessé de parler, je vous avoue que je ne serais pas flatté de vous voir chez moi. Je ne vous reproche pas des fautes et des imprudences ; vous en êtes puni, et ce qui ne blesse pas directement l'honneur est indifférent à la société. Màis vous avez fait une bassesse, et je ne vivrai avec vous que quand vous l'aurez réparée. L'air qu'on respire ici est pur, et vous n'en êtes pas digne encore. Retirez cette vaisselle du lieu où vous l'avez mise ; rendez-la au légitime propriétaire. Il ne vous restera rien ; mais vous ne serez que malheureux, et ma femme alors s'empressera de vous avouer.

» Si vous êtes revenu de vos erreurs, si vous êtes décidé à vivre en paix avec vous et les autres, ma maison vous sera ouverte, et vous ne me serez pas à charge. J'ai des terres sur deux villages ; je ne puis suivre l'exploitation à Rancy et à Châtenay.

Vous remplacerez un homme que j'ai été forcé de renvoyer ; vous me suppléerez ici, et je vous ferai un traitement convenable.

» Vous n'entendez pas l'agriculture; ma femme guidera vos premiers essais, et vous verrez bientôt qu'avec du courage et de la persévérance, on fait à peu près ce qu'on veut.

» Nous voilà à ma porte. Allez, monsieur, et ne reparaissez ici que lorsque vos mains seront pures.

» Tu souffres, Félicité! Je n'ai pas voulu t'affliger; je ne condamne même pas ta conduite; mais plus expérimenté et plus ferme que toi, je dois voir mieux, et marcher d'un pas plus égal dans la route que nous nous sommes tracée. »

Robert voit refermer la grille, et les époux rentrent chez eux, sans tourner la tête, sans paraître lui donner seulement une pensée. C'est un bien honnête homme que M. Moreau, se

dit-il ; mais sa probité est un peu dure.

Que va-t-il faire ? Suivra-t-il le conseil qui lui a été donné, ou s'exposera-t-il à de nouvelles aventures pour conserver sa vaisselle ? « Ma foi, dit-il, j'ai essayé une fois d'être vertueux, et cela ne m'a pas réussi, parce que j'ai voulu porter la vertu à l'excès, et que rien d'extrême n'est durable. Ayons cette fois une vertu douce, accommodante ; bornons-nous à être aussi bons que notre nature le comporte, et jouissons enfin d'un repos constant. Quoi de cruel comme la guerre qu'il faut se faire à soi-même, quand les autres nous la font ? Quoi de plus humiliant que de n'oser lever les yeux devant un honnète homme, que de se sentir accablé de l'ascendant de Moreau, par exemple ? Allons, allons, réveille-toi, Robert ; sors d'une longue léthargie, méprise sans retour ce que tu as estimé, recher-

ché ; sois laboureur. Il est véritablement grand celui qui sait apprécier cet art utile.

« . . . . Qui nourrit les mortels.
» Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

» Oui, les laboureurs sont les hommes par excellence.

» D'utiles citoyens, respectable assemblage,
» Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage.

» Je veux me ranger parmi vous, et peut-être on me dira un jour :

» Le conquérant détruit, tu conserves le monde.
» Il ravage la terre et tu la rends féconde.

» Ma foi, je sais fort bon gré à Thomas d'avoir fait ces vers-là. Ils élèvent mon âme, et je me vois déjà le confrère de l'empereur de la Chine, qui est, dit-on, le premier laboureur de ses états. »

Rien n'abrége la longueur du chemin comme un projet nouveau: On est tout entier à ses idées. On les clas-

se, on les mûrit, on s'en amuse, on les caresse. On oublie le passé, le présent; on vit dans l'avenir; on y transporte tout son être. Sous ces rapports, il n'est personne qui n'ait été souvent homme à projets.

L'aspect des murs de Paris arracha Robert à son sillon. Il se souvint que certaines gens avaient des droits sur sa personne, et comme on ne laboure pas en prison, il jugea à propos de prendre quelques précautions, pour s'assurer les autels qu'on devait lui ériger un jour. La première fut d'attendre la nuit pour rentrer dans la capitale; la seconde, d'envoyer un homme sûr retirer sa cassette, parce que des recors, ou autres gens de même espece, pouvaient fort bien l'attendre devant l'hôtel d'Atys. Il ne restait qu'une difficulté à lever : c'est qu'il ne connaissait personne sur qui il pût compter. « Ah! dit-il en soupirant, j'ai été entouré de flatteurs, et

je n'ai pas su me faire un ami. J'ai avalé leur encens comme un sot. Que m'en reste-t-il aujourd'hui? ce qui restera un jour à ceux qui ne se doutent pas qu'en eux on n'encense que la fortune. »

Tout cela était bien bon, bien beau, bien philosophique, mais ne remédiait à rien. Robert se frottait le front, en attendant dans une auberge que l'obscurité couvrît ses démarches. Il trouva enfin un moyen qui lui parut admirable, quoiqu'il fût connu de bien du monde; mais il se croyait inventeur. Que de grands hommes qui ne seraient rien si la bibliothèque d'Alexandrie existait encore!

Robert entre dans Paris. Il va s'établir dans un hôtel-garni, à cent toises de l'hôtel d'Atys. Il écrit à madame; il réclame son dépôt. Il demande au maître de la maison un homme sûr, et on lui amène un crocheteur, qui est le commissionnaire, le frot-

teur et l'homme de confiance de l'hôtel. C'est lui qui va recevoir pour les voyageurs.

Robert ne peut craindre qu'un homme à qui depuis longtemps on confie des lettres de change, disparaisse avec une cassette, dont d'ailleurs il ignore le prix, et qu'il doit présumer ne renfermer que les effets du nouveau commensal. Il n'y a donc pas d'inconvénient à l'expédier, et il l'expédie.

Durocher ressemblait à ces joueurs téméraires qui poussent la *veine* aussi loin qu'elle peut aller. M. Bernard avait fourni de la vaisselle ; elle ne se trouvait pas à l'hôtel de Roberville ; l'acquéreur n'avait pas un ami ; il s'était rapproché un instant de sa femme ; il était vraisemblable que les services d'argent et de vermeil étaient chez madame d'Atys.

La première idée de Durocher fut de s'en assurer ; la seconde, de s'en emparer ; la troisième, de mettre les plats

et les assiettes en lingots; la quatrième de convertir le tout en écus.

Durocher endosse l'habit noir râpé; il se coiffe de la perruque de chiendent; il fiche la plume derrière l'oreille; il met quelques paperasses dans sa poche, et il va frapper à la porte de l'hôtel d'Atys. Il sait qu'il est facile d'intimider une femme qui n'entend pas les affaires, et que le mot *recéler* suffit pour lui faire ouvrir toutes les portes.

Il s'annonce *de pàr le Roi*. A ce nom respecté, quoiqu'alors peu respectable, le suisse tremble, Zulime sourit, et madame d'Atys est persuadée qu'un émissaire de M. Lebeau est à sa porte. Elle fait entrer Durocher.

Durocher se présente, et parle avec effronterie. Il tire de sa poche un procès-verbal des interrogations faites à M. de Roberville, et des réponses d'*icelui*. Il en résulte qu'il a soustrait sa vaisselle, et qu'elle est cachée chez

sa femme. Le prétendu procès-verbal est le brouillon d'une satire contre le duc d'Aiguillon, que Durocher se propose de colporter, quand il aura mangé l'argent qu'il a escroqué.

Madame d'Atys avoue qu'elle a reçu une cassette de son mari, mais qu'elle ignore ce qu'elle renferme.

Durocher tire de sa poche une ordonnance de Louis XIII contre les recéleurs. Madame d'Atys frémit, lorsqu'elle entend qu'il ne s'agit de rien moins que du fouet, de la marque et de dix ans de réclusion. Elle ordonne à Zulime de livrer la cassette. Vous devinez que l'ordonnance de Louis XIII était une pièce aussi authentique que le procès-verbal.

Voilà Durocher en possession de la chère cassette, et cela ne lui suffit pas : l'insatiable ! il feint de prendre acte des déclarations de madame d'Atys. Il lui notifie qu'en sa qualité d'huissier exploitant, il ne peut se

dispenser de la conduire au For-l'Évêque. Madame d'Atys pleure, Zulime court faire son paquet, où, dans son désespoir, et par pure distraction, elle ne manquera pas de mettre les effets les plus précieux et les plus portatifs qui lui tomberont sous la main.

Durocher paraît s'attendrir. Il proteste qu'il n'a pas un cœur de pierre ; qu'au contraire il aime beaucoup les femmes, qu'il a toujours saisi l'occasion de leur marquer son dévouement, et que pour peu que madame soit susceptible de reconnaissance.... Madame entend ce que cela veut dire. Elle tire de son secrétaire un rouleau de cent louis. Durocher le prend avec une profonde révérence, et le coquin n'oublie pas de baiser la jolie main qui le lui présente.

Il appelle le crocheteur qu'il a amené avec lui ; la cassette est chargée sur les crochets. Durocher se voit maître d'une valeur suffisante pour se dis-

penser de faire désormais le métier dangereux, sous plus d'un rapport, de misérable auteur satirique. Il va se retirer avec son trésor.

Avoir une jolie femme est plaisir, succéder à son maître est vanité, et cette dernière sensation n'est jouissance que par la publicité. En conséquence, monsieur le maréchal ne venait chez madame d'Atys qu'à quatre chevaux ; le bâton, peint sur tous les panneaux, indiquait son rang ; on lisait son nom sur les galons de soie dont le cocher, le postillon et quatre laquais étaient chamarrés, et les badauds, stupéfaits, le regardaient passer avec admiration, et n'auraient pas manqué de dire, s'ils n'eussent eu la bouche ouverte, qu'on est heureux d'avoir une maîtresse du roi! Eh! imbécille! n'as-tu pas ta femme, qui n'a été la maîtresse de personne? Et toi, ne vas-tu pas épouser une jeune fille, élevée par une mère sage et pru-

dente, et qui ne connaîtra de l'amour que ce que tu pourras lui en apprendre? Canaille qu'on mène par les yeux, et qui se prosterne dans la boue, devant un peu de dorure!

Monsieur le maréchal paie assez cher pour être chez lui à l'hôtel d'Atys, et on ne se fait pas annoncer chez soi. Il entre, et ses quatre laquais s'arrêtent respectueusement à l'antichambre. Un laquais méprise une fille; mais il lui marque des égards en proportion de la faiblesse du maître: Il faut vivre.

Monsieur le maréchal voit un crocheteur chargé, un homme qui change de visage à son aspect, et sa maîtresse, dont la dernière larme n'est pas encore essuyée. Il s'inquiète, il s'informe; il apprend ce qui vient de se passer. Monsieur le maréchal n'est pas savant, mais il sait lire. Il ordonne à l'huissier prétendu de lui communiquer les papiers en vertu desquels il

s'arroge des droits sur les meubles et les personnes.

Rien de plus sot qu'un coquin pris sur le fait. Celui-ci avait parlé du fouet et de la marque, et il venait de faire précisément ce qu'il fallait pour recevoir l'un et l'autre. Il tomba à genoux devant monsieur le maréchal, et lui demanda grâce. Monsieur le maréchal lui répondit qu'il était le maître de le faire pendre, ce qui n'était pas vrai; mais les grands seigneurs ne doutent de rien.

Monsieur le maréchal ajouta qu'un général d'armée ne descend pas jusqu'aux formes judiciaires. Monsieur le maréchal oubliait qu'il avait été constamment battu, et il ne savait pas qu'il n'y a plus de gouvernement où un homme quelconque se met impunément au-dessus de la loi. En vertu de cette ignorance, Durocher reçut des quatre laquais deux cents coups de bâton, et il disait en se retirant

clopin-clopant : « C'est à douze francs par coup, et bien des gens, qui passent pour valoir mieux que moi, en recevraient volontiers à pareil prix. »

Vous comprenez que monsieur le maréchal avait dédaigné de retirer les cent louis extorqués à madame d'Atys. Mais madame d'Atis qui ne dédaignait rien, eut grand soin de se les faire rendre par monseigneur.

Durocher fut bassiner ses contusions avec de l'eau-de-vie camphrée. Il alla dîner ensuite avec une fille, qui n'était inférieure à madame d'Atys que par le costume et l'ameublement. L'extérieur est tout, et vous remarquerez que tel homme, qui rougirait d'aborder une fille qui court les rues, ne balance pas à faire des courbettes devant une autre fille qui a un salon et des gens, surtout si elle est aux gages de l'homme qui nomme à l'emploi qu'il sollicite.

Comme on ne tient aux filles qu'en

proportion de ce qu'on dépense pour elles, Durocher, qui n'avait dépensé que six francs, quitta sa donzelle au dessert, et entra au café du Caveau. Il y vit Jean-Jacques et Philidor; mais il n'entendait aucun des écrits du citoyen de Genève, pas même sa *Nouvelle Héloïse.* Il n'était pas musicien, et il ne savait pas jouer aux échecs. En conséquence, il s'éloigna de la foule qui pressait ces deux grands personnages, qui pourtant n'étaient rien au Caveau, puisque l'un n'y écrivait pas, et que l'autre n'y faisait point de musique. Il savoura son moka dans un coin, et il lui passa par la tête que M. de l'Oseraie ne faisait pas donner de coups de bâton comme un maréchal de France, et qu'il paierait comme lui si on prenait le *diapason* de son cœur. Il ne fallait pour cela qu'emprunter l'accent de la vertu, et quoi de plus facile pour un fripon? Ces gens-là parlent probité, morale,

religion comme des anges. Ils se contredisent souvent ; mais qu'importe ? personne n'y prend garde. Ils font des dupes, et c'est tout ce qu'ils veulent.

Durocher se présente chez de l'Oseraie, qui, toujours accessible, le reçoit et l'écoute. Durocher prend le ton convenable. Il plaint M. de l'Oseraie de s'être attaché à un homme qui n'est pas digne de lui, qui l'a même compromis par sa conduite. Cette dernière considération le déterminera sans doute à sauver l'honneur de celui qu'il a produit, protégé, dont il a en quelque sorte répondu, et que poursuivent les lois. Il parle ensuite de M. Bernard, de ce qu'il a fourni, de sa bonne foi, de son malheur, et de la manière dont Robert a soustrait des objets qui devaient être sacrés pour lui.

De l'Oseraie n'avait entendu parler que confusément des dernières aven-

tures de Robert. Durocher l'instruit de tous les details. De l'Oseraie frémit; et prend avec lui-même l'engagement formel de n'avoir plus rien de particulier avec cet homme-là. Cependant, comme l'a fort bien observé Durocher, son amitié constante, son active bienveillance, malheureusement trop connues, l'exposent à des reproches. La vertu a des ennemis d'autant plus nombreux qu'elle est la satire en action de leur conduite. De l'Oseraie croit déjà entendre la voix publique s'élever contre lui, et il se décide à tout faire pour la prévenir.

Il remercie Durocher, qui croit déjà voir ouvrir le secrétaire, et qui commence l'histoire mensongère de malheurs mérités. Sur la réputation de M. de l'Oseraie, il s'est attaché à Robert; il l'a guidé dans des opérations dont il n'avait pas d'idée; il l'a soutenu dans l'esprit de ses subalternes, que son élévation rapide avait

indisposés ; il a enfin partagé sa dis grâce, et il est tombé dans une honorable pauvreté. De l'Oseraie croit tout, parce qu'il est sans défiance sur des manoeuvres qu'il est incapable d'imaginer. Il est touché de l'état désastreux où Durocher est tombé, et, comme il est homme, il lui sait gré intérieurement des louanges adroites qu'il lui adresse, de la respectueuse considération qu'il lui marque. Il lui promet de le faire entrer aux affaires étrangères, et de l'aider de sa bourse jusqu'à ce qu'il lui ait procuré une existence. Cette bourse allait s'ouvrir; Durocher tendait la main, lorsqu'un particulier se présente et s'écrie : « Que fait ici ce coquin-là ? Tu as osé approcher monsieur, lui parler, respirer le même air que lui ! Éloigne-toi, misérable ! » De l'Oseraie, étonné, attend ; Durocher reste muet et confus.

Celui qui venait de l'apostropher,

était le tapissier de qui il avait tiré de l'argent, qui avait de l'humeur, beaucoup d'humeur, et qui, ne pouvant recouvrer ses fonds, voulait au moins se venger. Il n'était pas non plus très-digne d'approcher de de l'Oseraie, car il venait recevoir le prix d'un meuble qu'il avait vendu le double de sa valeur; mais il trouvait qu'il était juste que quelqu'un payât pour Robert.

Les créanciers avaient vu qu'ils ne retireraient rien des mains des huissiers, ni des procureurs. Dans leur désespoir, ils s'étaient entretenus de leurs pertes : cela console, dit-on. Ils s'étaient montrés leurs mémoires, les larmes aux yeux, et chacun avait ajouté à ce que s'appropriait la justice, l'argent donné à Durocher, qui les avait joués les uns après les autres. Le tapissier établit les faits, en présence de M. de l'Oseraie, avec une telle précision, que Durocher s'éloigna à reculons, la rougeur sur le

visage, et la crainte dans le cœur. Il ploya le dos en traversant l'antichambre, où se tenaient quelques valets. Il ne se remit que lorsqu'il eut gagné la rue.

L'audace alors succéda à la frayeur. Il courut à son galetas, et comme il voulait, n'importe comment, tirer parti de de l'Oseraie, il commença contre lui une plate satire, qu'il se promit de vendre par milliers, parce qu'une satire contre un honnête homme est une curée pour la meute des fripons.

Cependant de l'Oseraie sentait la nécessité de sauver la réputation de Robert, qu'il avait en quelque façon associée à la sienne. La cassette retirée et rendue, il n'était plus que malheureux. Mais comment traiter cette affaire avec une femme qu'il ne doit, qu'il ne veut pas voir, et à qui il ne peut écrire? Un intermédiaire le remplacerait sans doute; mais qui

charger de cette mission ? Ne serait-ce pas dire à quelqu'un : Je vous suppose moins de délicatesse que je n'en ai, et vous paierez mes bons offices par des rapports avec une femme que je méprise complétement ? De l'Oseraie était fort embarrassé.

D'un autre côté, il craignait que Robert, poursuivi, réduit à se cacher, ne vînt à lui demander un asile. Peut-il le garder chez lui ? Le livrera-t-il à ses créanciers ? L'un et l'autre parti lui répugnent également.

Un homme estimable trouve difficilement des moyens, parce qu'il en a plus rarement besoin qu'un autre. Mais, comme un autre aussi, il imagine, quand une circonstance impérieuse l'y contraint.

De l'Oseraie alla trouver monsieur le maréchal. Il lui parla avec politesse ; mais avec fermeté. Il lui représenta que la conduite qu'allait tenir madame d'Atys deviendrait infailli-

blement publique, et paraîtrait concertée avec lui, si elle était blâmable. Il lui rappela que les petits jugent les grands; que c'est la multitude qui forme l'opinion, et qu'on ne lui échappe jamais. Le maréchal, dont on avait déjà chansonné la valeur et la tactique, craignit qu'on ne chansonnât encore sa probité : il promit de faire ce que de l'Oseraie lui conseillerait.

En conséquence, il fut convenu que la cassette serait renvoyée le jour même à Bernard, qu'on en tirerait un reçu, et qu'on le remettrait à Robert, quand il se présenterait, avec dix mille francs, et une lettre que monsieur le maréchal reçut de M. de l'Oseraie.

Robert attendait impatiemment à son auberge le retour de son crocheteur. Il était à sa croisée, et, semblable à l'Avare de Molière, il cherchait sa cassette *gris-rouge* sur le dos de tous

ceux qui lui paraissaient condamnés à mouiller le pavé de leur sueur, pour ne pas mourir de faim.

Son commissionnaire arrivait, il n'était qu'à trente pas de l'hôtel, et il ne le reconnaissait point : il n'était pas chargé de la précieuse cassette. Cet homme passe sous la croisée, une lettre à la main, un sac sur le bras, et Robert a encore les yeux fixés à l'extrémité de la rue.

Lecommissionnaireentreenfindans la chambre. Robert se tourne ; il le reconnaît, il est stupéfait, et ne peut articuler que ces mots : Malheureux, où est ma cassette? Jacques pose son sac et sa lettre sur la table, et attend le prix de sa course, sans répondre à une question à laquelle il ne comprend rien et qu'il ne cherche pas à comprendre : Jacques était Limousin.

Robert brise le cachet, court à la signature, et le cœur lui bat lorsqu'il voit le nom de son ancien ami. Il pré-

voit qu'il a perdu sans retour l'amitié de de l'Oseraie et sa cassette, et il trouve que c'est beaucoup perdre à la fois. Il lit :

« J'ai voulu vous conserver le seul genre d'honneur auquel vous puissiez prétendre encore, celui qui consiste à ne pas voler.

» Je suis décidé à ne vous voir jamais, et je vous défends de vous présenter à ma porte, ni de vous réclamer de moi à l'avenir.

» Je ne veux pas cependant vous exposer aux horreurs de la misère. Je vous envoie dix mille francs, c'est le dernier sacrifice que je puisse et que je veuille faire pour vous.

» Vous pouvez, avec cette somme, vous mettre en état de faire quelque chose. Si vous ne trouvez pas à vous placer selon votre goût, apprenez un métier, et sachez qu'il n'est pas d'honnête artisan qui ne soit fort au-dessus de vous. »

« Que j'apprenne un métier, s'écria Robert! ces honnêtes gens, qui n'ont besoin de rien, conseillent facilement. Je voudrais bien le voir, avec ses trente ans, débuter chez un cordonnier ou un tourneur, aller chercher de l'eau à la bourgeoise, écumer son pot, et faire les commissions de la boutique! Il a quelquefois des idées étranges, mon ami Rifflard. Voyons au reste son sac de dix mille francs. »

La somme est bien complète, et le reçu de M. Bernard est en bonne forme. « Allons, dit Robert, je prends mon parti, puisque je ne peux faire autrement. Je retourne chez Moreau; je vais revoir son aimable et aimante Félicité. Je..... un moment donc..... diable! qu'allais-je faire? Jacques, approche-moi cette table. » Jacques obéit, et Robert écrit à M. Bernard.

« On vous a remis votre vaisselle par mes ordres; mais vous avez dû vous apercevoir d'une petite erreur

de mon fondé de pouvoir. Il a oublié de retirer de la cassette trois cents louis, sur lesquels vous n'avez aucun droit, et que je vous prie de remettre au porteur de la présente. »

« Jacques se remet en course avec le billet. M. Bernard le lit avec beaucoup de gravité, et répond :

« J'ai en effet trouvé trois cents louis dans la cassette, et je les garde en indemnité des façons que vous me faites perdre. Si cela ne vous convient pas, attaquez-moi, nous plaiderons. »

« Oh! certainement oui, nous plaiderons, s'écria Robert. Réclamer des façons pour de la vaisselle dont je ne me suis pas servi, et qu'il a peut-être déjà remise en vente dans sa boutique! Je crois, le diable m'emporte, qu'il n'y a de probe au monde que de l'Oseraie..... et Moreau pourtant. Au reste, ils n'en sont ni plus aimables ni plus indulgents. »

Robert va trouver un procureur et

lui explique les faits. « Votre affaire est excellente, monsieur. Donnez-moi cent écus pour les frais préliminaires. — Je m'en garderai bien, monsieur. Ce serait peut-être cent écus de plus que je perdrais. — Au contraire, monsieur, l'orfèvre vous les rendra avec les intérêts. — A la bonne heure, monsieur. Mais, puisque vous trouvez mon affaire excellente, vous pouvez la suivre sans vous faire payer d'avance. — Monsieur, c'est mon usage, et je m'en trouve bien. — Je pourrais m'en trouver fort mal, et je vous tire ma révérence. Oh! je commence à connaître les hommes. »

Il va chez un autre procureur, qui a la même opinion de la cause, et qui ne demande pas d'argent. Oh, oh! pensait Robert, il y a un honnête homme dans cette nuée des procureurs; je ne l'aurais pas cru, et j'ai le bonheur de le rencontrer.

Le procureur prend le titre qui

constate que Bernard a reçu trois cents louis qui ne lui appartiennent pas. Il l'enferme dans son secrétaire en répétant à Robert que son affaire est sûre, et il ajoute : « Vous n'aurez rien des sept mille deux cents livres, parce qu'il s'en faut de cent vingt mille livres que vous ayez de quoi payer vos dettes. Bernard n'en profitera pas non plus, parce que cette somme doit être rapportée à la masse. — Et mangée par la justice. — Peut-être bien. — Mais de quel droit vous emparez-vous d'un titre que je vous confie ? — Du droit qu'on a de prendre son bien partout où on le trouve. — Et il me paraît que partout vous trouvez votre bien. — Pas de mauvaise plaisanterie, monsieur ! *J'occupe* dans cette affaire pour le propriétaire de l'hôtel que vous avez habité trois jours. — Occupez pour le diable si vous voulez ; moi, je ne prétends pas… — Monsieur, j'ai sentence, et par

corps. Voulez-vous que je vous fasse arrêter ? — Je n'en vaux pas la peine en vérité. — Et voilà pourquoi vous ne l'êtes pas. Mais, croyez-moi, retirez-vous sans bruit. »

« Si ce coquin-là, disait Robert, en s'en allant, savait que je possède dix mille francs, il me mettrait à la Conciergerie, pour me les faire rendre, et les manger avec le reste. Sortons promptement de cette ville, dont je suis tout-à-fait dégoûté, et où je ne vois que des fripons... sans me compter, ou même en me comptant ; car il faut que j'avoue que je n'ai pas été exempt de la contagion. Retournons à Châtenay, Châtenay, séjour heureux de la paix, du repos, de la simplicité. »

La bêche, la charrue, utiles instruments :
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornements,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monuments de grandeurs semés autour des trônes

Robert se mit en route, et revint

à Châtenay, plus gai qu'il n'en était parti. Sa conscience était allégée, et quoiqu'il ne fût pas l'auteur de l'acte de probité, il jouissait du plaisir qui suit toujours une bonne action. Il se présenta devant Moreau, avec le visage ouvert qui annonce un homme content de lui. Il tira le reçu de Bernard, et il allait le présenter : « Serrez ce papier, lui dit Moreau ; le lire, serait nous humilier tous deux. Vous êtes chez vous. Voilà votre chambre. Reposez-vous-y. On vous appellera quand le souper sera prêt. Ah !.... n'oubliez pas qu'on dit ici tout ce qu'on pense. Adoptez cet usage ; vous lui devrez l'habitude de ne rien penser que d'honnête. Je n'ai plus qu'une recommandation à vous faire. Ne parlez jamais de votre femme. Un sentiment pénible pour sa sœur, pour vous, et même pour moi, se joindrait nécessairement à son nom. Il est des choses qu'il est bon de paraître avoir oubliées. »

Robert avait son sac sur le bras. Il n'avait pas pensé à en parler, et il était impossible que Moreau ne l'eût pas vu. Il descendit, et chercha le maître de la maison. « Ici, on dit tout ce qu'on pense ; mais sans doute on n'y exige pas qu'on parle avant d'avoir pensé. Dans le premier moment je n'ai éprouvé que la satisfaction d'être fixé entre les deux plus dignes créatures que je connaisse, et j'ai oublié de vous dire comment je suis devenu possesseur de dix mille francs qui sont là-haut. » Il raconta ce que vous avez lu ; mais il crut convenable de ne pas parler de certaine lettre qui accompagnait le cadeau, et dont les expressions n'avaient rien de flatteur. « Nous verrons, lui répondit Moreau, à placer cet argent d'une manière aussi sûre qu'avantageuse. Je vais joindre mes moissonneurs. Choisissez de me suivre ou de rester. »

Robert resta. Il aimait beaucoup la

conversation de Félicité, elle était jolie, et une bouche pure donne au moindre mot le charme de la candeur. Robert trouvait en elle les grâces de la nature, embellies par la décence, la raison aimable, et l'esprit sans apprêt. Il trouvait que son âme s'agrandissait auprès d'elle. Il admirait et sa personne et ce qu'elle disait. L'enchantement s'étendit bientôt sur tous les objets qui l'entouraient. Il trouvait charmantes les mines de la petite Cécile ; il était touché des soins affectueux de Jeannette ; il s'arrêtait devant un arbre, une fleur, un brin d'herbe. Une chanson rustique lui paraissait fort au-dessus d'un air d'Alceste, et la cornemuse préférable au cor de Rodolphe. Il contemplait le soleil couchant ; il jouissait de la fraîcheur d'une belle soirée, et il s'écriait de temps en temps : « Non, on ne connaît rien de tout cela à Paris ; on ne vit pas à Paris ; à Paris, on cher-

che à s'étourdir sur son existence. Ici, tout est vie, tout est sensation, tout est bonheur. » Robert se lançait sans cesse au milieu des chimères. Du moins, celle qu'il caresse en ce moment ne lui laissera pas de regrets.

Que devint-il, lorsqu'il entendit le bêlement des agneaux; lorsque la vache docile sembla solliciter la main souple de Jeannette; que les moissonneurs entassèrent les dernières gerbes dans la grange; que Félicité leur servit l'éclanche, flanquée de pommes de terre, et la bouteille du vin du crû, que la gaîté naïve anima le repas champêtre, et que Moreau vint clore et achever de vivifier le tableau? « Il me semble, s'écria-t-il, voir Jacob et sa chère Rachel féconder la terre, la couvrir de leurs troupeaux, et s'entourer d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament. » Jacob et Rachel partirent d'un éclat de rire,

qui ramena Robert du pays de Haran à Châtenay. Sa belle-sœur lui prit la main, le conduisit à la salle à manger. On se mit à table, on parla raison, on n'en soupa pas moins bien, et on fut se coucher à neuf heures, parce qu'il fallait être levé à quatre.

Robert est debout le premier. Il brûle de partager les travaux champêtres de Moreau; il est près de lui, il attend ses instructions. « J'aime cette belle chaleur, lui dit son beau-frère, et je désire qu'elle se soutienne. Venez avec moi. »

Il le conduit à travers les chaumes et les terres labourées. Bientôt Robert s'arrête pour aller prendre un soulier qu'il a laissé derrière lui. Un instant après, il s'arrête encore, pour attacher avec un cordon une semelle qui se détache de son dessus. « Monsieur, luidit Moreau, Jacob ne suivait pas ses ouvriers en escarpins de peau de chèvre. — Jacob n'en avait même

pas. — Moi, je vous conseille d'en avoir et de solides. — Je m'en ferai faire demain. »

Ils passent à côté d'une haie. La grosse veste de Moreau résiste, et un pan de l'habit de Robert reste accroché aux épines. « Monsieur, Jacob ne portait pas d'habit de taffetas. — Ni de culottes, monsieur, et je n'ai pas lu qu'il se soit jamais écorché les cuisses. — C'est que les ronces de ce temps-là n'étaient pas aussi dures que celles de celui-ci. — Mais je le crois. Elles n'ont commencé à croître qu'après le péché d'Adam, et elles étaient encore jeunes et faibles. — Mon cher ami, laissons les patriarches, et revenons au dix-huitième siècle. Ayez un chapeau que vous ne soyez pas obligé de porter sous le bras, ce qui vous prive de l'usage d'une main. Laissez chez moi ce parasol, qui ne servira qu'à vous rendre ridicule. Ayez une veste comme la mienne ; de bonnes

guêtres de cuir qui montent au-dessus du genou, et vous ne chercherez plus comment s'habillait Jacob, parce que vous le serez commodément. »

« Ce que c'est que l'expérience! disait Robert. Si vous m'eussiez dit tout cela hier, je n'en aurais pas cru un mot. — Monsieur, heureux du moins les hommes qui, dans les grandes comme les petites choses, profitent de l'expérience qu'ils ont acquise! Mais combien en est-il pour qui elle est perdue? — Oh! parbleu!, elle ne le sera pas pour moi, et la preuve, c'est que je retourne à l'instant au village, pour n'être pas exposé à y rentrer nu plus tard.

En effet, il prend congé du beau-frère, et va prier Jeannette d'aller lui chercher les ouvriers dont il a besoin.

On lui amène le cordonnier, le tailleur, le chapelier, qui ne savent pas donner de grâce, de tournure à ce qu'ils font. Mais le cordonnier fait des

souliers où le pied est à l'aise, et voilà pourquoi il n'y a pas de médecin *pédicure* à Châtenay. Le tailleur fait des culottes dans lesquelles on peut se baisser, des habits qui laissent aux bras leur liberté, et qui sont cousus, au lieu d'être *bâtis*. Le chapelier fabrique de gros feutres durs à la main, mais impénétrables à la pluie, et qui en garantissent la poitrine, le dos et les épaules. Tout cela coûte moitié moins qu'à Paris, et dure quatre fois autant. Robert en conclut qu'avec les intérêts de ses dix mille francs, et ce que lui donnera Moreau, il sera riche, vraiment riche, parce qu'il aura au-delà de ses besoins. C'est, je crois, ce que ne s'est dit encore aucun grand seigneur, aucune coquette, aucun bourgeois vaniteux.

« Ventrebleu ! que je suis bien comme cela, » disait Robert, après avoir endossé son nouveau costume! Quel rôle jouais-je à Paris, avec mon habit

brodé et mes *solitaires*, que le dernier faquin pouvait porter comme moi? J'éclaboussais l'humble piéton, à la bonne heure; mais il me donnait au diable et voilà tout ce que j'en obtenais. L'homme titré, dont la voiture croisait la mienne, ne s'informait pas seulement de mon nom. Il passait, en me regardant d'un air fier et dédaigneux, et courait à Versailles, s'abreuver à son tour d'humiliations et de dégoûts. Ici, je suis vêtu comme M. Moreau, le plus gros propriétaire du lieu; je suis son premier ministre, le petit Choiseul de Châtenay. Je mange à la table du maître; je suis admis à sa familiarité. Tout cela se sait, se dit, se répète. Je serai considéré, obéi du villageois qui s'arrêtera le chapeau à la main, à l'aspect de l'intervalle immense qui nous sépare. Je protégerai les bons sujets, je serai le canal des grâces. Je recommanderai les pères de famille, ceux surtout qui ont des

filles un peu gentillettes... O les filles! ô les femmes!... Mais ne pensons pas à cela, puisqu'ici on dit tout ce qu'on pense. Je ne veux pas avoir à rendre compte de cette pensée-là. »

Il y avait trois jours que Robert était à Châtenay, et qu'il n'y faisait rien que des monologues, ou des contes à madame Moreau, et quelquefois à Jeannette, lorsque la maîtresse était absente. Jeannette paraissait naïve. Elle écoutait et ne répondait pas, parce qu'elle ne devait rien entendre aux contes de Robert; mais elle conta à Félicité qu'il lui chantait, en faisant l'agréable :

Son teint bruni par le soleil,
Est plus piquant et plus vermeil.

Félicité le répéta à son mari, et Moreau dit à sa femme : « Il est temps que cet homme-là entre en fonctions. Au village comme à la ville, l'oisiveté ne mène à rien de bon. » A la fin du

dîner, il tire un papier de sa poche, et dit à Robert : « Voilà mes obligations et les vôtres. Je remplirai les miennes, et je compte sur votre exactitude. Lisez, monsieur. » Et Robert lut :

« Je loge, je chauffe, j'éclaire M. Robert. Je lui donne ma table et huit cents francs par an, que je lui paierai par douzièmes, de mois en mois. »

Robert fait un signe de satisfaction, et s'incline pour marquer sa reconnaissance. « Continuez, monsieur, » dit Moreau.

« En échange de cela, M. Robert se conformera à l'instruction suivante :

1° Il sera toujours levé avant le soleil. »

Bien, fort bien, dit Robert, rien n'amollit comme le sommeil. »

« 2° Il distribuera aux garçons de charrue et aux charretiers le fourrage

et l'avoine pour le déjeuner des chevaux. »

— « Oh ! le cheval ! animal noble et utile, aimé et considéré dans tous les temps. Diomède vivait au milieu de ses chevaux, il leur parlait ; je ne sais pas trop même s'ils ne lui répondaient pas. M'y voilà, monsieur Moreau. Je poursuis. »

3° Il rassemblera mes ouvriers, et les conduira sur le terrain.

4° Selon l'ordre des saisons, il suivra le labourage ; il prendra les blés de semaille propres aux différents terrains, et il surveillera les semeurs, afin que leurs enfants n'emportent pas la semence que ma terre doit recevoir. Il fera herser et sarcler en temps convenable.

5° Pendant la moisson, il se fera suivre par les chariots ; il comptera les gerbes qui auront été liées ; il les fera charger et les enverra dans mes granges.

6° Il prendra le compte de mes moutons, et indiquera, jour par jour, au berger, le canton où il doit les mener paître. Il s'assurera que ses ordres sont exécutés.

7° Il sera présent à la tonte, et pèsera le soir les toisons enlevées dans la journée.

8° Dans tous les temps, il inspectera la laiterie; il suivra la fabrication du beurre et du fromage, et ne chantera rien à Jeannette d'*Annette et Lubin*, ni d'aucun autre opéra... »

Ici, Robert rougit jusqu'au blanc des yeux. « Continuez, monsieur, » lui dit Moreau. Et il continua.

« ... Parce qu'en l'écoutant, elle pourrait laisser tomber une jarre de lait, ou un panier d'œufs frais, ce qui me causerait du dommage.

9° Il inscrira, jour par jour, les noms des journaliers et des femmes qui rouissent le chanvre, le broient et le filent. Il ira sans cesse d'un lieu

à un autre, pour animer les paresseux, et piquer ceux qui s'absenteraient hors les heures d'usage.

10° Il tiendra un compte ouvert avec le charron, le bourrelier, le maréchal, qui ne travailleront que d'après des *bons* signés de lui.

11° Le mardi et le vendredi soir, il fera charger la grosse charrette de beurre, de fromage, d'œufs, et de volaille. Il les donnera en compte au maître charretier, qui ira les vendre le lendemain à la ville, et qui sera tenu de lui rapporter la *mercuriale* du marché.

12° Les jeudis, M. Robert fera conduire à la halle deux voitures chargées de froment, de seigle et d'orge. Il recevra de mon courtier le prix des marchandises vendues pendant la semaine, et il tirera un reçu de celles qu'il lui laissera.

13° Le dimanche, M. Robert se re-

posera, et ne sera pas probablement tenté de chanter à Jeannette :

« Blancheur de lis est sur son sein ;
» Mouchoir le couvre,
» Et ne s'entr'ouvre
» Que pour Lubin. »

— M. Moreau, ceci est trop fort. Quoi! pour une simple plaisanterie... — Je plaisante aussi, monsieur Robert, et chacun a sa manière. Croyez-moi, ne chantez plus. Jeannette est une indiscrète, qui vous exposerait à de nouvelles plaisanteries... A propos, si dans la règle de conduite que vous venez de lire vous trouvez quelque chose qui vous embarrasse, vous m'en demanderez l'explication, et je vous répète que lorsque je serai à Rancy, ma femme vous guidera comme moi. »

Le soir M. Moreau rassembla tout son monde, et présentant son *factotum*, il ordonna que chacun eût à lui obéir en ce qu'il ordonnerait pour son

service. Chacun salua du mieux qu'il put monsieur le *factotum*, et Robert s'écria : « C'est charmant, c'est charmant ! Je suis fier de mes fonctions, et je les remplirai avec un zèle infatigable. »

Et comme il savait qu'un chef qu'on ne connaît que par son autorité, n'est ni aimable ni aimé, il donna généreusement à ses subordonnés douze francs pour boire, que Moreau leur permit d'accepter, sans tirer à conséquence, parce que, disait-il, quand on boit le soir, le maître en souffre le lendemain.

Ah ! mademoiselle Jeannette, pensait Robert en se couchant, vous avez cru sérieusement ce que je vous ai dit et chanté, et vous avez été le redire ! Petite sotte ! je ne vous adresserai plus la parole ; mais prenez garde à vous ! je ne quitterai pas la laiterie et le poulailler, et si quelque chose va mal... Elle est pourtant bien, cette petite Jeannette, et il serait cruel de lui

nuire. Brune à la vérité, mais un teint comme le duvet de la pêche. Le bras un peu fort, mais parfaitement rond. Sous le bas de laine et le juste de bure, je devine une jambe et une taille assez fines, et sous le double fichu... Allons, allons, oublions tout cela. La drôle de maison, où il faut ne penser à rien !

—

CHAPITRE II.

ROBERT SERA-T-IL LONGTEMPS LE CONFRÈRE DE L'EMPEREUR DE LA CHINE?

De peur de n'être pas assez tôt éveillé, Robert se décida à ne point dormir. Il avait résolu de ne plus parler à Jeannette, et cependant il l'avait priée de l'appeler à l'aube du jour. Mais Jeannette, soumise aux usages de la maison, avait consulté sa maîtresse, qui lui avait ordonné de mettre le verrou, de ne descendre qu'après Robert, et de lui tourner le dos, soit qu'il parlât, soit qu'il chantât.

Robert, trompé par la clarté de la lune, se lève et s'habille. Il descend à tâtons, et débute per se frapper la tête contre celle de la clef qui fermait

la porte en dedans. « Ce n'est rien que cela, dit-il. Si ma tête eût été entre l'enclume et le marteau de Polyphème, je ne l'en eusse pas retirée avec une bosse au front. »

Il sort, il s'avance dans la cour, et tombe dans une mare sale et infecte. Corbleu! dit-il, cette cour est aussi puante que les écuries d'Augias! Hercule ne viendra pas la nettoyer; mais je serai Hercule, moi. Je ne ferai pas passer ici le fleuve Alphée; mais demain j'y conduirai la source qui arrose le jardin, et j'entraînerai ces eaux croupies et le fumier qu'elles recèlent, dans les prairies voisines. Elles en seront moins riantes, mais elles deviendront plus fécondes. Encore cinq à six accidents comme celui-ci, et, en moins d'un an, je double le revenu de Moreau. » Comme nous prenons bien les choses, quand nous sommes favorablement disposés!

Cependant le nouvel Hercule, tour-

menté de l'odeur qu'exhalaient ses vêtements, fut se laver dans cette source, qui devait féconder trente arpents de prés. Il n'avait de l'eau que jusqu'à la cheville du pied, et il fut obligé de se déshabiller et de faire sa lessive; semblable, disait-il, à la fille d'Alcinoüs, qui lavait ses robes lorsqu'Ulysse la rencontra après un de ses mille et tant de naufrages.

Ne vous étonnez pas que Robert possède si bien son Iliade et son Odyssée. Il avait été chargé par certaine petite société littéraire, dont vous vous souvenez peut-être, de faire un rapport sur Homère, quoiqu'il ne sût pas un mot de grec, ni ses confrères non plus. Il avait lu et relu la traduction de Dacier. Il avait déclaré Homère un bavard; mais il avait retenu ce prétendu bavardage, ce qui prouvait quelque chose en faveur du poëte de Chio, et il se consolait alors, en se comparant aux héros d'Homère, de ne pou-

voir plus se comparer à personne.

On était au mois d'août, et, à cette époque, on ne craint ni les rhumatismes, ni les sciatiques. Robert, au lieu d'invoquer Esculape, exprimait l'eau de ses habits, assis au bord de la fontaine, qu'il nomma pompeusement le fleuve Scamandre : il voulait agrandir les choses, pour élever sa personne.

Il se r'habille ; il se tourne vers cette cour malencontreuse ; il suit les murs des bâtiments qui la composent ; il arrive enfin à l'écurie. Il examine les chevaux. « Ils ne sont pas Étoliens, dit-il ; ils n'auraient pas traîné, à travers les mourants et les morts, le char du haut duquel Diomède blessa Vénus et Mars ; mais ils tirent la charrue et me mettent fort au-dessus de mon confrère l'empereur de la Chine, qui ne suit qu'une paire de bœufs.

Ah çà... mais... où est donc le garçon qui devrait être couché ici ? Son lit est froid... il n'est pas même dé-

fait. Le drôle est en bonne fortune. Il est bien heureux, lui, de n'être pas obligé de dire ce qu'il pense. Cependant ces chevaux auraient pu se battre, s'estropier; cette lanterne pouvait mettre le feu à l'écurie. L'absence de Pierre est un délit grave, dont je ne peux m'empêcher de rendre compte, moi, que Moreau a investi de sa confiance, et qui suis son représentant. C'est déjà un moyen de me faire valoir. »

D'après ce raisonnement, Robert retourne à la maison, et il allait appeler Moreau, très-occupé, en ce moment, à donner le bonjour à Félicité, qui savait aussi se faire donner le bonsoir. Robert entend quelques mots assez significatifs, et il retourne sur ses pas, en pensant qu'il est facile à un prédicateur de prêcher l'abstinence en sortant d'une bonne table. Il marche sur la pointe du pied, et il passe devant le cabinet de Jeannette, où il

s'arrête involontairement. Petite rapporteuse, se disait-il, je te donnerais bien aussi le bonjour, et tu n'en serais peut-être pas fâchée...

Il entend assez distinctement une voix qui disait : Pierre!... mon ami Pierre!... Oh, oh! pensa-t-il, tout le monde, hors moi, est occupé ici, et il me paraît que si Jeannette dit ce qu'elle pense, elle ne dit pas ce qu'elle fait : on a toujours quelque moyen innocent de s'arranger avec les autres et avec soi. Parbleu! je veux surprendre cet heureux coquin-là... Si je les faisais surprendre l'un et l'autre... Non, ce serait une cruauté, et je ménage jusqu'aux femmes qui ne m'aiment pas ; mais amusons-nous de l'aventure. Et voilà Robert planté comme un piquet devant la porte de Jeannette.

Ce que Pierre aimait le plus après sa petite servante, c'étaient ses chevaux. Robert l'entendit reprendre ses

habits et dire à voix basse : « Il est temps de descendre. Le nouveau venu à l'air de faire le capable, et il ne faut pas qu'il entre à l'écurie avant moi. Jeannette, viens refermer après moi la porte d'entrée. » Attends, attends, se disait Robert, le nouveau venu va te parler.

Le cabinet s'ouvre, et Pierre paraît à moitié habillé et ses sabots à la main. Jeannette le suit, et tous deux, frappés de la vue d'un homme qu'ils n'attendaient pas là, reculent jusqu'à la dernière cloison, qu'ils ébranlent par la force du choc. Robert entre et referme la porte. « Ah! monsieur le drôle, dit-il à demi-voix aussi, c'est donc ici que vous faites votre service! — Mon bon monsieur, ne me perdez pas! J'avoue que je vois Jeannette, mais c'est pour le mariage. — Et tu l'épouses, coquin, en attendant la cérémonie! — Mon bon monsieur, c'est seulement pour savoir ce que c'est. —

Si tu remets les pieds ici... — Jamais mon bon monsieur, je vous le jure. Mais promettez-moi... — De me taire, n'est-il pas vrai? Cela dépendra de ta conduite. Marche à l'écurie, et relève la litière. Je suis à toi dans un moment. » Pierre s'éloigna sans dire un mot, et sans la moindre inquiétude : il était sûr de Jeannette!

Jeannette pleurait. « Ah! mademoiselle, lui dit Robert, vous trouvez mauvais qu'on vous regarde, qu'on vous chante un couplet; vous allez le dire à votre maîtresse, et... — Monsieur Robert, on dit une chose... — Pour en cacher une autre, n'est-ce pas? — Faut-il qu'une pauvre fille sèche à côté de ses maîtres, toujours heureux, pour ainsi dire, devant elle? Croyez-vous que cela ne donne pas des idées! — Je le crois, parbleu! et j'en ai moi-même de très-heureuses en ce moment... Jeannette? — Monsieur?... » Jeannette était assise sur

son lit ; elle était en chemise; la pauvre petite pouvait-elle se défendre ? Et puis, il fallait reconnaître de quelque façon la discrétion de Robert, et le prix qu'il exigeait de la sienne n'avait rien de fort effrayant. Jeannette se laissa persuader de gagner cent pour cent.

En fille prudente, elle représenta à monsieur le factotum que M. Moreau pouvait le surprendre, comme lui avait surpris Gros-Pierre. Robert trouva la réflexion très-sensée, et il courut à l'écurie, où il adressa au valet de charrue un discours plein d'onction et de morale. Il peignit Jeannette repentante et revenue des plaisirs illicites. Pierre jura de nouveau de ne l'approcher de sa vie, et il se promit bien de ne pas manquer la première occasion. Voilà les hommes : ils passent leur vie à se tromper mutuellement, et ils trouvent mauvais qu'on doute de leur loyauté et de leur franchise.

Robert revint promptement aux sentiments d'élévation qu'il croyait lui être propres, ou plutôt à ceux que lui soufflait sa vanité. Une servante, se disait-il, une laitière, dont je partage les faveurs avec un valet d'écurie! Quelle bassesse!... Que faire cependant? Madame Moreau est sage; elle le sera... tant qu'elle aimera son mari. Cette servante est jolie, elle est fraîche; Pierre ne l'approchera plus, et, ma foi, à la campagne, on prend ce qu'on trouve. Et puis, Agamemnon ne prit-il pas une esclave des bras d'Achille? et serai-je plus difficile que le roi des rois? il est vrai que Pierre n'est pas Achille, et tant mieux : je ne me soucierais pas de disputer ma belle, le casque en tête et le sabre au poing. Allons, allons, tout est bien pour qui sait se prêter aux circonstances. « Pierre? — Monsieur? — Le coup d'étrille aux chevaux. — Oui, monsieur. — Tu t'arrêteras quand ils

en auront assez. — Oui, monsieur. — Tu leur donneras à déjeuner. — Oui, monsieur. — Tu sais ce qu'il leur faut? — Oui, monsieur. — A la bonne heure, car pour moi je n'en sais rien. — Je vous l'apprendrai, et en deux jours vous en saurez autant que moi. Mais *motus*. — Sois tranquille; mais plus de Jeannette. — C'est convenu. »

Moreau parut en ce moment. Tout était en ordre dans l'écurie, les chevaux mangeaient l'avoine, et déjà Gros-Pierre leur mettait le harnais sur le dos. Bien, monsieur Robert, bien, dit Moreau. Vous auriez pu être embarrassé en commençant. Mais vous justifiez ce que je vous disais, il y a quelques jours, qu'avec de la bonne volonté et de l'intelligence, on fait ce qu'on veut. »

Semblable à tant de chefs, qui recueillent le prix des travaux de leurs subordonnés, Robert se garda bien de

parler des documents qu'il avait reçus de Gros-Pierre. Content de lui, de Moreau, de Jeannette, de tout le monde, il s'éleva de nouveau à la hauteur d'Homère. Il allait conduire Triptolème aux champs, et lui voir ouvrir son premier sillon. Il irait ensuite visiter Apollon gardant les troupeaux d'Admète, et il reviendrait mettre à l'ouvrage Arachné et les filles de Minée. Aux heures du déjeuner, du dîner, du goûter, il rassemblerait les ouvriers, qui, moyennant une faible rétribution, feraient passer le fleuve Scamandre par la cour, et le conduiraient majestueusement à travers la prairie. Il convenait qu'ils ne mangeraient pas de la journée ; mais il est démontré qu'on peut vivre trois jours sans rien prendre.

« Un moment, dit Moreau. Triptolème, que vous allez conduire à la charrue, est sans doute Gros-Pierre, à qui vous faites l'honneur de le comparer

à l'inventeur de l'agriculture, bien qu'il n'ait jamais rien inventé; mon berger est Apollon, et je suis le roi Admète : c'est bien flatteur, en vérité. Arachné et les filles de Minée sont mes fileuses, c'est fort bien. Mais où trouvez-vous ici le fleuve Scamandre, en l'honneur duquel vous voulez mettre mes ouvriers à la diète? »

Robert raconta son aventure de la mare, et ses grands projets sur la petite source du jardin. « Gardez-vous bien de faire cela, dit Moreau. Ce fumier, qui vous déplaît dans ma cour, nourrit ma volaille, et l'eau de la mare contribue à le confectionner. Mon cher ami, les projets nouveaux me rappellent ce fou qui, pour rendre sa maison plus commode, la fit abattre, et manqua de fonds avant qu'elle fût à moitié rebâtie. Je me trouve assez bien de ma méthode : ayez la bonté de vous y conformer.

D'après vos dispostions aux amélio-

rations et aux changements, je crois devoir vous recommander de ne lire aucun ouvrage qui traite de l'agriculture. Ces livres-là sont bons pour l'auteur qui les fait, pour le libraire qui les débite, et pour le riche oisif, qui use son loisir et son argent en essais qui flattent d'abord son amour-propre, et dont l'unique résultat est de faire vivre quelques prétendus savants et quelques ouvriers. »

« Cet homme-là ne fera jamais rien, disait Robert en suivant Triptolème. Pas d'industrie, pas d'ambition, et par conséquent point de grandes vues. Il ne laisse rien à faire à mon émulation. Il veut que je devienne machine, comme les automates qu'il me donne à gouverner. Ma foi, qu'il s'arrange. Après tout, si j'acquiers moins de gloire, j'aurais aussi moins à faire, et voilà déjà un dédommagement. »

Robert tira sa note de sa poche, et se conforma à ce qu'elle lui prescri-

vait. Il fut surtout très-exact à la laiterie, et à s'assurer que Gros-Pierrre ne quittât point le manche de sa charrue. Gros-Pierre enrageait d'avoir sans cesse Robert sur ses talons. Jeannette, toujours prude à sa manière, ne répondait rien à ses agaceries, et lui tournait le dos, ou lui donnait une tape sur la main, selon l'exigence du cas. Robert enrageait à son tour. Il ne concevait rien à cette conduite, après ce qui s'était passé entre eux. Il était vif, pétulant, et les tapes se multiplièrent tellement, qu'elles résonnèrent enfin à l'oreille de madame Moreau, qui allait et venait, et donnait son coup d'œil partout. « Jeannette, ma fille, je loue votre conduite, continuez à suivre le chemin de la sagesse, et quelque bon établissement sera un jour votre récompense. Mon frère, laissez cette jeune fille, je vous en prie. Son innocence est toute sa fortune, et vous devez savoir que c'est

une fleur que le moindre souffle flétrit. »

« Elle est bonne, madame Moreau, disait Robert, avec son innocence et sa fleur ! Mon Dieu, qu'il est facile de tromper d'honnêtes gens ! Elle est adroite, cette petite Jeannette. Avec quelle hypocrisie elle joue son rôle ! Il n'y a pas de dévote à Saint-Sulpice qui se masque mieux qu'elle. La ruse est donc innée dans le sexe avec le besoin d'aimer. Il faut que j'apprenne à ruser aussi, moi. Mes affaires avec Jeannette n'en iront pas plus mal. »

Il ne lui adressa plus la parole du reste de la journée; mais il s'attacha à Gros-Pierre. Il avait toujours quelque chose de nouveau à lui dire. Il était présent à tous ses repas, sous le prétexte, pour les ouvriers, de s'assurer qu'il ne leur manquât rien, et pour Moreau, qu'ils ne fussent pas trop longtemps à table. Gros-Pierre le donnait au diable, et Robert y envoyait

madame Moreau, dont la vigilance le réduisait aux conversations de nuit.

Les ouvriers avaient soupé. Les maîtres allaient souper à leur tour, et Gros-Pierre comptait bien trouver un moment pour se dédommager de la contrainte de la journée. L'amour, caché sous un sarreau de toile, ne parle pas comme l'amour en habit brodé; mais il est aussi adroit, et au lieu de se glisser au boudoir, il s'introduit à la cuisine.

Robert, qui ne manquait pas non plus d'adresse, prévit ce qui pourrait arriver. Il passa à l'écurie, et trouva Gros-Pierre à la porte. « Que fais-tu là? — Je fume. — Va fumer au fond de l'écurie. — J'y mettrais le feu. — Ne fume pas du tout. — Je ne peux m'en passer. — Tu raisonnes, je crois! — Quand ma journée est faite, j'ai mon franc-parler. — Fort bien; mais pour être levé demain à l'heure convenable, il est temps que tu te

couches, et tu te coucheras. » Robert prend la pipe, la jette dans la mare, pousse Gros-Pierre dans l'écurie, ferme la porte et met le verrou. « Au moins, dit-il, me voilà débarrassé de celui-là. »

Il va se mettre à table. Il rend compte à Moreau des opérations de la journée, et lorsqu'il eut cessé de parler, Moreau lui demanda s'il n'avait rien à ajouter. Robert répondit que non. Moreau prit la parole et prouva que l'homme qui dissimule n'a pas la conscience pure; que des plaisanteries, en apparence innocentes, finissent par devenir dangereuses; qu'un être raisonnable, qui se laisse subjuguer par ses passions, se dégrade aux yeux des autres et aux siens propres; que violer les lois de l'hospitalité, et manquer à l'honneur, et que séduire l'innocence est un crime. Robert comprit fort bien qu'il était encore question de Jeannette, et que

madame Moreau parlerait tant qu'elle aurait quelque chose à dire. Il ne répondit rien ; mais il rit intérieurement de lieux communs que tout le monde connaît, que tout le monde a dans la bouche, et que personne ne pratique, parce qu'ils n'accommodent personne. Moreau lui-même, pensait-il, n'a-t il pas été subjugué par le minois de Félicité, et si sa raison eût conservé quelque empire, n'eût-il pas épousé cent mille francs au lieu de deux mille écus ? Je ne peux pas me marier, moi, je m'amuse : quoi de plus naturel !

On monte, chacun se retire. Jeannette fait résonner son verrou, gardien de cette précieuse innocence que ses maîtres défendent envers et contre tous. Attendons, disait Robert, que mes moralistes reposent : ils ne me pardonneraient pas de prendre le nécessaire, eux qui s'endorment au sein du superflu.

Il laisse sonner dix heures et demie,

onze heures. Il entr'ouvre sa porte, il sort la tète, il prète une oreille attentive; le plus profond silence règne autour de lui. Il avance un pied, il écoute encore; il passe dans le corridor, en retenant son haleine; il craint de toucher le parquet.

Mademoiselle Jeannette, qui avait mis son verrou bien fort, l'avait retiré bien doucement. Elle se doutait que M. Robert n'avait pas envie de dormir, et elle ignorait que Gros-Pierre fût en prison. De toute manière, elle comptait sur une nuit agréable.

Robert trouve la porte entr'ouverte, il entre; il remet ce verrou, maintenant protecteur des plaisirs. « Qui est là? » dit à voix basse Jeannette, qui savait bien qu'elle n'avait pas ouvert la porte d'en-bas à l'autre. — « C'est moi, ma petite. — Comment, c'est vous, monsieur! et vous savez que je suis promise à Gros-Pierre! — Tu l'as oublié ce matin. — Ce matin,

il a fallu acheter votre silence. — Ce matin tu as cédé à ta reconnaissance, tu vas maintenant acquérir des droits à la mienne. — Mais, finissez donc, monsieur... Laissez-moi, vous dis-je.... Comment voulez-vous maintenant que j'épouse cet homme-là? — Comme tant d'autres, qui ne rendent pas compte du passé, et qui se tairont sur l'avenir. »

Jeannette ne tarda pas à oublier Gros-Pierre, et à jeter le masque qu'elle portait pendant la journée. Elle se livra à toute la vivacité de ses sensations; elle était à tout, et cependant elle trouva un moment pour tracer à son nouvel amant un plan de conduite propre à cacher leurs amours et à tromper Gros-Pierre comme les autres. Robert ne concevait pas la différence de Jeannette à la cuisine, et de Jeannette au lit. Il ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement. « Quelles femmes avez-vous donc connues,

monsieur, si vous ne savez pas encore qu'il faut sacrifier quelque chose pour conserver l'essentiel? D'ailleurs, la probité m'ordonne de me conduire ainsi. — Où diable fais-tu intervenir la probité? — Oui, monsieur, la probité, je vous le répète. Mes journées sont à mes maîtres, et je n'en dois pas perdre un moment; mais mes nuits sont à moi, et qu'importe que je les passe à dormir ou à faire autre chose? — Il n'est pas possible de raisonner plus juste. »

De raisonnements en plaisirs, et de plaisirs en raisonnements, les heures s'écoulaient avec rapidité, et déjà la prévoyante Jeannette faisait observer à Robert qu'il était temps de penser à la retraite, lorsqu'ils entendirent frapper doucement à la croisée. Ils se levèrent sur leur séant, mus comme par un même ressort, ils se regardaient, nez à nez, d'un air qui voulait dire: Qu'est-ce que cela signifie?

Le coup léger se répète, et la frayeur succède à l'étonnement. Jeannette prend Robert par la tête, la lui remet sur l'oreiller, lui couvre le nez du drap, se lève bravement et va ouvrir sa fenêtre : c'était Gros-Pierre, qui lançait des pois dans les vitres, pour avertir qu'il était là, et que sa belle eût à l'introduire. Il restait à Jeannette deux heures encore, dont elle pouvait disposer sans nuire aux intérêts de ses maîtres ; mais Robert n'était pas sourd, et il était défiant. Jeannette parla avec onction et de sa faiblesse, et de la promesse qu'elle avait faite de rentrer dans le sentier de la vertu. Ces belles choses-là ne persuadaient pas Gros-Pierre ; mais il n'avait pas d'échelle ; Jeannette refusait de lui ouvrir la porte d'en-bas, et il fallut qu'il retournât à l'écurie, non sans jurer énergiquement, ce qui ne remédie à rien, mais qui soulage, dit-on.

Robert quitta sa tendre Jeannette, enchanté de la conduite qu'elle venait de tenir, et se promettant bien de se dédommager la nuit de l'uniformité des jours, qui commençait à lui paraître sensible. Une seule chose l'embarrassait : c'était de trouver le moyen d'enfermer Gros-Pierre de façon à l'empêcher de venir désormais effrayer les amours ; et pour cela, il fallait savoir comment il était sorti de l'écurie. Le lui demander, c'était faire connaître qu'il avait tout entendu, et par conséquent qu'il était d'intelligence avec Jeannette. Il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était d'examiner les localités, de tâcher de deviner, et c'est ce que fit Robert.

Il lui parut constant que M. Pierre était monté sur son lit, qu'il s'était glissé, de là, à travers les ouvertures d'un plancher à claires-voies, et qu'il était descendu dans la cour par la lucarne du grenier à foin.

Pendant le déjeuner, Robert fit observer à Moreau divers inconvénients résultants de ce que le volet de cette lucarne ne fermait pas. Le fourrage mouillé en temps de pluie, et l'humidité gagnant de proche en proche; la poussière portée par le vent et s'attachant aux parties humides, la facilité qu'avaient les valets de garnir les rateliers sans discrétion ni mesure, lui paraissaient autant de choses auxquelles il était important de remédier. D'ailleurs, il était convenable qu'il eût la clef des objets dont il répondait.

Moreau regarda sa femme d'un air de satifaction; il serra la main de Robert d'une manière tout-à-fait expressive, et il l'autorisa à aller chercher le maréchal. Pendant que Gros-Pierre creusait des sillons, en composant pour Jeannette un billet doux, bien pressant, qu'il devait faire écrire par le maître d'école du lieu, un cadenas passé dans un bon moraillon répondit

à Robert de la continence de son rival, et de la félicité de sa belle.

Les yeux cherchent assez naturellement les objets qui occupent l'imagination. Ceux de Gros-Pierre, rentrant pour dîner, lui et ses chevaux, se portèrent vers cette lucarne, d'où il était si lestement et si inutilement descendu. « Oh, oh! dit-il, c'chien d'homme-là pense à tout, prévoit tout. Il faut être plus fin que li. »

C'était la veille du jour où, pour la première fois, Robert devait aller à la Halle. Il n'avait pas manqué de désigner Gros-Pierre pour mener une des charrettes; mais Gros-Pierre avait décidé qu'il n'irait pas à Paris, et qu'il profiterait de l'absence de son incommode surveillant. Il avait toujours ouï dire qu'une gousse d'ail fourrée en un certain endroit donnait la fièvre à qui voulait l'avoir. Il en fourra deux, bien persuadé que le chirurgien du village n'irait pas chercher là son pouls, et

que la feinte ne serait pas découverte.

O fortune! ô bonheur! déjà il sent les avant-coureurs du frisson. Le voilà certain de rester à Châtenay. C'est beaucoup, mais cela ne suffit pas. Il faut que Robert passe la nuit à Paris: comment l'y contraindre? « Eh parbleu! dit Gros-Pierre, rien n'est plus facile. Mon grand'père m'contait qu'on avait manqué de brûler un sorcier qui faisait boiter toutes les bêtes du village, et qui se tira d'ça en déclarant son secret, où i'n'entrait pas de sorcellerie du tout. J'vais user du secret, moi. » Il arrache quelques crins de la queue du premier cheval; il lui en noue un à chaque pied, entre le sabot et le paturon; il répète son essai sur tous les chevaux qui doivent traîner le convoi de farine. Il va dire à un de ses camarades qu'il ne soupera point, parce qu'il a la fièvre, et il se met au lit.

En entendant parler de cette fièvre, venue si subitement à un gros garçon

plein de santé, Robert soupçonna non la gousse d'ail, mais une ruse quelconque, qu'il lui importait de déjouer. Il représenta à Moreau que Pierre était son meilleur ouvrier, et que son intérêt lui prescrivait, autant que l'humanité, d'administrer promptement des secours. Le bon, le sensible Moreau fut lui-même chercher le chirurgien, et, au grand étonnement de Robert, le docteur prononça qu'il y avait fièvre violente, causée par une répercussion d'humeurs. Il se décida pour une copieuse évacuation, et il ordonna en conséquence que le malade prendrait l'émétique à la fin de l'accès. Bien, pensait Robert, le vomitif t'occupera pendant la journée: et moi, je serai de retour le soir. *Vanitas vanitatum!*

Comme il est possible que dans la chaleur de la fièvre un homme sorte de son lit, et s'expose aux effets dangereux de l'air, Robert dit à Moreau

qu'il allait mettre le verrou à la porte de l'écurie, et il obtint de nouveaux éloges, en couvrant ses petites passions de l'intérêt apparent du propriétaire. Rentré dans sa chambre, il attendit, comme la veille, que l'horloge de la paroisse sonnât onze heures, et Jeannette les entendit frapper avec ce doux battement de cœur qui n'est pas la jouissance, mais qui est plus que le désir. Elle commençait à préférer Robert à son rustre; il en avait la force, et il y joignait l'avantage des formes et de l'urbanité. Cette nuit parut aussi courte que la précédente, et c'est tout dire.

A la pointe du jour, Robert rassembla ses charretiers, fit atteler, monta tant bien que mal la grosse jument grise, et partit avec son convoi. A un quart de lieue de la métairie, un cheval boita d'un pied de derrière, et on décida qu'on ferait visiter ce pied par le maréchal du prochain village.

Bientôt le cheval boita d'un pied de devant, et on jugea à propos de ralentir le pas. Il boita enfin des quatre pieds. Il fallut l'attacher derrière la charrette, dont les sacs furent répartis sur les autres voitures. Voilà déjà une heure perdue. On arrive au village. On mande le maréchal. Il examine les quatre pieds, et déclare de bonne foi qu'il n'y voit rien et qu'il croit le cheval atteint d'une crampe que la marche dissipera. En conséquence, Robert poursuit sa route. A peine est-on sorti du village, qu'un second, un troisième, un quatrième cheval sont pris de la *crampe*, et selon l'avis du maréchal, on leur distribue force coups de fouet pour leur assouplir les nerfs. Plus on fouette, plus les crampes augmentent, moins les chevaux avancent. Robert prévoit qu'il sera six heures du soir quand il arrivera à Paris, et il sait que l'émétique n'agit que pendant trois ou quatre heures.

Il ne prend ici conseil que de lui-même. Il prononce qu'on gagnera Mont-Rouge clopin-clopant; qu'on y louera des chevaux frais, et qu'on y laissera ceux de Moreau, qu'on reprendra au retour. Après bien des peines, et, ce qu'il y a de pis, après une perte de temps considérable, on parvient jusqu'à Mont-Rouge.

Le maréchal du lieu, plus ignorant, ou peut-être plus fripon que l'autre, parce qu'il respirait plus souvent l'air de Paris, déclara les chevaux attaqués d'éparvins, et la saiguée et les cataplasmes d'herbes émollientes d'une absolue nécessité. Voilà donc trois harnais hors de service, pour la possession d'une simple paysanne. Qu'on s'étonne après cela de la destruction de Troie!

Pendant que le maréchal opère, M. le factotum et ses charretiers vont de chaumière en chaumière, cherchant et demandant des chevaux. On répond

ici que le cheval charrie le fumier, là qu'il herse; plus loin, qu'il va revenir du marché. Robert s'emporte, tempête; le temps ne s'écoule pas moins, il est midi, avant qu'on ait rassemblé les chevaux dont il a besoin.

Ses charrettes partent enfin, tirées par sept à huit rosses, qui mettent à peine un pied devant l'autre, et qui ne montent la pente la plus douce qu'autant que Robert et ses charretiers poussent à la roue. Plus on pousse, moins les rosses tirent. Robert voyait son rival rentré dans ses droits. Cette seule idée lui faisait faire des efforts incroyables, qui n'aboutissaient à rien, parce qu'il n'était pas secondé, et la raison en est simple : ses charretiers n'avaient pas de maîtresses.

Le chirurgien de Châtenay n'avait pas manqué d'envoyer la potion qui devait chasser les humeurs répercutées de Gros-Pierre. Madame Moreau n'était pas plus sensible que son mari;

mais sa sensibilité se développait d'une manière plus active. Le cœur d'une femme honnête est une source de prévenances, d'attentions, de soins. Il semble qu'elle se dédommage de ce qu'elle refuse à l'amour, par ce qu'elle donne à l'humanité. Félicité ne voulut pas que Pierre restât dans son écurie, elle le fit transporter dans un cabinet attenant à la cuisine, et le coquin tressaillit de joie en y entrant : il était clair que Jeannette serait sa garde de jour, et qu'elle n'aurait, la nuit, que la porte de sa chambre à lui ouvrir.

C'est madame Moreau elle-même qui lui présente l'émétique. Gros-Pierre se plaint d'un reste de fièvre, et prétend qu'il est indispensable d'attendre encore. Madame Moreau va à ses affaires, et Gros-Pierre jette l'émétique par la fenêtre. Il n'en a jamais pris; mais il se doute qu'une bouteille de vin vieux est plus favorable

à l'amour qu'un vomitif. Madame Moreau rentre. Elle porte une énorme cafetière d'eau chaude qui doit faciliter les évacuations. Elle met Jeannette auprès du malade, et lui enjoint de le faire boire sans miséricorde, et de lui tenir la tête dans certaine circonstance.

Gros-Pierre est seul avec sa belle. Il commence à parler tendresse, et Jeannette, fidèle à sa probité et à son plan de conduite, répond en lui présentant un verre d'eau. Gros-Pierre ne peut rien refuser de la main de sa maîtresse. Il boit; il parle après avoir bu, et un autre verre d'eau lui ferme encore la bouche. Il boit tant, qu'il sent son cœur défaillir. Il ne sait plus dire qu'il aime ; il pourrait bien moins le prouver.

Cependant madame Moreau ne manquait pas, en allant et venant, de s'informer de l'état du malade. Elle s'étonne que l'émétique et l'eau chaude

n'aient produit aucun effet. Elle envoie Jeannette chez le docteur. Le docteur accourt, les poches pleines de petits paquets. Il tâte le pouls de Gros-Pierre, et le trouve excellent. « Cet homme, dit-il, a un coffre de fer : trois grains d'émétique n'ont pas produit la plus légère émotion. » Vite, il en vide trois autres paquets, que Gros-Pierre est forcé de prendre, quoiqu'il ne cesse de protester qu'il se trouve à merveille.

Le docteur n'entend rien, sinon qu'il faut que le malade évacue. Il s'assied auprès de son lit, et déclare qu'il ne désemparera pas que le remède n'ait operé. Indigné, au bout d'un quart d'heure, de trouver un viscère rebelle à l'ordonnance, le docteur réitère la dose; Pierre l'avale en rechignant. Un quart d'heure s'écoule encore, et Pierre a neuf grains d'émétique dans l'estomac.

L'irascible empirique eût été jus-

qu'à douze, s'il n'eût craint d'emporter le malade avec les humeurs. Cette considération l'arrêtait d'une part; l'opiniâtreté de l'estomac de Pierre l'excitait de l'autre. Il calculait jusqu'à quel point un médecin doit respecter la vie d'un charretier, lorsque la première évacuation se fit avec un bruit et une abondance de tous les diables. A celle-ci, succède une seconde, une troisième. Pierre s'écrie qu'on l'assassine. Le docteur répond par des verres d'eau, qui se suivent sans interruption. Pierre se repent amèrement de s'être donné la fièvre, et le docteur entrevoit le commencement d'une maladie grave et lucrative. Pierre fatigué, excédé, exténué, demande grâce au médecin et à l'émétique. L'émétique continue d'agir avec violence, et le médecin d'administrer l'eau sans pitié.

Il fallait effectivement que Gros-Pierre fût un Samson, pour résister

à une pareille épreuve. Après des alternatives alarmantes, ce fut l'émétique qui céda. Mais il laissa le malade dans un état d'affaissement, dont il était probable qu'il ne se relèverait de longtemps.

Lorsque Robert arriva à la Halle, les facteurs étaient retirés, les portes fermées, et la seule ressource qui restât, était d'abriter les voitures sous les remises d'une auberge voisine. On détèle les chevaux; les charretiers enfourchent chacun le leur, et prennent les autres en main. Robert remonte la jument grise, et il presse la marche, pour remettre plus tôt, disait-il, ces chevaux aux propriétaires, et voir quel traitement on faisait à ceux de Moreau. Son véritable motif était de prévenir les excursions nocturnes de Gros-Pierre. Il était loin de penser que son concurrent fût victime de l'ail et de l'émétique.

En appliquant ses cataplasmes, le

maréchal de Mont-Rouge s'était pris un doigt entre un crin et un paturon. Cette découverte l'avait engagé à visiter les autres pieds. Il s'était donné au diable, pour deviner comment ces crins étaient là ; mais la cause du mal trouvée et supprimée, la cure devait être prompte, lui faire le plus grand honneur, et surtout lui apporter de l'argent, à quoi un maréchal tient comme un médecin.

Les herbes émollientes avaient dissipé l'enflure causée par la compression et la fatigue ; et lorsque Robert arriva, le maréchal leva ses cataplasmes, avec le charlatanisme d'un docteur consommé. Il sortit les chevaux, les fit marcher, et Robert et ses gens crièrent au miracle. Le maréchal protesta qu'il avait travaillé dix ans à la découverte du spécifique, et que ses essais lui coûtaient beaucoup, ce qui voulait dire qu'il espérait être bien payé ; et, en effet, Robert ne mar-

chanda point, parce qu'il était sept heures du soir.

Les habitants du village, émerveillés de la beauté et de la promptitude de la cure, prônèrent partout leur maréchal, et de tous côtés on lui amena des chevaux boiteux, qu'il ne guérit pas, mais dont les maîtres ne payèrent pas moins.

Il était sept heures; il restait deux lieues à faire, et l'ardent Robert poussait vivement la jument grise. Jeannette l'attendait avec impatience. D'avance elle jouissait des délices d'une nuit, que Gros-Pierre, cloué dans son lit, ne pouvait pas troubler. O infortune! ô douleur! un pavé détaché, tel qu'on en rencontre au milieu de toutes les routes, ce qui ne prouve rien en faveur de messieurs les inspecteurs, un pavé fait broncher la grosse, la vigoureuse Gogo. Robert ne se doute pas qu'on puisse soutenir son cheval: Il laisse tomber le sien sur

le nez, puis sur le flanc. Son pied se trouve serré entre la selle et le malheureux pavé. Gogo se relève d'elle-même, et le pauvre cavalier reste étendu sur le chemin, en poussant des cris douloureux.

Bon, pensait un des charretiers, il ne me fera pas lever demain avant l'aurore! Bien, pensait l'autre, il ne viendra pas voir ce que je ferai de ma semence; et comme on est comédien partout, ces bonnes gens remirent Robert sur Gogo, avec les précautions, les consolations usitées, et ils virent avec un plaisir secret qu'il avait le pied aussi gros que la tête.

Il arriva enfin à Châtenay, ainsi qu'il se l'était promis le matin : mais dans quel état, grand Dieu! Il fallut le descendre de cheval comme on l'y avait mis, et le porter dans sa chambre. Le docteur, qui se trouvait heureusement près de Gros-Pierre, bénit cette journée. En coupant le pantalon

de coutil, il prononça qu'il y avait foulure, et même entorse. Il prépara l'emplâtre de graisse de pendu, qui, dans ce temps-là, n'était pas rare à Châtenay; et après l'avoir appliqué, il condamna le blessé à garder le lit pendant quinzaine.

Concevez-vous la situation de Jeannette? Elle est placée le soir entre deux hommes dont elle est aimée, qu'elle chérit, en établissant cependant entre eux quelque distinction, et qui tous deux sont impotents. « Si du moins, disait-elle dans son lit solitaire, si du moins Gros-Pierre me fût resté! » La Providence, qui met toujours le bien à côté du mal, lui devait un dédommagement, et le lui accorda.

Le marquis de Châtenay, las de Paris et de ces folies brillantes qu'on appelle plaisirs, avait été à la campagne, rétablir sa santé dérangée par les veilles, et jouir de lui-même. Il

avait visité plusieurs seigneurs de ses amis, et s'était arrêté à Salency, pour y voir la fête de la Rosière. Il avait remarqué que cette pompe champêtre ajoutait beaucoup à la considération qu'on accordait au seigneur, et lui coûtait très-peu. Comme il n'y a pas d'homme qui n'aime à être considéré, à bon marché surtout, M. de Châtenay forma le projet d'établir dans sa terre une fête imitée de celle de Salency.

Il arriva au château le lendemain du jour qui avait éclairé tant de désastres, et il manda aussitôt le maire et le curé. Il leur communiqua son dessein, et leur lut les statuts, qu'il avait fait copier sur ceux de Salency. Ces deux messieurs approuvèrent beaucoup les vues paternelles du seigneur : le curé, parce que la cérémonie serait précédée d'une grand'messe flanquée d'un pain bénit; le maire, parce qu'il présenterait les trois vier-

ges, parmi lesquelles le seigneur choisirait l'*élue*. Or, toutes les fillettes du village feraient leur cour au présentateur, qui était encore égrillard, quoiqu'il commençât à grisonner.

Le seigneur n'avait parlé qu'à des hommes, et cependant tous les habitants surent, une heure après, que le dimanche suivant, il y aurait une Rosière; qu'elle recevrait une couronne de roses, une médaille d'argent du poids de cent sous sur laquelle serait gravé : *Prix de la sagesse;* plus cinquante écus, dont elle ferait ce qu'elle voudrait.

A cette nouvelle, toutes les têtes fermentérent. Les mères commencèrent à intriguer sourdement; les fillettes firent à monsieur le maire des révérences jusqu'à terre; les papas lui offraient *bouteille*, et même la lui payaient. Monsieur le maire était enchanté.

Madame Moreau crut ne devoir pas

laisser échapper l'occasion de couronner la sagesse de Jeannette, et elle jugeait, à l'air affairé des uns et des autres, qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Cependant son mari était allé terminer à Paris l'opération que son factotum n'avait qu'ébauchée; elle connaissait les convenances, et le rôle de solliciteuse lui paraissait au-dessous d'elle. Sa petite vanité l'emporta sur toutes les considérations. Elle sourit à l'idée de voir la première Rosière prise dans sa maison; elle s'habilla, et fut présenter au château la plus séduisante figure, embellie de l'incarnat de la pudeur et de la timidité.

Monsieur le marquis se leva, dès qu'il aperçut la jeune dame; il fut au-devant d'elle, lui offrit la main, et comme un amateur veut bien supposer qu'une jolie femme peut avoir quelque chose de particulier à lui dire, M. de Châtenay fit entrer Félicité dans son cabinet, et lui avança le plus volumineux de ses fauteuils.

Félicité rougit davantage en se trouvant seule avec un homme qui n'était pas son mari. Elle devint cramoisie lorsqu'elle vit le marquis presque aussi rouge qu'elle, et elle sentit la nécessité de parler promptement, pour éloigner de lui certaines idées, dont elle s'alarmait déjà.

Elle commença l'éloge de Jeannette, du jour de sa naissance, et elle se proposait de le pousser jusqu'au moment où elle parlait : son mari lui avait dit que rien n'est soporifique comme un éloge. M. de Châtenay l'interrompit dès les premiers mots ; il déclara qu'une fille proposée par elle était nécessairement ce qu'il y avait de mieux dans le village. Il sonna ; il donna ordre qu'on lui amenât le maire, et, en attendant, il causa avec madame Moreau. Ce fut d'elle qu'il lui parla, parce qu'une femme aimable est de tous les sujets de conversation le plus intéressant. Il apprit qu'elle était ma-

riée depuis deux ans, et il protesta qu'elle conservait les grâces et la fraîcheur d'Hébé. Il sut que son mari était, après le seigneur, le plus riche propriétaire du lieu, et qu'il faisait valoir son bien. M. de Châtenay marqua la plus haute estime pour les propriétaires qui vivent sur leurs terres et qui les cultivent. Il exprima le plus pressant désir de faire connaissance avec M. Moreau, et il pria madame de lui faire l'honneur de l'amener dîner au château, avec elle, le jour du couronnement. Refuser une grâce n'est pas le moyen d'en obtenir une autre : Félicité accepta l'invitation, et le marquis crut devoir lui marquer sa reconaissance en lui baisant la main. Les joues de Félicité se couvrirent de roses nouvelles. Le marquis tenait toujours cette main qu'il brûlait de baiser encore. Félicité était mal à son aise, et n'osait la retirer. Le maire entra fort à propos

pour elle, et très à contre-temps pour monsieur le marquis.

Le seigneur lui notifia qu'il entendait que Jeannette Poitevin fût une des présentées. Le maire, qui sortait du cabaret, répondit avec fermeté que ce serait forcer les suffrages, qui devaient être libres d'après les réglements. Le seigneur répliqua qu'il voulait être obéi, et qu'il prétendait qu'on se tût sur l'ordre qu'on venait de recevoir, à peine d'encourir sa disgrâce. Le maire, qui était un des fermiers de monseigneur, ne lui adressa plus que des révérences.

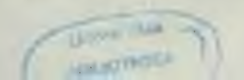
M. le marquis jeta sur une table une bourse destinée à gagner les récalcitrants, et dont le contenu excédait de beaucoup la somme promise à la Rosière. Les hommes sont faits ainsi : ils donnent tout aux passions, et peu à la vertu.

Le maire prit la bourse et se retira. Madame Moreau se hâta de le suivre,

très-satisfaite du succès de sa démarche; mais se promettant bien de ne plus entrer seule dans le cabinet de M. le marquis.

Elle aperçut, en rentrant chez elle, Jeannette, très-occupée de ses travaux domestiques, très-affectée de sa viduité, et très-discrète sur cet article. Elle s'avança vers elle, les bras ouverts, et l'embrassant affectueusement, elle lui dit : « Ma fille, la sagesse ressemble à ces breuvages salutaires, dont l'amertume répugne quelquefois, mais dont les fruits sont toujours doux. Tu vas cueillir ceux que ta vertu a mûris. J'espère que dimanche tu seras la plus glorieuse des filles, après avoir été leur modèle. » Certainement le curé du lieu n'eût pas parlé avec plus d'onction.

A propos du curé, c'était un homme de quarante ans, frais, robuste, infatigable dans l'exercice de toutes ses



fonctions. Il faisait des mariages ; il raccommodait les ménages brouillés ; il arrangeait les procès ; il prêchait comme Massillon, et il faisait la médecine presque aussi bien que le docteur. Il avait plus de pratiques, parce qu'il ne faisait pas payer ses visites. Aussi le docteur disait à l'oreille de tout le monde, qu'il n'était pas autant selon Dieu qu'on voulait bien le croire; qu'il avait pris mademoiselle Catherine à l'âge de dix ans, pour qu'elle grandît chez lui sans qu'on s'en aperçut ; qu'elle en avait maintenant dix-huit, et qu'il était aisé de juger, à son ton familier, des services qu'elle rendait à son maître. On croyait assez généralement à la vérité de ces propos ; mais, comme l'intimité du curé et de Catherine ne nuisait à personne, on s'en souciait peu, et on les laissait faire. Il n'était pas de paysan qui n'aimât mieux lui savoir Catherine que sa ménagère, et qui ne sentît

qu'il faut quelque chose à un homme bien conformé.

Le curé sentait, lui, la nécessité de faire taire le causeur, dont les propos pouvaient arriver enfin à l'oreille de son métropolitain, parvenu à cet âge où on ne pardonne pas des péchés qu'on ne peut plus commettre. Faire Catherine Rosière, était un coup de maître. C'était réintégrer sa vertu dans tout son lustre, et accabler la médisance.

Le curé n'avait pas, comme M. le marquis, la facilité d'acheter les suffrages. Mais l'éloquence est quelquefois aussi puissante que l'or; du moins les régents de rhétorique le prétendent. Moi, j'en doute un peu. Quoi qu'il en soit, le curé s'adressa aux petites femmes qu'il avait mariées, à celles qui lui devaient le retour d'un inconstant, ou l'amendement d'un brutal. Il leur représenta que celui qui prêchait la sagesse devait

espérer de la voir couronner dans celle qu'il dirigeait plus particulièrement; que d'ailleurs des paroissiens doivent quelque chose à un pasteur qui ne s'occupe que de leur félicité, et qu'il serait aussi reconnaissant que flatté de cette marque de déférence.

Les petites femmes riaient sous cape de la première partie du discours, la vérité de la seconde était incontestable, et aucune d'elles ne pouvant prétendre à la rose, elles parlèrent toutes à leurs maris ; elles développèrent les petits moyens que la nature leur avait dispensés. Tout homme a son côté faible ; il n'est pas de femme qui ne le connaisse, qui ne le saisisse, qui tôt ou tard n'amène son mari à son but. On se rassembla au cabaret, à la suite d'une messe adressée au Saint-Esprit, dont il était indispensable d'invoquer les lumières dans une affaire aussi importante que celle de la rose, et le Saint-Esprit

inspira aux habitants de Châtenay de mettre mademoiselle Catherine sur les rangs.

Voilà déjà deux prétendantes dont vous connaissez le mérite. Personne n'intrigant plus dans le village, toutes les voix se réunirent en faveur de Javotte Merlet, qui depuis six ans, nourrissait une mère infirme, du produit de son travail : jamais, d'ailleurs, sa réputation n'avait reçu d'atteinte. Il est vrai que la petite vérole lui avait enlevé un œil et paralysé une jambe. Du reste, c'était une petite personne très-passable.

Madame Moreau n'avait pas manqué de rendre à son mari ce qui s'était passé entre elle et M. le marquis. Elle crut même nécessaire de parler de son embarras, de son trouble et de sa main baisée. Le marquis était bel homme, spirituel, aimable, et elle voulait placer son époux entre elle et lui. Quelle femme que celle qui

porte la prévoyance jusqu'à prévenir la tentation, qui d'avance se ménage un appui, un protecteur contre elle-même! Vous conviendrez que madame Moreau était véritablement vertueuse, et je suis bien aise que dans le nombre de celles qui ont passé sous vos yeux, il y en ait au moins une irréprochable.

On me répondra que femme qui s'arme contre l'amour n'est pas loin d'aimer. Je répliquerai qu'il y a des libertins qui tournent en ridicule ce qu'ils ne peuvent combattre, et que faire rire n'est pas avoir raison. M. Moreau, d'ailleurs, qui se connaissait à tout cela mieux qu'un autre, approuva beaucoup la sincérité de sa femme, la remercia de sa confiance, jugea qu'il fallait dîner au château, puisque l'invitation était acceptée; mais qu'il serait inutile d'y retourner, parce que toute liaison directe avec les grands tourne toujours au désavantage des petits.

En effet, un grand seigneur les tient à une distance humiliante; il exige qu'ils soient toujours de son avis, il leur emprunte quelquefois de l'argent, il oublie souvent de le leur rendre, et il croit les honorer beaucoup en les faisant cocus. Hé, morbleu! vivons avec nos égaux. Rions, trinquons, chantons, disputons même, c'est la preuve que nous avons notre franc-parler. Laissons les grands régler ou dérégler le monde, et *gaudissons-nous en paix avec notre Margoton.* Ainsi pensait Moreau, et vous savez que Moreau est un sage.

La veille du jour marqué pour le triomphe de la vertu, M. le marquis ne manqua point de venir apprendre à madame Moreau que les prétendantes étaient désignées, que Jeannette était nommée la première, ce qui annonçait le cas particulier qu'on faisait d'elle, et qu'en la couronnant il ne serait que juste. Il lui

adressa ensuite une infinité de choses agréables et flatteuses, et il ne marquait à Moreau qu'une politesse froide, parce qu'il était reconnu alors que si un marquis pouvait déroger jusqu'à la simple bourgeoise, il devait bien se garder de se familiariser avec le mari.

Quelque plaisir qu'éprouvât madame Moreau à entendre ces jolis riens, elle fut piquée de l'oubli dans lequel le marquis laissait un homme qu'elle avait jugé digne de la rendre mère. Elle prétexta une affaire, et sortit pour forcer M. de Châtenay à lui parler, et à reconnaître le mérite de celui qu'il dédaignait. Le marquis, à qui ce mérite était fort indifférent, quitta Moreau avec une révérence assez leste, en lui rappelant qu'il dînait le lendemain au château. « Ma foi, disait Moreau, je ne me soucie pas plus de son dîner, que lui de ma conversation, et je lui aurais dit ma

façon de penser, si je n'avais craint de nuire à cette chaste et intéressante Jeannette. »

Le lendemain, sept à huit coups de fusil annoncèrent la solennité du jour. Le tambour battit, la cloche sonna, les *bouchons* s'ouvrirent. On ne parlait, en buvant le petit coup, que du choix que monseigneur allait faire. Les uns parièrent demi-setier pour Catherine ; les autres pour Jeannette. Les plus honnêtes gens parièrent pour Javotte. Ceux-là perdirent, et cela devait être.

Madame Moreau, levée avec le soleil, ne s'occupait que de Jeannette. Elle préparait tout ce qu'elle croyait propre à donner un éclat nouveau à sa jeunesse et à sa fraicheur. Il n'était pas dans ses principes qu'on sortît jamais de son état. En conséquence, le fond de la toilette de Jeannette se composa de son juste des dimanches et de la jupe de cotonnade rouge. Mais

madame lui fit chausser les plus fins de ses bas de cotons ; elle lui couvrit la gorge du plus ample de ses fichus brodés ; elle lui arrangea les cheveux avec cet art qui ressemble à la simplicité ; elle lui attacha, sur le haut de la tête, un voile, emblème de la modestie. Elle la regarda enfin et la trouva charmante ; mais elle se garda bien de le lui dire, de peur de lui inspirer de la vanité.

Le curé, tout à son affaire, était allé présenter ses hommages à monseigneur. Il parla longuement des qualités de Catherine, et le marquis l'écouta, parce qu'il avait sacrifié cette journée à la représentation. Il lui répondit avec bonté, parce que cela ne coûte rien, et il lui donna des espérances, parce que personne ne sait comme un grand seigneur, que *promettre et tenir sont deux*.

A dix heures, le tambour, les vieillards et les matrones vinrent prendre

Jeannette, et la conduisirent au presbytère, où les mêmes honneurs furent rendus à mademoiselle Catherine, beaucoup plus parée que sa rivale, parce que chacun aime à décorer son idole. On se rendit enfin chez Javotte Merlet, qui ne brillait que de son honorable pauvreté et de sa vertu, choses assez peu considérées alors.

On se rendit processionnellement à l'église, au milieu des acclamations des habitants des deux sexes, entre lesquels on remarquait madame Moreau, couvant de ses yeux sa Jeannette et flottant encore entre la crainte et l'espérance.

Le seigneur parut, enchâssé dans son plus magnifique habit, précédé de ses gardes-chasses, et suivi de ses laquais. Il fut conduit dans le chœur par l'écorcheur du lieu, qui faisait le suisse les dimanches et fêtes, et qui portait une épaulette, aussi ridiculement placée sur l'épaule d'un drôle

de cette espèce, que le serait un bonnet carré sur la tête d'un capitaine de grenadiers.

La messe commença; une messe superbe, en vérité. Trois chantres au lutrin, deux vachers en enfants de choeur, les surplis et les aubes lavés de la veille, et la chasuble de damas vert, galonnée d'un ruban de fil jaune. Si l'usage de payer, pour avoir le droit de prier Dieu, eût été établi alors, le curé n'eût pas manqué de mettre les billets à six sous.

Une occasion bien précieuse, qu'il ne laissa pas échapper, fut celle qui s'offrait si naturellement de déployer ses talents en présence de monseigneur. Il monta en chaire, après l'évangile, et parla longuement sur l'excellence de la virginité. Les petites vierges ne trouvaient pas que cela leur servît à grand'chose; les petites mamans étaient fort aise d'en être défaites. Jeannette et Catherine ne

purent s'empêcher de sourire, et le marquis de bâiller.

Un repas somptueux était servi au château. Monseigneur admit à sa table les trois prétendantes, à peu près comme un évêque lave, le jeudi saint, les pieds à douze gueux, qui ne l'approche que ce jour-là. Vous prévoyez que madame Moreau était placée à la droite du marquis. Il ne voyait qu'elle; il ne parlait qu'à elle. La femme du maire, celle du notaire, étaient rouges de jalousie et de colère.

Bientôt madame Moreau sentit un pied agaçant qui l'obligea à retirer le sien. Bientôt un genou très-actif chercha une cuisse faite au tour, que fixait un pied de la table, et qui était livrée à des attaques répétées. Madame Moreau fut vingt fois prête à dire : Finissez donc, monsieur le marquis, et vingt fois l'intérêt de Jeannette la retint. Elle se borna à repousser ce genou téméraire, et le marquis

interpréta, d'après son amour-propre, les légers mouvements de cette cuisse, qu'il ne cessa de caresser. Madame Moreau était sage; mais elle était femme. Cette pression répétée produisit enfin une émotion que décelèrent le coloris des chairs et l'agitation du sein. Le marquis l'observait; il jugea le moment favorable, et il glissa sur la serviette de la jeune femme, une déclaration assez mal tournée, mais très-positive. Que fera-t-elle? Rendre le billet au marquis devant vingt personnes, c'est se livrer elle-même aux traits acérés de la médisance. Le laisser tomber, n'est pas plus prudent : il sera trouvé par quelqu'un, et il peut être tourné de façon à ne pas laisser d'incertitude sur la personne à qui il est adressé. Madame Moreau le mit dans sa poche, car on n'avait pas encore imaginé de se passer de poches, de jupons, et de ne porter que la moitié d'une chemise.

On n'eût même pas cru possible qu'une femme parût en public, le cou, les épaules, les bras, la gorge et le dos nus. Personne n'y touche, sans doute, parce que personne n'est tenté d'y toucher. Nos grand'mamans, plus adroites, cachaient tout cela, s'en portaient mieux, et inspiraient plus de désirs.

La cloche appela les fidèles aux vêpres, et le marquis se leva avec la dignité qu'exigeait la circonstance. On passa au salon, on se rangea circulairement. Les trois prétendantes se présentèrent le plus modestement qu'elles purent, et chacun attendit, la bouche ouverte, le nom qui allait sortir de celle de M. le marquis. Il proclama Jeannette Poitevin, en regardant madame Morean d'un air qui voulait dire : Vous venez de contracter une dette envers moi ; et vous l'acquitterez. Jeannette fut décorée du cordon bleu, au bas duquel pendait la

médaille; la couronne de roses blanches couvrit son front *virginal*, et le marquis lui présenta une main, qu'il eût bien mieux aimé offrir à madame Moreau.

On attendait à la porte du château que la Rosière parût, et on applaudit unanimement au choix de monseigneur. On l'eût applaudi de même, s'il eût choisi Catherine ou Javotte : le peuple est si crédule, et les grands si infaillibles!

Le curé, piqué que sa gouvernante n'eût pas obtenu la préférence, chanta les vèpres de fort mauvaise grâce. Il mâchonna les mots, ce qui gâta de beaucoup les œuvres du prophète-roi; mais il abrégea le service, ce qui ne déplut pas aux paysans, qui aiment bien autant danser et boire, que psalmodier.

Il y eut grand bal au château. Le marquis l'ouvrit avec madame Moreau, et à la fin de la contredanse, il

lui proposa d'aller prendre le *frais* dans ses bosquets. Madame Moreau, qui n'avait plus rien à ménager, lui fit une grande révérence, et fut s'asseoir auprès de son mari. Le seigneur commença à penser que c'était une petite sotte, dont il serait difficile de faire quelque chose.

Comme on n'était pas encore assez avancé au village pour savoir que rien n'est aussi beau que les ténèbres, on dormait la nuit à Châtenay, pour y jouir des avantages et des agréments du jour. En conséquence, chacun se retira à neuf heures, et un instant après le marquis reçut un paquet cacheté, qui renfermait son billet et une lettre très-sèche de Moreau. Il prononça que cette bourgeoise était une bégueule, et il retourna à Paris, pour ne pas rencontrer un mari qui ne lui paraissait pas plaisant.

Gros-Pierre était enchanté que Jeannette eût obtenu la rose; Robert

ne concevait pas qu'elle eût osé l'accepter. Il en marqua son étonnement, lorsqu'il put se traîner de sa chambre à la sienne, et Jeannette lui répondit avec beaucoup de sagacité : « Les qualités ne sont rien ; les réputations sont tout. J'ai senti qu'il m'en fallait une : je me la suis faite. Elle ferme tous les yeux, et elle me vaut, comme à tant d'autres, du plaisir la nuit et de la considération le jour. — Et où as-tu pris ces belles choses-là ? — Dans un livre que j'ai trouvé il y a un an, sur la cheminée de M. Moreau. — Tu lis avec fruit. — N'est-il pas vrai ? »

Cependant le tempérament de Gros-Pierre commençait à triompher des efforts de la médecine. Il mangeait, il parlait de se lever, et il pouvait avoir, sinon des soupçons, du moins quelque velléité. Déjà la circonspecte Jeannette refusait de recevoir Robert dans sa cuisine. Robert enrageait. Les difficultés avaient pres-

que fait, d'un goût passager, une affaire sérieuse. Il souffrait impatiemment Gros-Pierre auprès de cette cuisine, voyant Jeannette, et pouvant lui parler à toutes les heures du jour. Il tremblait que le drôle ne profitât enfin de ses absences; et en effet, Gros-Pierre commençait à épier l'occasion. Robert intrigua pour le renvoyer à l'écurie; Jeannette seconda l'amant favorisé par quelques mots, qui semblaient être jetés sans intention. Madame Moreau, pleine d'humanité, n'avait pas cependant toutes les vertus d'une sœur d'hôpital. L'aspect d'un malade devant lequel elle passait vingt fois dans la journée, commençait à lui inspirer une sorte de dégoût. Elle saisit les insinuations de Jeannette; Moreau saisit les insinuations de sa femme, et il décida que Gros-Pierre reprendrait son poste, pour diriger, jusqu'à ce qu'il pût travailler, un petit pâtre qui le remplaçait.

Cet ordre renversa tous les plans de Gros-Pierre. Il jura ; mais il obéit. Robert retrouva sa Jeannette plus tendre, plus voluptueuse, plus animée par la privation. Le couple amoureux trouvait *Éden* à quatre lieues de Paris. Tout s'embellissait, pour eux, du charme dont leurs cœurs étaient pour ainsi dire surchargés. Mais est-il un bonheur durable? La Rosière sentit des maux de cœur ; elle entrevit l'instant où s'évanouirait cette réputation de vertu, acquise par tant de soins. Robert prévit une humiliante expulsion. Leur imagination était sans cesse tourmentée, et ils trouvaient l'enfer où ils avaient vu le paradis terrestre. Il fallait un miracle pour les tirer de là, et il y a longtemps qu'il ne s'en fait plus: les hommes sont si pervers! Qui eût imaginé que Gros-Pierre dût être leur génie tutélaire?

Irrité des obstacles qui se renouvelaient sans cesse, et amoureux dans

la proportion de l'accroissement de ses forces, il prit enfin un parti vigoureux. Il entra dans la salle à manger, pendant que les maîtres dînaient. Il s'était battu les flancs pour se donner du courage, et le front pour trouver des idées. Il parla en ces termes :

« Not'maître, stilà qui craint d'avoir une femme à lui, compte un tantinet sur celle d'son voisin. J'ne sommes pas d'ces gens-là. J'aimons Jeannette, et je vous la demandons en mariage. Alle n'a rian, ni nous non plus; mais peut-êtr' que ces deux rian-là mis ensemble produiront queuque petite chose.

— « Bien, mon ami, répondit Moreau, j'aime qu'on se marie, et je me ferai un devoir d'aider des jeunes gens honnêtes qui m'ont bien servi. Il faut savoir d'abord si tu conviens à Jeannette. — Si j'li conviens, not' maître, répliqua Pierre en tournant

son chapeau dans ses mains; mais je l'crais. »

Robert, qui ne s'attendait pas à ce *ricochet*, fit une mine qui eût été infailliblement remarquée, si Gros-Pierre, son air niais et son chapeau tournant n'eussent fixé l'attention de M. et de madame Moreau. Jeannette, interrogée, fut étourdie un moment, ce qu'on voulut bien attribuer à la pudeur. Ce n'était pas cela. Jeannette faisait ses petits calculs avant que de répondre. Elle pensait que le moyen le plus sûr de se débarrasser de Gros-Pierre était de l'épouser, et que pour peu que Robert fût adroit, il lui procurerait, dans la journée, les petites distractions à l'usage des grandes dames. Mariée, on ne la surveillerait plus; elle pourrait parler, plaisanter, disparaître sans conséquence, puisque le mariage autorise tout, couvre tout; et quelle fille, sans cela, voudrait se marier? Elle fit à Gros-Pierre

une petite révérence, les yeux baissés, les mains jointes sur son ventre rondelet, et elle répondit d'un air et d'un ton timides : « Ce sera comme nos maîtres voudront, monsieur Gros-Pierre.

— J'y consens de tout mon cœur, mes enfans, dit Moreau. — Ne te le disais-je pas, reprit sa femme, que tôt ou tard la sagesse reçoit sa récompense ? Rosière il y a huit jours, mariée dans la quinzaine, que manquera-t-il à ton bonheur? N'oubliez jamais, Pierre, que nous vous faisons un véritable cadeau. — Je ne l'oublierons pas, not' bourgeoise, — Aimez votre femme. — Oh! j'avons une provision d'amour qui n' sera pas épuisée de vingt ans. — Renoncez à vos mauvaises habitudes. — J' n'en avons pas, not' bourgeoise. — Hé, hé! le cabaret... — Je n'y allons que par désœuvrement. Not' femme et la pipe,

la pipe et not' femme, voilà tout ce qu'il nous faut. »

Robert, blessé jusqu'au fond de l'âme, fit, cette nuit-là, et à voix basse, une scène épouvantable à Jeannette. La jalousie, l'égarement, le désespoir, furent employés tour à tour. Ce n'est pas que Robert fût désespéré; mais il savait que pour persuader les femmes, il faut toujours être au-delà du vrai.

Jeannette, qui avait aussi une certaine expérience, n'ignorait pas qu'on ne raisonne point avec un homme en colère. Elle laissa parler Robert, et quand il eut fini, elle le prit par le menton... Est-ce bien le menton qu'elle lui prit? n'importe. « Mon cher ami, lui dit-elle, à quoi mènent ces criailleries? Nous devons nous estimer fort heureux que quelqu'un se charge de l'enfant que vous m'avez fait. — Qu'on s'en charge!... cela ne me paraît pas certain. — J'accouche-

rai à sept mois : j'ai ce privilége-là comme une autre. A la vérité, j'aurai deux hommes au lieu d'un. Je gagnerai, mais vous ne perdrez pas, car vous trouverez toujours Jeannette. — Mais le partage? — Tous les hommes s'y prêtent. — Mais un amant... — Ne doit pas être plus difficile qu'un mari. — As-tu encore trouvé cela dans ton livre de l'année dernière? — Précisément. — On devrait le faire réimprimer pour l'instruction de la jeunesse. »

Quand les accords sont faits, un prétendu a quelques droits. Gros-Pierre avait acquis celui de parler à Jeannette, et d'exiger qu'elle lui répondît; Robert conservait celui de causer de plus près, pendant que le futur dormait, ou ne dormait pas dans son écurie, où il l'enfermait plus soigneusement que jamais, par respect pour les mœurs, disait-il. Jeannette et lui riaient de sa bonhomie, de sa

sécurité. Ils prenaient leurs arrangements, ils cherchaient, ils trouvaient des moyens, tantôt de faire coucher Gros-Pierre à Paris, tantôt de l'envoyer travailler à Rancy des semaines entières, pendant lesquelles ils continueraient ce train de vie si agréable, si commode. *Vanitas vanitatum!*

Le jour des fiançailles arriva. Après la cérémonie, le tabellion parut. Jeannette et Gros-Pierre n'avaient pas pensé à faire rédiger de contrat : où il n'y a rien, il n'y a pas de stipulation à faire. Moreau, toujours dupe de sa rosière, mais toujours généreux, récompensait deux fidèles serviteurs, dont cependant il n'entendait pas élever les enfants. Il abandonnait à Jeannette, pour quatre ans, une maisonnette et un jardinet, qu'il avait au bout du village. Il donnait à Gros-Pierre une charrette et un bon cheval avec son harnais, afin qu'il pût travailler à son compte. Félicité se char-

geait du trousseau de la mariée, et elle promit de tenir son premier enfant. Moreau donnait au marié l'habit complet, bien long, bien large et doublé de même. Il s'engageait à faire le repas de noces et à payer le ménétrier.

Jeannette sentit combien ce changement de domicile allait être fatal aux amours. Elle sentit aussi que le plaisir d'être maîtresse de maison dédommage de bien des choses. Robert jugea qu'il ne serait pas possible d'aller souvent chez Jeannette sans être remarqué. Il faudrait employer la ruse, prendre mille précautions pour ne plus jouer qu'un rôle secondaire. Il se plaignait à Jeannette, la nuit; Jeannette le consolait par ses caresses; il recommençait à se plaindre, et de plaintes en consolations on arriva au jour du mariage.

Moreau fit grandement les choses. Il donna un dîner superbe, et toutes

les portes furent ouvertes aux amateurs de la danse et du bon vin. Robert voulut profiter du tumulte, inséparable d'une fête villageoise, pour tirer la mariée de la foule et lui souhaiter le premier bonsoir. Gros-Pierre l'avait prévenu. Il avait entraîné sa femme dans la grange, et Robert, après avoir fureté tous les coins, le trouva terminant une prise de possession. « Morbleu ! monsieur, lui dit Gros-Pierre, inspectez not' travail, c'est juste; mais n'venez pas fourrer vot' nez entre not' femme et nous. » Robert et Jeannette comprirent que ce mari-là ne serait pas aussi facile à mener qu'ils l'avaient cru.

La plus adroite, la plus circonspecte a cependant certaines distractions, qui ne tournent jamais à son avantage. Jeannette, dans un moment d'abandon, s'avisa de soupirer le nom de Robert. Gros-Pierre comprit, à son tour, les motifs qui fai-

saient si régulièrement fermer les portes de l'écurie, et qui avaient fait mettre un cadenas à la lucarne du grenier à foin. Il eut le bon esprit de se taire. Des mots ne pouvaient empêcher que ce qui était fait ne le fût, mais il se promit bien, s'il avait été coiffé d'avance, de ne pas l'être après.

Le lendemain, Robert fut rendre une visite à la mariée : ce jour-là autorise encore certaines plaisanteries, qui pouvaient lui servir de prétexte. Gros-Pierre n'entendit pas raillerie, et il dit très-vertement à Robert : « Monsieur, un homme comme vous n'vient pas visiter un pauvre charretier, et je nous doutons bian de ce qui vous amène. J'vous d'vons l'respect, ça s'peut ; mais, ventreguienne, je n'vous devons pas not' femme, et vous n'l'aurez pas. J'vous déclarons qu'si j'vous retrouvons ici, j'vous passerons not' fourche au travers du corps. »

Robert n'était pas brave. Il frémit à l'idée de trois pointes lui perforant les entrailles, et il se retira sans répliquer. Les femmes n'aiment pas les poltrons, et de ce moment Robert perdit singulièrement dans l'esprit de Jeannette. Gros-Pierre, soutenant ses droits, en acquit à son estime. Il n'était pas beau parleur, bien tourné, blanc et potelé comme Robert; mais il possédait à un degré éminent certaine vertu conjugale, qui tient lieu de bien des choses auprès de beaucoup de femmes. Jeannette tenait à l'essentiel; elle aimait surtout les plaisirs que n'empoisonne pas la crainte. Elle avait été citée comme le modèle des filles; elle avait la petite ambition d'être encore celui des femmes. Il fallait pour cela qu'elle choisit ses amants dans la classe de son mari, parmi ces gens qui pouvaient entrer chez elle et en sortir sans conséquence. C'est ce qu'elle se proposa

de faire, dès que Gros-Pierre aurait besoin de repos, et elle le menait d'un train à ce que cela ne tardât pas.

Robert, abandonné, dépouillé des illusions qui l'avaient soutenu dans ses travaux rustiques, ne vit plus les choses du même œil. Le fleuve Scamandre, la princesse Nausicaé, Diomède, Apollon, Augias, le roi Admète, disparurent sans retour. Le jardin ne fut plus qu'un potager, assez mal tenu, qu'arrosait un filet d'eau; le berger, qu'un gros paysan mal bâti, mal vêtu; le son de sa cornemuse, qu'un bruit insupportable; les écuries, qu'un lieu puant et ennuyeux; les charretiers, les moissonneurs, que des rustres, qui parlaient une langue grossière comme eux; la nouvelle servante, qu'un objet repoussant, et cela était vrai; madame Moreau; qu'une prude; Cécile, qu'un enfant gâté; et Moreau, qu'un homme

ployé par l'intérêt à l'excédante uniformité de la vie champêtre.

Dès ce moment, Robert négligea ses devoirs. Moreau s'en aperçut, il lui fit des remontrances pleines de douceur. Robert trouva étrange qu'on ne fût pas satisfait qu'un homme comme lui eût l'air de faire quelque chose. Les premiers reproches produisent quelquefois un noble retour, qui porte à en prévenir de nouveaux. Robert, piqué, devint plus négligent. Moreau se plaignit à sa femme. Félicité eut avec son beau-frère une conférence qui, loin de le ramener, lui donua beaucoup d'humeur. Il alla jusqu'à répondre que lorsqu'on cesse de se convenir, il n'y a rien de plus simple que de se quitter. Madame Moreau, piquée à son tour, lui répliqua qu'il était le maître, et Robert fut faire son paquet.

Dans le fort de sa ferveur, il avait acheté les œuvres de Thomas. Il jeta

le livre dans la mare, en décidant que l'auteur était un sot, qui n'avait étudié la nature que sur les tableaux de Claude Lorrain et de Vateau.

—

CHAPITRE III.

ROBERT EST JOURNALISTE.

De l'Oseraie n'avait pas voulu que les créanciers de Robert conservassent de droits sur sa personne. Un ami en prison ne nous fait jamais d'honneur, et nous déshonore quand il y entre pour des causes qui blessent la probité. De l'Oseraie avait obtenu un désistement fondé sur la cession générale du débiteur, et Robert, tranquille de ce côté, se détermina à aller voir la nature aux Tuileries. Ce n'est qu'à Paris qu'un homme de goût peut vivre, et on n'y manque de rien avec dix mille francs... tant qu'ils durent.

Il avait retiré ses fonds des mains de Moreau, qui les faisait valoir. Il

avait envoyé chercher une petite voiture ; et sa malle derrière, lui dedans, et son sac à ses pieds, il partit gaîment pour aller chercher de nouvelles aventures. Il ne savait pas ce qu'il ferait ; il n'y avait pas même pensé ; mais un homme jeune encore a tant de ressources ! Et puis, que peut-on faire de pis que de passer sa vie avec des chevaux de charrue, des vaches et des moutons crottés ? Il ne pouvait que gagner beaucoup à un changement de position, et il alla délibér sur son avenir dans un cabinet garni, rue Jean-Saint-Denis. Il avait au moins contracté à Châtenay l'oubli du faste, et l'habitude de la médiocrité.

Quand on a vécu quelque temps loin de Paris, on s'empresse de revoir ces lieux consacrés au plaisir, où il est rarement, mais où l'oisiveté et le désœuvrement s'étourdissent pendant quelques heures. Robert, après avoir bâillé chez le traiteur, sur les boule-

varts, prit un billet d'Opéra, et il y eût bâillé encore, pour son argent, sans un de ces petits événements, assez fréquents à Paris, et toujours fort agréables pour quelqu'un qui arrive de Châtenay.

On lui ouvrit une loge, où s'était déjà placée une jeune et jolie dame : on sait ce que c'est qu'une femme seule dans une loge. Robert adressa la parole à celle-ci avec autant de liberté que s'il l'eût connue depuis deux jours, et il n'en faut pas plus à Paris pour se connaître beaucoup. La dame répondit avec la plus aimable aisance; elle avait de l'esprit; Robert n'était pas sot; il était libre, il avait envie de se *placer*, il voulut plaire; il réussit.

En province on veut se connaître avant que de se donner; à Paris, où on a beaucoup plus d'usage, il suffit de se connaître après. Ce fut vers la fin du souper que la dame dit : « A propos, je suis une étourdie. Je vous

reçois, j'ai des bontés pour vous ; vous les méritez sans doute ; mais qui êtes-vous ? » Robert satisfit la curiosité de la dame, qui ajouta : « Je m'appelle Du Thé. J'ai en ce moment le ministre de Paris, qui m'aime beaucoup, que je n'aime pas, qui me paie fort cher, et que je trompe. Vous n'avez pour tout bien qu'une jolie figure, et cela ne suffit pas. Je veux vous mettre à votre aise. Un emploi ne vous convient pas, ni à moi non plus ; à vous, parce que vous êtes paresseux ; à moi, parce que je veux vous voir librement. J'ai envie de vous faire avoir un privilége. — Oui, un privilége. Rien n'est commode comme cela. — Mais lequel ? — Ma foi, je n'en sais rien. — Celui d'un journal. Vous le vendrez, ou vous le louerez, si vous ne le faites pas valoir vous-même.

— Un journal, ma chère amie, un journal ! voilà une idée admirable. On m'a contesté mon mérite littéraire.

Quel moyen puissant de me venger de mes détracteurs !... Mais, non, je conçois un projet plus grand, plus généreux : *Ce n'est pas au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans.* »

La tête de Robert se monte, s'allume. Il est déjà l'oracle du goût, l'arbitre des destinées, le dispensateur de la gloire ; et, ma foi, il pouvait s'attribuer ces qualités comme bien d'autres, qui ne valent pas beaucoup mieux que lui.

La matinée s'avançait ; le ministre revenait de Versailles à midi ; et comme mademoiselle Du Thé était plus intéressante que les affaires, c'est chez elle qu'il descendait. Elle fait habiller Robert, elle va à son secrétaire, et en tire une lettre cachetée. « Qu'est-ce que ce papier, lui demanda-t-il ? — J'ai là quelques lettres toutes prêtes à l'usage de ceux que je veux présenter. L'un est mon cousin, l'autre

mon oncle à la mode de Bretagne ; celui-ci mon frère de lait ; celui-là, un jeune homme de mon village. Je distribue ces lettres selon les qualités et la manière d'être de ceux pour qui j'ai une fantaisie. Je vous fais mon frere. Ce titre intéressera davantage, et vous autorisera à être ici à toute heure, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Zoé, conduis ce petit homme-là dans ta chambre par l'escalier dérobé. Tu l'annonceras quand monseigneur sera arrivé. »

Zoé prit la main de Robert, l'emmena en folâtrant, lui apporta le restaurant, toujours prêt chez les femmes qui ont de l'expérience, l'enferma, et s'en fut, parce qu'elle jugea que Robert avait plus besoin de repos que d'une jolie femme de chambre.

Monseigneur arriva en effet. Du Thé courut à lui les bras ouverts, et avec les démonstrations de la plus vive tendresse : il faut gagner son argent

d'une façon ou d'une autre. Cette réception, à laquelle monseigneur n'était pas fait, le mit de la plus belle humeur du monde, et ce fut ce moment que choisit l'adroite Zoé pour annoncer un inconnu qui désirait parler à madame.

Robert paraît, assez embarrassé de sa personne ; on le serait à moins. Il présente sa lettre d'une main incertaine. Du Thé brise le cachet... « C'est ma mère, ma bonne mère qui m'écrit... Ciel! juste ciel! c'est Charles, ce joli petit frère que j'aimais tant, et que j'ai laissé si jeune! » Elle se lève précipitamment; ne manque pas de renverser son fauteuil; jette ses bras au cou de Robert; l'embrasse pendant cinq minutes, de manière à lui ôter la respiration; le fait asseoir près d'elle, lui fait donner un couvert, et continue la lecture de sa lettre. « *Il va chercher fortune à Paris*. Je le crois bien. Pauvre garçon! *Il est bien éle-*

vé. Cela se voit. *Propre à tout*. Je n'en doute point. *Je te le recommande, ma fille*. Oh! cela n'était pas nécessaire.

Charles, tu resteras ici jusqu'à ce que monseigneur t'ait placé. Zoé, tu lui donneras le petit appartement de l'entresol... Oh! que je suis heureuse, que je suis contente! Mon ami, il faut faire quelque chose pour mon frère. — Mais, ma chère amie, tu as une famille qui ne finit pas. Il y a tout au plus huit jours que j'ai placé un cousin. — Il est bien extraordinaire, monsieur, que vous teniez note des petits services que vous me rendez! — Eh! non, non, je n'en tiens pas note; mais j'ai dans mes bureaux d'excellents sujets, qui languissent dans les emplois subalternes... — Et qui sont faits pour cela, monsieur. Sont-ils parents d'une femme charmante, qui vous aime exclusivement, qui vous sacrifie sa première jeunesse, et qui ne compte pas ses complaisan-

ces, parce qu'elles ne lui coûtent rien? — Eh! mon Dieu! ne fais-je pas aussi ce qui te plaît? Cessons de contester, je n'aime pas cela. Voyons, que veux-tu pour ton frère? — Mais, je voudrais.. je voudrais le privilége d'un journal nouveau. — Le privilége d'un journal! c'est tout ce que je donnerais à un abbé de qualité, pour l'aider à attendre un évêché. — Je veux un journal, vous dis-je. — Mon ange, je ne peux pas, moi... — Comment, monsieur, vous me réfusez! — Je ne dis pas cela. — Vous accordez donc? — Mais... je... je verrai. — Vous verrez, vous verrez! Ah! vous ne m'aimez plus, puisque vous délibérez. Que je suis malheureuse! » Deux ruisseaux de larmes s'ouvrent un passage; la poitrine se gonfle; le plus beau sein du monde s'élève et s'agite avec rapidité. Monseigneur ne tient pas contre tant de preuves d'amour, contre un si touchant spectacle. « Il aura son privilé-

ge! s'écrie-t-il; je te l'apporterai ce soir. »

Monseigneur et Du Thé se remettent de leur émotion. On finit de déjeuner. Robert se retire discrètement, et quand monseigneur est parti, il revient rire, avec Du Thé, de la bêtise du personnage, et de sa folle condescendance. Il sort ensuite, parce qu'on ne peut pas toujours faire l'amour, et il va, dans une allée solitaire des Champs-Élysées, rêver à son journal.

En cinq minutes il s'est fait un plan de conduite, digne des plus grands éloges. Il a résolu d'abord de n'épouser aucun parti, d'être impartial envers tout le monde, et de faire oublier son défaut de talent par son intégrité. Il se propose de se donner pour adjoints des gens éclairés, pleins de l'amour du beau et du vrai, incapables, comme lui, de tourner un auteur en ridicule, et de le blesser surtout par

des expressions injurieuses. Toujours noble et décent, il se gardera bien d'imiter ces faquins, qui outragent un mort illustre qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie. Il s'interdira rigoureusement toute espèce de personnalité, telle, par exemple, que de parler de la femme d'un auteur quelconque, qui n'a rien de commun avec les ouvrages de son mari, et qui se couvre du voile, sacré pour un journaliste, d'une honnête obscurité. Il encouragera les jeunes gens qui donnent des espérances, et ne flagornera point un radoteur, parce qu'autrefois il tournait bien un vers. Il se promet de ne pas louer à l'excès une jolie débutante, qui n'annonce que des dispositions, dans le seul dessein de tourmenter des chefs d'emploi, qui ont droit à des ménagements, par des talents réels et par de longs services. Il déclare infâme un journaliste qui s'attache à prouver, dans quinze ou vingt

numéros consécutifs, que tel acteur, avoué du public, est détestable, parce que nul homme n'a le droit d'en priver un autre de son état. Il est décidé à respecter tout ce qui est respectable; mais à marquer d'un fer rouge le fanatisme religieux, politique et littéraire. Il va faire enfin un journal tel qu'on n'en a pas vu encore.

Pendant qu'il est occupé de ces grandes idées, il aperçoit un individu qui paraît le reconnaître, et qui se jette dans une allée latérale. A son tour, il reconnaît Durocher et l'appelle. Le drôle ne manque pas d'esprit; il est actif, intelligent, et pourra lui être utile dans sa nouvelle entreprise. Le ton amical de Robert persuade à Durocher qu'il ignore les tours sans nombre qu'il lui a joués, et qu'il n'aura qu'à lui demander pardon de l'avoir brusqué, lorsque Mercourt venait de le déposséder, écart

bien pardonnable à un homme qui avait lui-même perdu sa place.

Il aborde Robert avec assurance, lui adresse des excuses propres à lui faire oublier son incartade, et cherche dans ses yeux, dans son moindre mot, quelque indice qui le conduise à le surprendre, et à lui attraper de l'argent.

Robert, aussi incapable de dissimuler que de se conduire prudemment, plein d'ailleurs des vues sublimes qui l'honorent à ses propres yeux, s'empresse d'épancher son cœur. A peine a-t-il parlé d'un privilége, que Durocher s'écrie : « Un journal nouveau !... Que m'apprenez-vous, mon cher ami?. C'est une mine que vous avez trouvée là. Mais il faut des fonds pour l'exploiter. Êtes-vous en argent? — J'ai dix mille francs. — J'en mettrai dix autres, mon cher ami. — Bon. — Je vous en donnerai douze pour moitié de votre privilége, et je ne demanderai rien pour mon travail, qui suffirait

seul pour mettre votre feuille en crédit. — Voilà qui est à merveilles. — Il vous faut des sûretés : nous passerons chez le notaire quand il vous plaira. — Mais... au retour de la promenade.

— Voyons, dans quel esprit comptez-vous écrire votre journal ? » Le bon Robert lui développe ses projets, s'étend complaisamment sur ses conceptions, et attend des éloges que lui semble mériter un écrivain public qui respecte les bienséances. Durocher lui répond avec un rire sardonique, par un air de commisération, qui le déconcertent tout à fait.

« Pauvre homme que vous êtes, lui dit-il, croyez-vous faire fortune en suivant des idées aussi extraordinaires ? Où trouverez-vous des lecteurs avec votre délicatesse et votre probité ? C'est bien là ce qui fait réussir un journal, ma foi ! Ecoutez (*).

(*) Ce qui suit est une critique assez vraie du critique Geoffroi.

— Vous voulez n'épouser aucun parti : c'est le moyen de vous mettre mal avec tous. Adoptons le plus puissant ; sacrifions-lui le faible, le malheureux, tout, jusqu'à notre conscience. Ecrasons sans pitié l'auteur dont les opinions ne seront pas celles que nous affecterons. Taisons-nous sur ce qu'il fera de bien ; ne cessons de relever ses fautes ; aggravons-les par la malignité, par de fausses citations.

Attaquons les noms les plus célèbres. Cette méthode persuade aux sots que l'audace est du talent, et les sots doivent composer les dix-neuf vingtièmes de nos abonnés.

Manions avec vigueur l'arme du ridicule ; empoisonnons l'épigramme. Les palais usés veulent de l'eau-forte, et pour émouvoir les gens indifférents il faut toujours être au-delà du vrai. Faisons rire par toutes sortes de moyens : le Français qui rit est persuadé.

Ayons de l'esprit quand nous pourrons; mais soyons toujours impudents. Disons hautement que notre journal est fait pour la postérité, et qu'elle y trouvera les fastes de la littérature du dix-huitième siècle, quoique nous sachions fort bien que ces sortes de feuilles passent du salon au *cabinet*. Justifions cette impertinence en nous mettant au rang de ceux que nous jugeons incapables de rien imaginer, de rien produire. Pillons, comme eux, La Harpe et Luneau de Bois-Germain (*). Nos stupides abonnés achèteront les exemplaires sur parole, et nous nous serons ouvert une route de plus à la considération et à la fortune.

Lorsqu'un jeune homme débutera dans la carrière des lettres, qu'il soit d'avance convaincu qu'il ne sera rien que par nous; qu'il n'obtiendra notre suffrage qu'en écrivant dans notre

(*) Commentaire sur Racine, par Geoffroi.

sens, et que s'il s'avise de faire le philosophe, nous l'anéantirons à l'instant. La Sorbonne nous soutiendra; ses adhérents nous prôneront; la canaille nous criera *bravo*, et insensiblement notre journal deviendra un livre classique, où ceux qui n'ont pas le temps de lire ou qui ne veulent pas s'en donner la peine croiront se former l'esprit et le jugement.

Mais en nous arrogeant tous les droits, ne négligeons pas celui de revenir sur nos jugements, ce qui, à la vérité, implique contradiction; mais ce qui est inévitable quand on souffle le froid et le chaud. Ces petites disparates seront peut-être relevées avec acrimonie; mais ces réclamations-là tombent dans l'oubli, et il suffit d'un article plaisant pour tuer le froid réclamateur.

Une très-belle débutante, par exemple, nous envoie une pièce de vaisselle. Aussitôt celle qui tient l'emploi

est sans intelligence, sans noblesse, sans moyens, laide surtout. Ce dernier reproche n'est pas galant; mais nous devons au public la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Nous louons la belle actrice jusqu'à satiété, si elle vient quelquefois faire sa cour à la grosse et bête madame Durocher. Nous la louons jusqu'à ce que ses créanciers la mettent en fuite, et alors la soif des cadeaux nous porte à ramener insensiblement nos lecteurs sur le compte de sa rivale, qui bientôt n'aura plus que des agréments et des qualités.

Un petit acteur, sans talent, est admis au début par ses intrigues? Nous en disons ce que tout le monde en pense, parce que nous ne mentons qu'autant qu'il nous en revient quelque chose. Le petit acteur envoie la dinde aux truffes, ou le panier de champagne. C'est une bagatelle, c'est le denier de la veuve; mais nous le

recevons parce que rien n'est à dédaigner. Dès lors, le petit acteur promet, et ses bévues sont imputées à sa timidité.

Un auteur a fait une mauvaise pièce, bien compassée, bien ennuyeuse, bien prônée par ses coteries. Il ne doute pas du succès. Mais il connaît notre influence, et il nous prie d'accepter cent louis. Sa pièce est bien écrite, elle est du meilleur ton, les caractères sont bien tracés, et elle sera jouée tant qu'il achètera des billets et qu'il renoncera à ses droits d'auteur.

Quand il sera bien connu que nous aimons l'argent, que nous recevons de l'argent, que nous ne faisons rien qu'à prix d'argent, l'argent nous viendra de toutes parts : tant de gens veulent avoir une réputation, n'importe à quel prix ! Hé bien ! nous en vendrons. — Mais, monsieur Durocher, nous passerons pour des co-

quins. — Sans doute. Mais avez-vous jamais vu un honnête homme faire fortune? — Ceux qui nous paieront nous décèleront. — Ils n'auront garde. Il y a des chevaliers de Saint-Louis qui ont acheté leur croix : vont-ils le dire? — Ceux que nous maltraiterons se vengeront. — Hé! comment? auront-ils, comme nous, dix presses à leurs ordres? — Ils nous donneront des coups de bâton. — Je les recevrai, moi : je ne tiens pas à cela. — Ah! vous y êtes accoutumé? — Et pour que vous viviez tranquille, je signerai les articles virulents. — Vous aurez le courage d'y mettre votre nom? — Vous n'y êtes pas. On ne se nomme pas précisément ; on se laisse deviner. On prend une lettre, prétendue initiale, qui déroute les profanes, et que connaissent les initiés. Vous, qui êtes un honnête homme, à ce que vous dites, prenez l'H ; moi, je signerai A.

Je connais trois ou quatre drôles

qui crient Vive le roi! et qui demain crieraient Vive la ligue! Je les enrôlerai, car enfin nous ne pouvons pas faire un journal à nous deux. — Mauvaise société que celle de telles gens. — A la bonne heure; mais on n'est pas obligé de vivre avec eux. On les paie à tant par mois, pour diffamer, et si en effet ils diffament, ils gagnent leur argent; et quittes les uns envers les autres, chacun godaille de son côté. — Mais, si les tribunaux s'immiscent dans ces diffamations-là? — Hé bien! monsieur F, ou tel autre, va aux galères, et on le remplace à l'instant: on trouve de ces marauds-là tant qu'on en veut. Nous avons, nous, la sagesse de tourner nos phrases de manière à ne craindre que les petits accidents, dont vous parliez tout à l'heure.

— Monsieur Durocher? — Monsieur? — Pas de société entre nous. — Et la raison? — Vous êtes un homme détestable. — Des mots, toujours

des mots, et pas la moindre connaissance du monde. — Allez-vous à Chaillot, ou retournez-vous à Paris? — J'entends. Si je vais à droite, vous prendrez à gauche. Arrangez-vous comme vous voudrez; mais je vous prédis qu'en six semaines vous aurez mangé vos dix mille francs. Vous vous entendez à faire un journal comme le père Bourdaloue à tirer des armes. Adieu, mon petit monsieur.

— Qu'allais-je faire? dit-il, quand Durocher se fut éloigné. Si je l'avais conduit chez le notaire, je me serais imposé la loi d'être injuste, arrogant, hypocrite comme lui; de ressembler à ces écrivains mercenaires qui vivent d'extraits infidèles, de mensonges, de calomnies, et que leur venin étoufferait s'ils ne pouvaient l'exhaler autour d'eux. Marqué du sceau de la réprobation, je n'aurais osé me montrer, me nommer dans un endroit public. J'aurais attiré sur moi la haine

des gens de lettres, et le mépris de ceux mêmes que j'aurais fait rire. Oh! que la profession du journaliste, telle que je l'ai conçue, est noble et satisfaisante pour l'homme vraiment digne de l'exercer! C'est d'après les principes que j'ai adoptés, et dont je ne m'écarterai jamais, que je vais rédiger mon *Prospectus*. »

Il s'enferme chez lui. Il écrit, il rature, il déchire, il recommence; il porte enfin chez un imprimeur un écrit qui annonce les vues les plus sages et les plus honnêtes. Il le distribue par cent, par mille; il en expédie pour toutes les provinces.

Ses projets font rire ses confrères : un tel journal ne doit pas leur ôter un abonné. Cependant, comme on a vu le public quitter d'Alembert pour le singe savant, et Lekain pour les marionnettes, ces messieurs pensent qu'il est prudent d'étouffer le journal nouveau dès sa naissance. Ils rendent

compte du prospectus; ils louent avec perfidie l'honnêteté de l'auteur; mais ils prouvent qu'il ne sait pas le français qu'il est sans instruction et sans goût.

Robert répond à cette attaque par un pamphlet bien raisonnable, bien raisonné, et où il n'y a pas le mot pour rire. Il le met en vente, on le lui laisse. Il le donne; à peine daigne-t-on le lire. Il ne se décourage pas; il sait qu'une querelle littéraire n'a rien de piquant pour le public.

Il fait paraître son premier numéro, que, selon l'usage, il adresse gratuitement à tous les gens en place. On juge que le journal ne vaudra rien, non parce qu'il est mal écrit, mais parce qu'il n'offre pas cette variété, ce mordant que les gens du monde veulent trouver partout. Cependant dix, vingt, trente abonnés se présentent.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Beaucoup de journalistes devraient prendre ce vers pour épigraphe. A la fin du mois, Robert a dépensé mille écus; mais son journal se tire à cent. Il est donc démontré qu'il a cent partisans, qui infailliblement lui en amèneront des milliers.

Un jeune poëte qui ne trouvait pas sa feuille bonne, mais qui croyait devoir encourager un journaliste honnête, par la seule raison que la chose est rare; un jeune poëte, déjà avantageusement connu, lui apporta une pièce de vers, comme on en faisait peu, et comme les amateurs désireraient qu'on en fît beaucoup. Robert n'était pas connaisseur; mais la fraîcheur, la grâce du petit poëme le frappèrent, et il jugea, avec raison, que dix ou douze morceaux tels que celui-ci, insérés chaque mois dans sa feuille, lui donneraient la vogue. Or, pourquoi n'en aurait-il pas dix, puisqu'il en avait un? Cette manière de conclure était digne de lui.

Ces vers furent lus avec avidité, applaudis avec transport. Ils donnèrent un moment de vie au journal nouveau. L'Almanach des Muses, le Parnasse Français, l'Abeille du Parnasse les reproduisirent sous tous les formats, sous tous les caractères, et je ne peux me refuser au plaisir de les reproduire à mon tour.

CONFESSION DE ZULMÉ.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé?
Moi, qu'en ministre saint tout à coup transformé,
Dans les replis de votre conscience
Je porte avec sévérité
Le flambeau de la pénitence!
Moi, confesseur de la beauté!
D'un sage directeur ai-je donc l'apparence?
Ai-je cet air de gravité,
Cette modeste et bénigne arrogance,
Qui s'établit, en toute humilité,
Juge suprême d'une offense
Qui blesse la Divinité!

Non; mais cependant, quand j'y pense,
Avec ces messieurs-là, par un certain côté,
Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance.
Lorsque les yeux sur la terre attachés,
Une pénitente jolie
Leur conte ces heureux péchés,

Qui font le charme de la vie,
Souvent au récit des plaisirs,
Qu'en rougissant on leur confie,
Leur âme agitée, attendrie,
S'ouvre aux feux brûlants des désirs,
Et, pleins d'une flamme profane,
Qu'allume dans leurs sens un démon tentateur,
Ils partagent, au fond du cœur,
Tous ces jolis forfaits que leur bouche condamne.
Hélas ! Zulmé, je le sens bien,
Malgré cette grâce efficace,
Qui des élus, est, dit on, le soutien,
J'en ferais autant à leur place.

Enfin, vous le voulez, il faut vous obéir.
Que ne ferait-on pas dans l'espoir de vous plaire?
Quoique novice en cette affaire,
Me voilà revêtu du sacré ministère.
Recueillez-vous, ma sœur : le guichet va s'ouvrir.
Commençons. A l'*orgueil* vous êtes-vous livrée ?
Moi, je le crois. Quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée,
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais
Sur les autels dont on est entourée,
Pourrait-on quelquefois n'être pas enivrée?
Tout vous conduit vers ce piége trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres égards, et l'hommage flatteur
De mille amants qui vous rendent les armes;
Et vos talents, et cet air séducteur,
Et cette taille de déesse,
Et ces beaux yeux où la noblesse
Succède à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse.

Aussi, j'excuse en vous cette faiblesse :
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Êtes-vous encline à l'*avarice* ?
Vous rougissez, vous avez bien raison.
C'est, ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.
Étant le dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez point, vous répondrez un jour
Du bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous pourtant. Non, il n'est point d'erreurs
Qu'un bon repentir ne répare.
Renoncez donc à vos rigueurs ;
Soyez pour gagner tous les cœurs,
Économe de vos faveurs ;
Mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des *gourmands*, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre ? Ah ! ce serait dommage.
Ce dieu, dont votre bouche est le charmant séjour,
Qui d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage.
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage,
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'amour.

Si quelquefois de la *colère*
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire
De votre cœur avaient troublé la paix.
Zulmé, votre courroux n'était pas légitime.
Épris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace était-elle un crime ?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle :

Les désirs qu'on éprouve, en vous voyant si belle,
Nuisent trop au respect qu'on doit à vos vertus.

Votre âme, j'en suis sur, des tourments de l'*envie*
A toujours su se garantir.
Qui pourrait vous faire sentir
Un mouvement de jalousie ?
Que reste-t-il aux dieux à vous donner?
En appas, en talents vous n'avez point d'égales.
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner?
Il n'est fait que pour vos rivales.

Il est un péché moins affreux,
Auquel, je l'avoûrai, vous êtes fort sujette,
Péché que plus d'une fillette,
Entre deux draps, commet souvent seulette.....
Ne baissez point vos deux grands yeux;
Que rien n'alarme ici votre délicatesse :
Ce péché-là, Zulmé, ce n'est que la *paresse*.
Ne cherchez point à vous en corriger,
Et de l'amour si le souffle léger,
Au point du jour, vous berce d'heureux songes,
Pour le bien de l'humanité,
Puissent de si riants mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité!

Enfin, ma tâche est bientôt achevée.
De six péchés, objets du céleste courroux,
Votre conscience est lavée.
Il en reste encore un..... le plus charmant de tous.
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non-seulement je vous absous;
Mais, en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres.

On accourait de toutes parts chez l'imprimeur de Robert. On demandait le numéro 31, on voulait l'avoir à tout prix. *La Confession de Zulmé* fut réimprimée dans vingt numéros suivants. Robert, rentré dans ses fonds, ivre de ce succès du moment, chercha des collaborateurs aussi équitables, mais plus habiles que lui. Il en demanda dans sa feuille ; il fut frapper à toutes les portes des colléges de la montagne Sainte-Geneviève. La foule arrive chez lui; il n'a plus que l'embarras du choix.

Il traite avec deux hommes qui lui paraissent instruits et doux, il se fait des ennemis de tous les autres. Ses confrères recueillent et insèrent leurs réclamations, leurs sarcasmes. On commence à rire du journaliste et de son intégrité; et l'arme du ridicule blesse mortellement à Paris.

On y savait par cœur *la Confession de Zulmé*, et M. Ginguené n'appor-

tait plus rien. Les jeunes auteurs voulaient être lus, et ils donnaient leurs poésies fugitives aux folliculaires renommés. Robert, abandonné à ses seules forces, retomba dans l'oubli, chargé de l'existence de deux hommes qui ne lui étaient d'aucune utilité.

Un malheur ne va pas sans un autre, dit un vieux proverbe. Le numéro 31 passa de mains en mains, jusqu'en celles d'un docteur de Sorbonne. *La Confession de Zulmé* l'indigna. Il y vit un sacrement régénérateur tourné en ridicule, et ses ministres présentés comme accessibles aux viles passions qu'ils condamnent et répriment. En conséquence, il jugea l'œuvre sacrilége, attentatoire à la dignité du clergé, digne enfin d'être lacérée, et brûlée au pied du grand escalier.

Il convoqua une assemblée extraordinaire de messieurs les docteurs, et leur lut les vers diaboliques. Quelques jeunes gens, qui n'avaient de docto-

ral que la fourrure, sourirent à certains passages; mais les vieux, qui ne tenaient plus qu'à leur robe, firent un tapage épouvantable. Selon eux, il ne suffisait pas de condamner la *Confesfession de Zulmé*; il fallait saisir, incarcérer, déporter l'auteur, et l'envoyer faire des vers chez les Iroquois.

L'ouvrage fut déclaré hérésiarque, la décision de la Sorbonne envoyée à monsieur le procureur-général, et les gouvernantes des jeunes docteurs chez le distributeur du numéro 31.

C'est à cette époque que la France était divisée en deux partis au sujet de la bulle *Unigenitus*, que personne n'entendait, et qui ne signifie rien. C'est alors qu'on exigeait que les mourants se confessassent à des prêtres adhérant à la bulle, et qu'ils en obtinssent des billets de confession. Sans cela point de viatique, point d'extrême-onction, ce qui était très-malheureux pour les pauvres malades, qui ne savaient lus comment ils mouraient.

Le parlement, souvent opiniâtre dans d'injustes prétentions, mais toujours ferme quand il avait les intérêts du peuple à soutenir, le parlement entreprit de faire cesser ce ridicule scandale. Il manda des prêtres à sa barre ; il en décréta quelques-uns ; il en fit emprisonner d'autres. Le roi, obsédé par l'archevêque, cassa ses arrêts. Vous observerez que ce fut au dix-huitième siècle qu'on fit tant de bruit pour de pareilles sottises.

On comprime le faible, on ne peut rien sur l'opinion. Elle est toujours reine, au sein même de l'esclavage. Elle entraîne à la fin jusqu'au despotisme. Le parlement, suspendu, cassé, rappelé à ses fonctions, ne pouvait se défendre que par des protestations. Le procureur-général était attaché à sa compagnie ; il en avait l'esprit ; mais il sentait la nécessité d'employer la souplesse au défaut de la force. *La Confession de Zulmé* lui parut plus propre à ramener les esprits que des écrits po-

lémiques, que personne ne lit, qu'on adopte ou qu'on rejette sur le titre, et qui ne servent qu'à alimenter les haines et à animer les partis. C'est ainsi, à peu près, qu'on juge aujourd'hui Voltaire d'après le *Journal de l'Empire*.

Le procureur-général dénonça la décision de la Sorbonne aux chambres assemblées. C'était ajouter à la réputation du joli poëme ; c'était vouloir faire succéder une aimable gaîté aux cabales et aux injures. Le parlement, dont on cassait les arrêts, cassa celui des docteurs, leur défendit de s'immiscer dans les affaires du Parnasse, et les relégua sur les monts Sinaï et Thabor.

L'archevêque cria partout que le parlement touchait à l'encensoir. Il cria dans les appartements de Versailles, il cria aux oreilles du roi, qui ne sachant plus qui écouter, qui croire, et fatigué d'ailleurs de tant de criailleries, accorda au clergé un em-

pire absolu sur toutes les montagnes du monde, sous la condition cependant qu'il n'entendrait plus parler de tout cela.

Il ne suffisait pas à l'archevêque que le roi eût prononcé. Il fallait que Paris, que toute la France sussent que la Sorbonne l'emportait sur le parlement. Il obtint du roi l'ordre au ministre de supprimer le journal, et au parlement celui de faire brûler la *Confession de Zulmé*. Qui eût pu s'imaginer que Ginguené et Robert seraient de nouvelles victimes de la bulle *Unigenitus?* Qui eût prévu que mademoiselle Du Thé l'emporterait sur le roi, l'archevêque et la Sorbonne? C'est pourtant ce qui arriva.

Du Thé, toujours éprise de Robert, persuada à son ministre de faire au roi de très-fortes représentations. Elle fut, elle-même, représenter au procureur-général, aux présidents et aux meneurs des différentes chambres,

car il y a des meneurs partout, que si le parlement faiblissait, les privilèges nationaux étaient anéantis, ce qui n'était pas vrai ; mais sa manière de représenter était séduisante, et elle multiplia tellement les représentations, que toutes considérations disparurent aux yeux de messieurs, et qu'ils refusèrent d'obtempérer.

Une députation se rendit à Versailles, exposa les motifs qui dirigeaient le parlement, et le roi convint que son parlement avait raison. Le ministre s'éleva contre les prétentions de l'archevêque ; il prouva que le clergé visait à l'autorité souveraine, et qu'il finirait par l'usurper si on ne l'arrêtait pas ; et le roi convint que son ministre avait raison. Cependant, comme il avait promis une réparation au prélat, il voulut que le titre du journal fût changé.

L'archevêque, qui ne voyait pas brûler la *Confession de Zulmé*, re-

tourna criailler à Versailles. Le roi, qui avait de l'humeur, parce que sa chasse n'avait pas été heureuse, exila l'archevêque à son château de Conflans. L'archevêque répliqua avec aigreur, le roi le fit mettre dans son carrosse par quatre mousquetaires, et lui envoya une escouade du guet pour l'empêcher de sortir de son château.

Sa Majesté fut curieuse de voir ce monsieur Ginguené, qui faisait autant de bruit que la bulle *Unigenitus*. On vit paraître à la cour un jeune homme d'une figure douce et aimable, qui mettait à lire ses vers autant d'esprit qu'à les composer. La *Confession de Zulmé* plut au roi, comme elle avait plu au public. Il promit au jeune poëte sa protection immédiate, et une pension... qu'il n'a jamais eue.

Pendant ces allées, ces venues, et ces discussions, le journal restait suspendu. Déjà le public ne se souvenait

plus qu'il eût existé. Robert l'eût oublié lui-même, si ses collaborateurs et ses ouvriers ne le lui eussent rappelé à la fin de chaque semaine. Il ne lui restait plus que mille écus, et bientôt il ne devait plus rien lui rester. Cette position n'était pas agréable. A la vérité, Du Thé lui donnait le logement et la table; mais il sentait que cela ne pouvait durer. Il se souvenait des conseils de Durocher; il commençait à convenir de leur justesse, et bientôt il s'avoua, à lui-même, qu'il n'y avait alors qu'une manière lucrative de faire un journal. Les temps sont bien changés. Aujourd'hui, le public intègre déteste les applications, la malignité, et nos journalistes peuvent être, et sont en effet les plus honnetes gens du monde, sans nuire à leurs intérêts.

Pendant que Robert, irrésolu, passait d'un projet à un autre, pour ramener à lui la fortune fugitive, c

qu'il cherchait à concilier ses faveurs avec les grands principes qu'il avait professés, Durocher fut le trouver, plus fort en raison que jamais. Il lui rappela ses revers; il lui parla avec force de la facilité de relever ses affaires; il cita cent personnes très riches, et par conséquent très considérées, qui ne devaient leur fortune qu'à l'intrigue. Il assura que le titre nouveau, sous lequel le journal allait reparaître, était un moyen certain de réparer toutes les pertes; qu'il suffisoit pour cela de débuter avantageusement, et que du premier numéro dépendrait le succès de tous les autres. Robert, déjà ébranlé par ses propres réflexions, se laissa entraîner. Il suivit Durocher chez un notaire.

Durocher s'entendait à la rédaction d'un acte, comme à celle d'un journal. Il ne manqua point de mettre son associé dans sa dépendance absolue, et de s'approprier les trois quarts des

bénéfices, à la faveur de quelques phrases entortillées et équivoques. L'imprévoyant Robert signa aveuglément, et tous deux se disposèrent à faire gémir des presses et des victimes.

Les deux collaborateurs furent renvoyés, et remplacés par deux escogriffes du choix de Durocher. On mit aussitôt la main à l'œuvre. Robert s'attendait à lire quelque chose de très fort, et cependant ce premier numéro l'effraya. Durocher l'avait écrit d'après son cœur; il avait laissé courir sa plume, et ne s'était donné d'autre peine, que de couvrir des atrocités d'un peu de gaité et d'esprit. Les amateurs de ce genre, et il y en a beaucoup, crièrent au prodige; les gens indifférents se laissèrent persuader: ils ne risquaient qu'un abonnement. Bientôt le journal devint à la mode. Elle exerce son empire, en France, sur les honnêtes gens comme sur les autres. Partout on disait: Durocher

est un coquin ; et partout on voulait avoir Durocher.

Rédacteurs et lecteurs étaient également satisfaits. Les victimes immolées à la méchanceté se plaignaient, et on ne les écoutait pas. Qu'importe à un financier, à un propriétaire, à un marchand, qu'on diffame un ouvrage, et même son auteur ? Nous ne sommes sensibles qu'au mal qui est près de nous, qui peut nous atteindre ; et il y a si loin d'un gros bourgeois à un homme de génie !

Cependant les gens de lettres, étourdis d'abord, revinrent au sentiment de leur force et de leur dignité. Ils répondirent, et on ne les lut pas. Durocher répliqua, et on rit. Quelques jeunes auteurs, plus énergiques que ne le sont ordinairement les nourrissons des Muses, se rallièrent autour de Saint-Foix, et résolurent de se venger des outrages dont le public insouciant leur refusait justice. Ils

cherchèrent, ils trouvèrent le domicile de Durocher. Ils s'y présentèrent, résolus à lui infliger un genre de correction, plus infâme encore que ses écrits.

Durocher, résigné, ainsi que nous l'avons vu plus haut, s'était cependant bien promis de ne recevoir des coups de bâtons qu'autant qu'il ne pourrait les éviter. Il ne lui était pas difficile de prévoir l'orage qui grossissait chaque jour, et qui était prêt à fondre sur son dos. Semblable, par la crainte, à ce tyran qui avait cent chambres, et qui laissait ignorer celle dans laquelle il couchait; mais différent de lui par l'étendue du local, Durocher, comme Denis, avait sa garde, composée de trois ou quatre garçons imprimeurs, qui se relevaient, et qui interdisaient l'entrée de l'appartement à ceux qui n'étaient pas du parti. Les autres avaient le mot de passe, comme Caïn avait un signe au front.

Saint-Foix et sa troupe furent arrêtés à l'antichambre. Brave et bouillant, Saint-Foix allait tomber sur les satellites du tyran moderne, et passer sur leur corps pour arriver jusqu'à lui; mais il réfléchit qu'un coquin est toujours lâche, et que Durocher sauterait par la fenêtre pendant qu'on rosserait ses gens. Il se retira sans faire d'éclat, se proposant d'employer la ruse pour approcher l'ennemi.

Les succès à la guerre sont quelquefois l'ouvrage du hasard : c'est ce qui arriva ici. On venait de donner, pour la première fois, la jolie comédie de l'*Oracle*. La salle était pleine, la chaleur excessive, et lorsque le rideau tomba, l'auteur satisfait, nos journalistes enragés, les spectateurs altérés, coururent se rafraîchir au café Procope. Durocher commit là sans doute une grande imprudence; mais les gens de cette trempe s'oublient ainsi quelquefois, et Cartouche s'est laissé prendre.

Il est difficile de juger à la mine un polisson perdu dans la foule, et Saint-Foix était loin de se flatter de rencontrer son drôle dans un café. Cependant, comme la bassesse a aussi sa célébrité, les curieux, sur un mot échappé à un affidé indiscret, entourèrent le personnage. Saint-Foix vole, perce les rangs, arrive, et Durocher pâlit : il avait entrevu l'aimable auteur de l'*Oracle* et des *Grâces* à travers le trou de sa serrure.

« C'est donc vous, faquin, qui vous jouez de tout, qui confondez tout, qui dénaturez tout, qui outragez les personnes, quand vous êtes las de déchirer leurs écrits! — Je ne vous entends pas, monsieur. Que voulez-vous dire? — Ah! tu ne m'entends pas! Je vais m'expliquer plus clairement. Messieurs, cet homme est Durocher. — Je vous proteste, monsieur... Je vous jure... que vous vous trompez. — Tu te trouves donc

bien vil, puisque tu n'oses avouer ton nom? Rangez-vous, s'il vous plaît, messieurs. Je vais châtier exemplairement ce fripon-là.

» — Un moment donc, monsieur. Que diable! on s'explique avec un homme, avant que de frapper. Tenez, voilà le propriétaire du journal, M. Robert, un garçon d'esprit, qui polit et termine tous les articles de littérature. Arrangez-vous avec lui : moi, je ne suis chargé que de la politique. »

Le pauvre Robert prenait tranquillement sa limonade dans un coin, et ne se mêlait en rien de ce qui se passait, parce que, d'après les conventions arrêtées, les coups de bâton regardaient Durocher. Mais aux derniers mots de son confrère, il se leva, et fit un saut à percer le plafond avec son crâne. Saint-Foix n'avait jamais vu d'homme sauter de cette manière, et il prit la cabriole de Robert pour

un aveu tacite de ses méfaits. En conséquence, il lui cassa sur les épaules un très-gros et très-beau jonc, dont il se servait avec ceux qu'il ne jugeait pas dignes de son épée.

Il était fâcheux pour l'ordre social, qu'un homme dit *comme il faut* s'arrogeât impunément le droit de bâtonner qui bon lui semblait; mais il serait très-bien pour l'ordre moral qu'on traitât de même aujourd'hui les successeurs de Durocher.

Pendant que Saint-Foix agissait en chevalier du Parnasse, et fixait l'attention des spectateurs, le vrai coupable gagnait la porte. Il sortit, prit sa course, et fut se renfermer chez lui. Robert le suivit de près dans un fiacre, où sa tête était soutenue par un chaud partisan du journal, qui n'avait osé dire un mot dans le café, de peur que la correction ne s'étendît de l'écrivassier au zélateur.

Robert, étourdi, meurtri, contu-

sionné, trouva cependant la force de faire une scène infernale à Durocher. Il lui reprocha amèrement d'avoir violé le traité, en lui montrant ses épaules, dont le triste état l'eût attendri, s'il eût pu être sensible à quelque chose. Il laissa dire le plaignant, et lui répondit gravement : « Mon cher Robert, je voyais avec peine qu'on me fît exclusivement honneur de ce qu'il y a de bon dans notre feuille, et j'ai saisi une occasion favorable de vous créer une réputation. Je vous ai sacrifié la mienne, car enfin vous allez passer dans Paris pour avoir plus d'esprit que moi ; mais que ne sacrifie-t-on pas à son ami ? — Belle réputation vraiment, qui me coûte deux cents coups de canne ! — Eh ! mon dieu, je les recevrai à la première occasion. Quel bruit vous faites pour une misère ! — Une misère ! encore une scène comme celle-là, et je renonce à jamais au métier de journaliste. »

Oui, dit en lui-même Durocher, il ne te faut plus qu'une algarade pour te faire renoncer à tes droits. Je te la procurerai, et très-incessament. La chose arriva tout naturellement, et sans que Durocher fût coupable d'intention.

Après avoir épuisé son venin sur les littérateurs de Paris, il s'avisa, pour jeter de la variété dans sa feuille, de traduire les provinciaux devant les oisifs de la capitale. Déjà il avait tourné en ridicule certaines sociétés littéraires qui ne valaient pas sans doute l'Académie française, mais qui étaient fort estimables, et qui ne devaient pas être en butte aux traits d'un Durocher. Ces sociétés avaient cru au-dessous d'elles de répondre à des platitudes. Mais il se trouva à Brives-la-Gaillarde, petite ville dont les paisibles habitants ne s'attendaient pas à être attaqués, et que Durocher attaqua sans savoir pourquoi; il s'y

trouva, dis-je, un homme du caractère de Saint-Foix, qui s'érigea en vengeur de sa patrie outragée.

Il part, il arrive; il prend des renseignements. Il sait que le logement de Durocher est une place forte où on ne pénètre pas : il se décide à attirer l'ennemi en campagne. Il écrit aux associés, qu'il vient de Mareille, et qu'il est chargé, par les abonnés de cette ville, d'offrir une marque d'estime aux soutiens de la religion, de la morale, des mœurs et du goût. « Fort bien, dit Durocher, c'est sans doute du thon, de l'huile d'Aix, du vin de liqueur, des étoffes du Levant, et de tout cela en quantité : les habitants de Marseille sont magnifiques et généreux. Ami Robert, prenez un haquet, et allez recevoir tout cela, pendant que je termine cet article contre l'académie de Montauban. »

Robert se rend dans le haut de la rue Notre-Dame-des-Champs, où

il ne passe personne, même à midi. L'adresse à la main, il cherche le numéro indiqué ; il entre, il monte, il trouve le prétendu Marseillais, qui le reçoit avec une politesse, une douceur propres à éloigner tout soupçon. On lui dit que les marchandises sont dans une maison de roulage, à trente pas de là ; on l'invite à descendre, et on s'appuie en boitant sur un bâton solide, parce qu'on relève, dit-on, d'une attaque de goutte.

On est à peine dans la rue, que le Marseillais se relève droit comme un pin, fronçant le sourcil, agitant son bâton, et déployant, devant Robert, inquiet, des épaules carrées, un jarret tendu, des bras nerveux : c'est Hercule armé de sa massue. Robert, en entrant chez le Marseillais, a décliné ses qualités ; ainsi toute explication est inutile. Les coups pleuvent sur lui comme la grêle ; il crie, il demande quartier ; le conducteur du haquet

s'avance, armé du fouet protecteur; le gourdin joue des deux bouts, le charretier et le journaliste sont traités de la même manière, à cette différence près qu'il y eut fracture au bras dont Robert se couvrait la tête, et dont il tâchait de parer les coups

Après cette expédition, le vengeur de Brives-la-Gaillarde s'éloigna à grands pas, gagna la barrière du Mont-Parnasse, et sortit de Paris sans inquiétude sur les suites, parce qu'il avait donné un faux nom à son hôtel garni.

Robert, souffrant horriblement, fut trop heureux de se faire ramener sur ce haquet, qu'il se représentait, quelques minutes auparavant, chargé des plus précieuses productions de la Provence et de l'Inde. « Hélas! disait-il tristement, Saint-Foix m'a meutri les omoplates, celui-ci m'a cassé un bras, le troisième me cassera la tête: je ne veux plus être journaliste. Je

mettrai ma vie en sûreté, en rentrant dans la classe des honnêtes gens. »

A merveille, pensait Durocher. Je ne comptais que sur du thon mariné, et je vais être unique propriétaire de journal : il y a plus que compensation. A la vérité, je serai seul exposé aux coups ; mais l'argent pleuvra chez moi, et ce baume-là ferme toutes les blessures.

L'acte d'abandon des droits de Robert fut rédigé dans le même esprit que l'acte de société. Durocher achetait quinze mille francs un journal qui déjà en produisait huit par mois. Mais Robert ne connaissait qu'un tiers des abonnés. Il était d'ailleurs si dégoûté du métier, qu'il eût traité à la seule condition d'être désormais à l'abri de certains événements.

Ce livre perdrait singulièrement dans l'esprit de ses lecteurs, si Durocher n'était enfin puni de toutes ses

friponneries. Passons à la catastrophe qui en fut la suite nécessaire.

Méprisé, honni, menacé de tout le monde, il crut devoir se procurer des protecteurs puissants; mais il se trompa dans son choix. Il adopta ouvertement les opinions de la Sorbonne, de l'archevêque et du légat du pape. Dès lors, il compta parmi ses abonnés ce qu'il y avait de plus distingué dans le haut clergé, et son audace s'accrut avec sa fortune. Il la porta au point que le parlement indigné le décréta et l'envoya à Bicêtre. Il écrivit au légat. L'ambassadeur apostolique courut à Versailles, et demanda la liberté du prisonnier, avec une hauteur qui blessa le monarque. Le roi avait cassé plusieurs arrêts; mais il commençait à sentir que le parlement était la seule digue qu'il pût opposer aux prétentions de la cour de Rome. Il lui abandonna le journaliste, comme on livre la vermine aux animaux utiles qui en

purgent une maison, et il enjoignit au légat d'être à l'avenir plus modéré et plus décent dans ses expressions. Le légat, humilié, se plaignit à son maître, qui, dans l'impuissance d'abaisser un roi de France, l'attaqua dans la personne du duc de Parme, son parent. Il déclara le duché de Parme et de Plaisance, partie intégrante du patrimoine de Saint-Pierre, et il excommunia le duc Ferdinand. Le roi ordonna au comte de Rochechouart de se saisir du comtat d'Avignon, et le roi de Naples vengea sa maison en s'emparant des villes de Bénévent et de Ponte-Corvo.

Durocher s'imagina réellement qu'i remuait l'Europe du fond de son cabanon. Le faquin! quelques mois de détention et d'oubli le convainquirent de sa nullité absolue, et lui firent sentir que le bruit qu'il avait fait un moment dans le monde n'était que le bourdonnement du frelon. Ne pouvant

rien au dehors, il intrigua au dedans. Il se mit à la tête d'une troupe de bandits, à qui il communiqua l'idée de recouvrer leur liberté par la violence. Il se proposait de se retirer en Hollande, d'où il écrirait des libelles contre les souverains qui n'étaient pas aveuglément soumis au pape, et contre ceux qui avaient douté de l'excellence de son journal. Le complot fut découvert, et Durocher pendu dans la grande cour de Bicêtre, pour l'exemple de l'abbé Desfontaines et autres coquins qui seraient tentés de l'imiter.

—

CHAPITRE IV.

ROBERT JOUE.

Mademoiselle Du Thé conseilla un jour à Robert de quitter son entresol, et cela par deux raisons. La première, c'est qu'une femme ne sait trop que faire d'un homme qui a un bras cassé ; la seconde, c'est qu'elle avait un oncle à la mode de Bretagne qu'elle voulait loger, parce qu'il lui inspirait un intérêt naissant, auquel, selon l'usage, elle était disposée à tout sacrifier.

Quand on quitte un certain monde, et qu'on n'a pour toute ressource que quinze mille francs, il faut rentrer dans le cercle étroit dont mademoiselle Du Thé avait tiré Robert, et

dont il ne pouvait espérer de sortir, tant qu'il aurait le bras en écharpe. Il retourna à son modeste hôtel de la rue Jean-Saint-Denis, où on l'aimait assez quand il ne faisait pas de projets, parce qu'alors seulement il était possible de causer avec lui, et que l'hôte était un infatigable bavard.

Après avoir parlé longtemps du bras cassé, de la manière dont il l'avait été, de celle dont on l'avait traité, l'hôte lui proposa son chirurgien, le meilleur de Paris, à ce qu'il disait, comme tout père a les enfants les mieux élevés, tout amant la maîtresse la plus belle, tout mari la femme la plus sage, toute dévote le plus digne directeur. Ce que c'est que le sentiment de la propriété ! il embellit tout; il pare l'erreur des couleurs de la vérité.

Robert était assez content du chirurgien qui avait commencé le traitement ; mais celui de son hôte devait

coûter moitié moins, ce qui est à considérer, quand on n'a que des moyens bornés, et il obtint la préférence. Le nouveau docteur jugea à propos de recasser le bras, qu'il déclara mal remis, parce qu'il est encore de notre vicieuse nature de ne trouver bien que ce que nous faisons; de sorte que Robert, reporté au jour de l'accident, paya quarante visites à trente sous, au lieu de vingt qui restaient à payer à trois livres, et il eut de plus la douleur occasionnée par la seconde fracture. Il y a des économies bien entendues.

On a le temps de dire et de raisonner bien des choses pendant six semaines de retraite, et il est à présumer que Robert ne prendra un parti qu'après de longues et de mûres réflexions. C'est ce que nous allons voir.

Son hôte lui représentait que quinze mille francs, bien placés, ne rappor-

tent que sept cent cinquante livres de rente, et qu'on ne peut vivre avec cela. Robert convenait qu'il avait raison. Son chirurgien observait qu'un homme comme monsieur n'était pas fait pour travailler, et Robert était encore de cet avis. L'hôte répliquait que monsieur était encore assez jeune pour apprendre quelque chose, et qu'il est des professions qui n'ont rien de fatigant. Robert ne répondait rien à cela. « Je connais, reprenait l'hôte, un banquier opulent, qui a commencé avec cent louis. — Bah, disait le chirurgien, je ne connais de banquier solide que celui qui taille au pharaon. Pas de billets, pas de retards avec celui-là. Il ne fait rien qu'au comptant. Sans doute, sans doute, s'écria Robert. Je n'ai jamais joué; mais je conçois que rien n'est comparable au sort d'un joueur heureux. Parbleu, je le crois, reprit le docteur. »

Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux.
Comédie, opera, bonne chère, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux, la joie et l'abondance.
On voit régner sur lui l'air de magnificence,
Tabatières, bijoux, sa poche est un trésor.
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Au ton d'enthousiasme avec lequel le chirurgien débitait les vers de Regnard, il était facile de deviner un joueur. En effet il jouait, et le jeu lui faisait négliger son état et ses malades. On ne lui accordait aucune confiance, et il était quelquefois trop heureux de trouver une ou deux visites à trente sous pour dîner.

Si l'hôte eût connu son théâtre, il eût pu répliquer par ces autres vers :

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

Mais il eût débité ces vers vingt fois, qu'ils n'eussent produit aucun

effet. Robert, devenu sourd à tout ce qui ne flattait pas sa passion naissante, ne cessait de répéter avec l'air d'un inspiré :

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Il était enchanté quand son docteur lui peignait les avantages d'un joueur sur l'homme laborieux ; qu'il lui montrait autour d'un tapis vert cette égalité si désirée, et qui n'existe vraiment que là. C'est là que tous les états se confondent, ou plutôt s'anéantissent. C'est là que la duchesse ne rougit pas d'emprunter à un petit commis dix louis qu'elle oublie de lui rendre. C'est là, où il n'y a jamais diversité d'opinion ni de culte ; que l'or est universellement estimé, et qu'il est l'objet de tous les vœux et de tous les hommgaes.

Robert jugeait que rien n'est comparable à une société de joueurs. Déjà il se voyait l'égal d'un duc et pair ;

déjà il prêtait de l'argent à madame la marquise, à madame la présidente, et il mettait son orgueil à ne pas le redemander... pourvu cependant que la dame fût jolie, et qu'elle sût comment une femme paie ses dettes. Oh! Robert avait une grande facilité de perception dans les choses qui lui plaisaient.

Il était fâcheux que le bras cassé ne permît pas de réaliser de suite ces heureux projets. Mais une grande et féconde imagination offre toujours quelque dédommagement. Robert trompait son impatience en jouant dans sa chambre avec son docteur. Il payait quand il perdait; quand il gagnait, le docteur lui disait: Je vous dois tant, et Robert trouvait cela fort bien, parce qu'il est juste de payer ses maitres.

C'est avec les écus du disciple que le maitre avait troqué, à la friperie, son vieux habit contre un neuf. C'est

à la considération que donne partout un habit neuf, que le docteur dut l'honneur d'être admis chez la femme d'un banquier, qui jouait un jeu d'enfer, et qui allait dans le cabinet de son mari prendre un sac, qui remplaçait celui qu'elle venait de perdre. Madame prenait des sacs pour le jeu; monsieur en prenait pour sa maîtresse; il en donnait à son architecte, à son maquignon, à son maître d'hôtel, parce qu'il est reconnu qu'un banquier doit représenter comme un prince. Mais comme les bénéfices ne sont pas en proportion de la dépense, le banquier fait banqueroute au prince, le prince à ses créanciers, la banquière à la vertu. Le monde ne s'aperçoit de rien, et chacun reste à sa place. En dernier résultat, il y a bien quelqu'un de ruiné; mais c'est un petit marchand, un particulier obscur, qui ont déposé leurs économies, et qui comptent là-dessus pour

vivre tranquilles un jour. Ils se sont trompés, voilà tout.

Il était minuit. Robert était couché, et au lieu de dormir, il se livrait aux illusions de l'espérance. Il jouait, il gagnait, il était dans l'opulence, il s'enivrait de plaisirs, et il n'y avait pas grand mal à cela : ses jouissances n'épuisaient ni sa bourse ni sa santé. Un carrosse s'arrête à sa porte. On frappe à grands coups, on monte précipitamment l'escalier; on entre dans sa chambre.... c'est le docteur. Il est radieux, triomphant. La joie se peint dans chacun de ses traits : son chapeau, dont il décharge ses bras fatigués, est plein d'or; il a de l'or dans les poches de sa culotte, de sa veste, dans celles de son habit. Il vide cet or sur le parquet en présence de Robert stupéfait, enchanté. Il le compte, il le recompte, il en fait des rouleaux. Il dispose de vingt mille francs qu'il a devant lui. Il achètera une maison,

une ferme, un moulin; il achètera toute la France. Mais il lui faut cinq cents louis pour sa dépense courante, et il ira les gagner le lendemain pour ne pas toucher à son capital.

Robert ne résiste pas à ce spectacle enchanteur. Il se lève, il veut aussi palper cet or gagné si aisément, et en si peu de temps. Il ne conçoit pas qu'on puisse faire autre chose que jouer. Il déclare qu'il ira le soir chez madame Courgel, et qu'il est indifférent pour sa santé qu'il joue chez elle ou dans sa chambre. Le docteur est dans une situation d'esprit à ne rien refuser à personne. Il promet à son malade de le présenter; mais à condition qu'il ne soupera pas chez madame Courgel, qu'il rentrera de bonne heure, et qu'il prendra des calmants, pour tempérer l'effervescence d'un sang allumé par le jeu. Robert souscrit à tout, décidé à tenir..... comme un joueur tient ce qu'il promet aux autres et à lui-même.

Le docteur a été présenté la veille, il n'est pas connu encore, et il présente le lendemain : c'est que dans ces maisons-là, la présentation n'est que de forme ; l'avidité s'y couvre du masque de la décence ; elle le jette quelquefois.

C'est là que Robert vit autour de la même table le grand seigneur et le bourgeois, l'homme d'épée, de robe, de finance, la mère et la fille, la dupe et l'escroc. C'est là qu'on est insensible au malheur d'autrui, parce qu'on n'y connaît que soi, qu'on n'y voit que sa carte ; qu'on n'y a que deux idées, qui se rendent en deux mots : *perte* et *gain*. C'est là que le ponte dévore des yeux la masse du banquier, et que le banquier attire à lui l'or qui est devant le ponte. C'est là que les fortunes se fondent, que les passions s'allument, que les crimes se préparent. La fureur du jeu se communique des maitres aux valets.

La femme de chambre, en allant et venant, glisse un écu à un homme qui lui en rend deux, qu'elle ait perdu ou gagné, et qui vient le lendemain matin se payer de ce qu'il a donné. Les laquais font leur brelan à l'antichambre. L'un a volé son maître, l'autre le volera.

Les tableaux de la vie sociale produisent différents effets, dépendant de la différence des opinions, des goûts, des habitudes des spectateurs. Je vous ai présenté celui-ci sous le point de vue philosophique. Robert le vit à travers le prisme qui lui fascinait les yeux. Le grand seigneur, qui se dégradait, élevait d'honnêtes gens jusqu'à lui; cette confusion de toutes les classes offrait l'image de la plus douce fraternité; cette jeune mère, qui perdait un argent nécessaire aux besoins de sa maison, se faisait un devoir de faire rentrer son superflu dans la circulation; sa fille, à peine adolescente,

apprenait à mépriser des préjugés que les bonnes gens érigent en vertus ; la femme de chambre cherchait à franchir les distances que l'orgueil établit, et que la nature désavoue. Sous un certain rapport, Robert avait malheureusement raison. Les vertus ne sont plus que des préjugés ; beaucoup de femmes ne sont que des filles ; les jeunes messieurs n'ont que des sens ; les jeunes demoiselles s'en trouvent bien et la fortune est le grand régulateur de l'estime, du respect, de la vénération. Je conviens que si elle retire sa main protectrice, l'idole, aux pieds d'argile, tombe et se brise. Mais l'idole a eu son temps, et elle fait place à une autre, qui passera comme elle.

Par quel bonheur, ou plutôt par quelle fatalité l'homme qui joue pour la première fois gagne-t-il presque toujours? Robert n'avait qu'à tenter pour réussir. Il enlevait les coups les plus extraordinaires, les plus mal

conçus. L'or qui circulait sur le tapis arrivait insensiblement à son tas. Madame Courgel, piquée, désolée, n'osait pas jurer; mais la colère altérait, changeait des traits charmants. Elle était à son aurore et elle ressemblait à une furie. Courgel ne s'en apercevait pas : c'était le mari Sa maîtresse, d'ailleurs, gagnait ce que perdait sa femme ; ainsi il y avait compensation.

La jeune mère faisait de fort mauvaises affaires : rien ne lui réussissait. Elle doublait, elle triplait son jeu, et à chaque coup perdu, elle regardait Robert d'un air suppliant et significatif.

Robert, occupé de pousser sa chance, ne s'apercevait de rien. La jeune mère, en remplaçant ceux qui se levaient, parce qu'il ne leur restait pas un sou, s'était glissée auprès de Robert, à qui elle avait escamoté quelques louis, pendant qu'il regardait d'un autre côté ; et avant qu'il l'eût aperçue, un

léger coup de coude le ramena à la dame. « Prêtez-moi mille écus, dit-elle à voix basse. » Robert la regarde : elle a trente ans au moins. Il est des femmes très-séduisantes encore à cet âge ; mais celle-ci était chère à mille écus, et c'est ce que signifiait la façon dont la regardait Robert. « Prêtez-moi mille écus, vous dis-je, et passez demain chez moi. Je n'y serai point ; ma fille vous les rendra. » La dame avait de la pénétration.

Robert regarde Angélique. C'est un beau fruit, qui n'est pas mûr encore, et qui déjà est gâté au cœur. Mais en laissant à part le cœur, la délicatesse, la sensibilité, il restait une très-jolie fille, et Robert donna les mille écus.

Le docteur, qui ne voulait pas toucher au capital acquis de la veille, et qui s'était proposé d'y ajouter cinq cent louis pour les besoins journaliers et les menus plaisirs, perdit un

quart de ce qu'il avait gagné, et il eut autant d'humeur que s'il n'eût pas dû s'attendre à ce revers. Or, quand on a de l'humeur, on se soucie peu de ce qui se passe autour de soi, et le docteur ne s'occupait ni de Robert, ni du régime qu'il lui avait prescrit. Robert, en conséquence, passa avec les autres dans la salle à manger, et se disposa à souper, avec la gaîté et l'appétit d'un homme à qui tout a réussi.

Il est naturel de se regarder, quand on se voit pour la première fois, et jusqu'alors les convives n'avaient pas eu le temps de rien voir autour d'eux. C'est une bonne fortune, quand on ne se connaît pas, de pouvoir parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps. Le bras en écharpe de Robert promettait une anecdote qui ne coûterait qu'une question, et qui amènerait des réflexions, des observations, insignifiantes sans doute;

mais il est reçu que dire des niaiseries c'est causer. Il n'était pas impossible d'ailleurs que le champagne amenât quelques saillies, et il ne s'agissait que d'arriver, tant bien que mal, au moment de faire sauter le bouchon.

D'après cela, madame Courgel demanda à Robert pourquoi il portait le bras en écharpe. La question l'étourdit un moment. Mais comme il avait beaucoup de cet usage du monde que les rigoristes nomment effronterie, il se remit promptement, et saisit l'occasion de se faire une réputation de valeur.

Il était fort bien, disait-il, avec une dame, aussi distinguée par son rang, que remarquable par ses charmes. Un mari jaloux traversait tous ses projets, et il avait formé celui d'être heureux, à quelque prix que ce fût. Il avait gagné le suisse, trois laquais, deux femmes de chambre,

et on l'avait introduit le soir dans l'appartement de madame. Au moment le plus doux, le lit *crie et se rompt*. Robert s'accroche aux rideaux; le baldaquin se détache, tombe sur une table de nuit et la renverse. La table de nuit tombe sur une chiffonnière, la chiffonnière sur un fauteuil, le fauteuil sur le parquet. Le petit chien de madame, qui dormait sur ce fauteuil, a la patte foulée, et pousse des cris affreux. Monsieur le comte, éveillé en sursaut, accourt, sa bougie à la main. Il trouve la chambre de madame en combustion, les meubles brisés, un rideau par-ci, un oreiller par-là, et au milieu de ce désordre, il voit un homme en chemise qui cherche à s'échapper; ce n'est pas que Robert ait peur, il a prouvé le contraire un instant après; mais il sait ce qu'un amant délicat doit à la réputation d'une femme sensible.

Ce premier mouvement de mon-

sieur le comte fut de crier au voleur. Mais il réfléchit qu'un voleur ne s'introduit pas sans culotte, et qu'il était vraisemblable que madame la faisait... Par égard pour celles qui l'écoutaient, Robert s'arrêta au sens suspendu. Madame Courgel articula le mot qui manquait, en riant comme une petite folle, et on trouva la saillie charmante, délicieuse.

« Monsieur le comte, reprit Robert, n'était pas homme à se laisser impunément faire cocu, puisque cocu il y a. Il m'invite à m'habiller, et fut en faire autant. Il rentra avec deux paires de pistolets, et me proposa de le suivre au jardin. Je lui devais satisfaction, et je me mis en devoir de la lui donner. En sa qualité d'offensé il tira le premier, me cassa le bras, vint m'embrasser, me mit dans sa voiture, et me renvoya à mon hôtel. »

Cette histoire était assez mal arran-

gée ; mais il avait fallu en faire une sans y être préparé ; car enfin, on n'avoue pas volontiers qu'on a reçu des coups de bâton. D'ailleurs, il n'y avait dans celle-ci aucun incident qui ne fût possible ; et puis Robert avait un habit brodé, une plume dans son chapeau, des talons rouges, une belle figure ; il paraissait assez simple qu'il eût plu à une femme de qualité, et que cette intrigue eût été découverte, n'importe comment. On trouvait seulement extraordinaire que le mari se fût battu pour une semblable misère. On en cita cent, qui, en pareille circonstance, n'avaient pas marqué la moindre humeur ; et un bel esprit allait commencer une dissertation sur le ridicule de la jalousie, lorsqu'un petit homme, à la mine refrognée, se leva, et demanda un moment de silence et d'attention...

« Il me semble, monsieur le chevalier, » dit-il à Robert (Robert s'était fait présenter sous le nom du che-

valier des Ormeaux. En ce temps-là on était chevalier ou abbé, sans tenir à la noblesse ni au clergé); « il me semble, monsieur le chevalier, qu'un amant *délicat* ne met pas un suisse, trois laquais et deux femmes de chambre dans sa confidence. C'est le moyen le plus certain de compromettre la réputation d'une femme *sensible*. Il suffit, en pareil cas, d'une suivante affidée. Il me semble que tous ces meubles, tombant les uns sur les autres, ressemblent trop à ce jeu que vous jouiez dans votre enfance, avec des cartes que vous appeliez des capucins. Il me semble encore qu'on ne tire pas, la nuit, un coup de pistolet dans un jardin, sans que les voisins alarmés se mettent à leurs croisées, ou qu'une patrouille s'arrête pour savoir de quoi il est question. — Comment, monsieur, douteriez-vous de ma véracité? — Oui, monsieur, j'en doute: et par de bonnes raisons. — C'est-à-dire que j'en ai menti? — Tout

comme il vous plaira. — Quand mon bras sera guéri, nous nous verrons de près.

« Eh! messieurs, dit madame Courgel, qu'importe que tel fait soit un peu exagéré? il suffit que le fond soit vrai, et je trouve très-mauvais que monsieur le chevalier, joueur loyal, et qui joue gros jeu, soit provoqué chez moi par quelqu'un qui ne paraît ici qu'avec trois ou quatre petits écus, et qui ne manque pas un souper. — Madame, reprit le petit homme rabougri, votre maison est très-respectable, sans doute; mais chacun y est reçu pour son argent, et personne, en entrant, n'est obligé de montrer à votre portier ce qu'il a dans sa poche. — Comment, monsieur, chacun y est reçu pour son argent! je me fais un amusement du jeu, et je n'admets chez moi que les personnes présentées par quelqu'un très-connu. — Eh bien! madame, remerciez celui qui

vous a présenté monsieur le chevalier. C'est l'associé de Durocher, qui ne s'est pas battu avec monsieur le comte, mais qui a été battu au café Procope, par M. de Saint-Foix. J'en sais quelque chose : j'étais présent à la scène. Vous conviendrez, madame, que si je ne manque pas un souper, je ne manque pas l'occasion de vous être utile, et les renseignements que je vous donne sur certains individus devraient, ce me semble, être reçus avec quelque reconnaissance. — Vous me fatiguez, monsieur, vous m'excédez. Que me fait à moi qu'on se batte, qu'on soit battu ? Monsieur le chevalier met vingt-cinq louis, cinquante louis sur une carte ; voilà ce qui m'intéresse. Il m'a beaucoup gagné aujourd'hui, et je compte pour demain sur ma revanche.

« Madame, reprit le docteur, je me trouve inculpé par les propos de monsieur, puisque c'est moi qui vous

ai présenté le chevalier. Je dois me justifier, et je vais le faire le plus brièvement que je le pourrai. Je suis chirurgien-accoucheur; j'ai fait mon cours à l'Hôtel-Dieu, où j'ai gagné *maîtrise*. Ce fait, qui prouve incontestablement du mérite, est connu de tout Paris : j'ai donc des droits à la confiance de cette honorable assemblée.

» L'accusateur du chevalier était infirmier, madame, infirmier à l'Hôtel-Dieu, d'où je l'ai fait chasser, parce qu'il rognait les portions des malades, et qu'il vendait ce qu'il dérobait à la gargotière du coin. Il s'est fait depuis colporteur, et il a été jeté dans un cul de basse fosse pour avoir distribué la vie privée de madame de Pompadour, qui était vraie dans tous les points; mais toutes vérités ne sont pas bonnes à vendre. C'est moi, madame, qui l'ai guéri, dans son cachot, de la fièvre, de la gale et d'une autre

maladie que je ne vous nommerai pas, parce que vous la devinez. C'est encore moi, madame, qui ai pansé son épaule, publiquement macérée d'un fer rouge, pour fait d'escroquerie. L'ingrat ne me reconnaît plus. J'étais mis assez mesquinement, j'en conviens; mais alors je commençais mon état, j'établissais ma réputation. Jugez, madame, quelle foi vous devez donner aux rapports d'un tel homme, et pour lui opposer ses propres expressions, remerciez celui qui vous l'a présenté. Le voilà confondu, il coule, il file, il s'esquive. Il m'emporte un chapeau neuf, et me laisse le sien, que je donnerai demain à mon valet. » Le valet du docteur était une femme de ménage qu'il payait à six francs par mois.

Tous les initiés s'écrièrent que monsieur le chevalier était un très-galant homme, et que la chose était prouvée par la retraite précipitée de

son infâme accusateur; mais qu'il était extraordinaire qu'on ne sût pas avec qui on se trouvait chez madame Courgel. Madame Courgel, compromise à son tour, appela la Jonquille, et lui demanda si ce n'était pas lui qui avait présenté l'homme qui sortait, comme ayant été autrefois son maître. La Jonquille, qui avait tout entendu, parce que les valets entendent tout ce qui mérite d'être remarqué, la Jonquille, effrayé, fit quinze ou vingt révérences, en balbutiant des excuses insignifiantes, et il avoua enfin qu'il avait menti pour dix-huit francs, et que ces petits mensonges-là étaient les profits innocents de l'antichambre. Il fallait une victime : la Jonquille fut chassé avec éclat, et le calme se rétablit chez madame Courgel. Dans cette maison-là, comme dans toutes celles qui lui ressemblent, et il y en a beaucoup, on se contente des apparences. Si on examinait scrupuleusement les hommes, avec qui vivrait-on à Paris?

« Mon cher docteur, dit Robert en sortant, vous m'avez tiré du plus grand embarras où je me sois trouvé de ma vie. — Mon cher ami, j'ai fait mon devoir, et vous ferez le vôtre. J'ai perdu cinq mille francs; vous allez me les rendre, et nous serons quittes. — Mais, docteur, cinq mille francs... — Sont une faible partie de ce que vous avez gagné. Vous êtes en veine; vous les rattraperez demain avec les intérêts. — Mais c'est que cinq mille francs... — Eh! mon ami, tout n'est-il pas commun entre nous? Si la fortune vous persécutait, ma bourse ne vous serait-elle pas ouverte? C'est pour vous, autant que pour moi, que je veux acheter une maison, une ferme, un moulin. — Je me rends, mon cher ami; mais, au moins, vous me ferez un billet. — Qu'appelez-vous un billet? je vous en ferai dix. »

« Mon cher hôte, dit Robert en rentrant chez lui, vous prêchez comme

le père Massillon ; mais quels raisonnements opposerez-vous à l'évidence ? Voilà mille louis gagnés dans une soirée, et si Polycrate fut heureux pendant quinze ans, pourquoi ne le serais-je pas pendant quinze jours ? je crois que je suis modéré dans mes prétentions. Vingt-quatre mille francs que voilà ; huit mille francs, donnés ou prêtés au docteur et à la mère d'Angélique, font trente-deux mille livres. Or, trente-deux mille livres multipliées par quinze, font bien quatre cent quatre-vingt mille francs, dont je suis possesseur en deux semaines. Je me retire alors. J'observe le régime prescrit par le docteur ; je finis de me guérir, et pendant que nous faisons ensemble le cent de piquet, ou une triomphe, mon notaire court, s'informe, et me trouve une terre seigneuriale qui ne me rapportera que vingt mille livres de rente ; mais qui me donnera un banc dans le chœur,

le coup d'encensoir, et le chanteau de pain bénit. Je ne sais pas même si mon nom ne sera pas prononcé dans les prières publiques, à la suite du *Domine salvum fac regem*. Vous sentez quel relief ces belles choses-là ajoutent au mérite d'un joli homme. Je suis recherché, fêté, caressé par les femmes aimables de mon village et des environs ; je fais trois ou quatre heureuses, et je désole toutes les autres. Les maris se doutent à peu près de ce qui se passe ; mais ils me font la cour, parce que j'ai une bonne table, un équipage de chasse, et que je fais parfaitement les honneurs de chez moi. J'ai de plus.... — Vous n'avez rien, mon cher monsieur. Vos trente-deux mille livres se fondront, et adieu la terre, l'encensoir, le pain bénit et les femmes aimables que vous aimez tant. — Mais je vous répète qu'il ne me faut que quinze jours.... — Et moi, je vous dis que trente-

deux mille livres, et quinze que vous aviez, font quarante-sept mille francs, et qu'avec cela, un homme qui sait se borner, et qui a de la conduite, peut entreprendre, faire beaucoup, et doubler en quelque années son capital par son industrie. — Vous avez de petites vues, mon cher hôte, et vous ne sortirez jamais de la rue Jean-Saint-Denis. — Ma foi, monsieur, je m'y trouve fort bien. J'y vis dans l'aisance ; je ne dois pas un sou ; j'ai une bonne femme, de jolis enfants, que puis-je désirer de plus ? — L'homme, susceptible d'émulation, cherche toujours à s'élever au-dessus de son état. — Alors, monsieur, on a tort d'avoir de l'émulation. Je donne à manger à *tout prix*, et si je vous croyais, je voudrais être restaurateur. Quand je le serais, je prétendrais à l'emploi de maître-d'hôtel d'un prince du sang, de la reine, du roi lui-même. Quand je serais maître-

d'hôtel, je me croirais fait pour mener un empire, comme une cuisine et un office. J'aspirerais à tout; et je n'obtiendrais rien, parce que mes prétentions seraient ridicules, et qu'il faut qu'il y ait des petits et des grands, puisque la nature, inégale dans ses productions, a fait des Pygmées et des Patagons, des collines et des montagnes. Les choses n'en sont peut-être pas mieux ainsi; mais elles sont comme cela. Mes Pygmées, à moi, car chacun a les siens, sont mon porteur d'eau, mon décrotteur, mon marmiton; et ils sont à leur tour les Patagons du chiffonnier, du vidangeur et du mendiant. — Et qui sont les Pygmées de ces derniers? — Votre associé Durocher. — Il n'en croit rien. — Cela se peut; mais je ne connais personne au-dessous de lui.

— » Mon cher hôte, nous ne serons jamais du même avis. — Le temps prouvera qui de nous deux a raison.

— Bonsoir, mon hôte. — Bonsoir, monsieur. »

En attendant le moment de placer à côté de lui, à la grand'messe, les élues de son cœur, Robert trouva bon d'aller rendre visite à mademoiselle Angélique, qui devait être seule, et lui payer ses mille écus, n'importe comment. Il ne regrettait pas la somme prêtée, ou donnée, parce que le prêt, ou le don avait été fait en présence de cinquante personnes, et qu'on considère beaucoup un homme qui prête, ou qui donne facilement mille écus. Il n'était pas fou d'Angélique. La facilité de la mère ne rendait pas cette conquête bien précieuse; il était même à présumer que bientôt elle ne trouverait plus à emprunter sur ce gage-là. Mais Robert était dans la force de l'âge; mademoiselle Angélique était fort bien, et si ses bontés ne valaient pas trois mille livres, elles valaient au moins quelque chose.

Robert arrive, se fait annoncer, se présente. La petite demoiselle était seule en effet. Elle le reçoit bien, très-bien, trop bien; si bien que la tentation expira à l'instant, et que Robert se fût retiré, s'il n'eût su que cette impertinence-là est la seule qu'une femme ne pardonne jamais, et il ne voulait pas être impertinent avec Angélique, qui, après tout, n'avait d'autre tort que celui d'avoir une mère corrompue. Ce sont les insinuations et l'exemple qui tuent l'innocence, comme un ver pique et flétrit un bouton de rose.

Robert prit congé d'Angélique, assez mécontent d'elle et de lui; mais paraissant, selon l'usage, attacher le plus haut prix à des faveurs dont il ne se souciait plus. Il conclut de ce qui venait de se passer, que les femmes qui jouent sont des femmes sans moralité, et que leur prêter est duperie, parce qu'on trouve, à bien meilleur

marché, des filles aussi honnêtes qu'elles, et souvent plus jolies.

Il retourna chez madame Courgel. Il y vit Angélique et sa mère. Il crut convenable de leur adresser de ces choses flatteuses, qui disent à la mère qui sait entendre : je vous dois mon bonheur ; et à la fille : j'en suis pénétré. Quelle fut sa surprise, lorsque la maman lui répondit par une froide révérence, et que la petite se serra contre sa mère avec l'air timoré de la pudeur! Bien joué, bien joué! pensa-t-il. La révérence veut dire : Monsieur, vous en avez pour vos mille écus; et la rougeur de la petite en sollicite mille autres, que bien certainement je ne lui donnerai pas ; mais qu'elle pourra trouver ici.

Il joua. La fortune lui fut fidèle encore, et son ivresse fut au comble. Petit sultan de Vaugirard ou de Surêne, il crut n'avoir plus qu'à jeter le mouchoir. Malheureux! tu ignores

ce que l'amour ajoute à la jouissance. Tu ne sais pas même ce qu'est la jouissance sans désir.

« Mon cher hôte, dit-il au bonhomme qui l'attendait tous les soirs, et qui lisait, en l'attendant, ce chapitre de Sénèque, si vanté par Hector, du *Joueur ;* mon cher hôte, vous voulez rester rue Jean-Saint-Denis, et moi j'en sors. — Tout comme il vous plaira, monsieur. — Vous sentez qu'un homme qui a quatre-vingt mille francs, ne peut vivre à vingt sous par repas, ni se loger à douze francs par quinzaine.... — Monsieur, l'homme qui dédaigne aujourd'hui son petit ordinaire et sa modeste chambre, pourra les regretter demain. — Impossible, mon cher ami. De quelque façon que le sort me traite, je conserverai toujours une aisance que je n'avais pas en entrant chez vous. — Cela n'est pas sûr du tout, monsieur. — Vous êtes un brave homme. —

Mais je le crois. — Je vous protégerai. — Je vous remercie. — Je vous enverrai de pauvres diables, si j'en trouve. — Oh! vous en trouverez. — Mais le chevalier des Ormeaux doit prendre un certain essor. — Ah! vous vous êtes fait chevalier. — Tout comme un autre. — Il valait peut-être autant rester monsieur Robert. — J'étais si près de mes aïeux! — Et tant de gens aiment à s'en éloigner. »

Robert déménagea en effet le lendemain, et le déménagement ne fut pas long : un crocheteur le suivit, portant, s'en ployer les reins, son mobilier sur son dos. Robert fut s'établir rue Grange-Batelière, à un hôtel fameux, où on trouve tout, depuis un caleçon jusqu'à un carrosse de remise. Il ne manqua pas d'en louer un, et de commander une garde-robe complète, lorsqu'il sut que le duc de Choiseul demeurait dans son voisi-

nage. « Il est probable, disait-il, que je le rencontrerai en sortant, en rentrant. Je fais arrêter mon carrosse, car, enfin, à tout seigneur, tout honneur. Le duc de Choiseul me remercie par une inclination, à laquelle je réponds par une profonde révérence. Il me sourit d'un air plein d'aménité. Je descends, et je vais lui demander la permission de lui faire ma cour. Il me l'accorde de la meilleure grâce du monde. Je dîne chez lui ; je m'insinue dans l'esprit de madame, ma conversation lui devient nécessaire. Elle représente à son illustre époux qu'il est inconvenant de laisser sans emploi un homme qui a figuré au siége de Carthagène, et qui s'est battu pour et contre les Espagnols. Le duc m'offre une compagnie de cavalerie. C'est peu de chose ; mais j'accepte. Un de ses premiers commis me vend une croix de Saint-Louis ; un généalogiste me fait des ancêtres à juste prix, et

pour soutenir tout cela, je prends un maître d'armes qui montre la botte secrète, au moyen de laquelle un poltron tue un brave homme. Ma femme meurt ; j'achète un régiment, et j'épouse la fille d'un fermier-général. Je... Mais occupons-nous d'abord des mesures qui doivent amener ces grands résultats. Commençons par charger un notaire d'acheter le fief que je dois payer dans quinze jours.

« Monsieur, je voudrais placer une somme considérable. — Monsieur, rien n'est plus facile. La terre de Vaux est à vendre. — Qu'est-ce que c'est que cette terre-là. — C'est celle qui a appartenu au fameux surintendant Fouquet. Le palais et les jardins lui ont coûté dix-huit millions, qui en valaient près de trente-six d'aujourd'hui. C'est là que Fouquet donna à Louis XIV cette fète célèbre, où on joua pour la première fois *les Fâcheux* de Molière. — Diable, cela doit être

beau. — C'était ce qu'il y avait de mieux avant que Versailles fût bâti. — En vérité ? Et on veut de cela... — Deux millions. C'est pour rien. — Une terre où on a donné à Louis XIV des fêtes... — Qui ont effacé celles que lui donnait Mazarin. — Cette terre me tente beaucoup. — Oh ! elle en tente bien d'autres. — Un moment, monsieur le notaire. »

Robert se retire à l'écart, prend une plume, et fait un calcul tout simple. Je dois être heureux pendant quinze jours, et gagner quatre cent quatre-vingt-quinze mille francs. Eh bien ! au lieu de jouer cinquante louis, je n'ai qu'à en jouer deux cents, et je me trouve subrogé aux droits de monsieur le surintendant Fouquet, ou de ses ayant-cause. Il a donné des fêtes à Louis XIV, moi j'en donnerai à Louis XV : on dit qu'il les aime beaucoup. En reconnaissance de l'argent que j'aurai dépensé pour lui, il me

nommera maréchal de camp, lieutenant-général, maréchal de France. Il ne m'emploiera pas, et je n'en serai pas fâché.

Monsieur le notaire, j'achète la terre de Vaux. Je vais vous envoyer dix mille francs pour les frais de contrat, de contrôle, et vous relaterez, dans l'acte, que je m'oblige à payer... quand? Nous sommes au 6 mai.... je paierai le 21 du mois courant. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

Robert se garda bien de manquer l'envoi de ses fonds. Après les avoir fait remettre au notaire, il alla promener aux Tuileries son habit de lustrine, et sa longue et inutile épée. Il se balançait dans la grande allée : elle était fréquentée alors. Il fixait toutes les femmes, et ne les lorgnait pas : la mode d'avoir la vue basse n'était pas encore imaginée. On eût trouvé étrange de voir les jeunes gens en lunettes, les vieillards en perruques

brunes, et de vieilles édentées en rubans *hortensia*, contentes d'elles-mêmes, et s'imaginant cacher leur caducité sous des ornements qui la rendent plus remarquable.

Robert remonte dans son remise, se fait promener sur les boulevarts, s'arrête au Cadran-Bleu ; fait servir un dîner de dix personnes, parce qu'il est sûr qu'où il y a pour dix, il y a pour un. Il fait monter Fanchon la vieilleuse, maintenant aussi célèbre que Sapho (1) ; il s'amuse de son instrument et d'elle, il bâille enfin : qui maintenant est digne d'amuser monsieur ? Il repart, il descend chez madame Courgel. Il entre avec fracas ; il coudoie tout le monde, et tout le monde lui fait place. Il s'assied ; il joue à écraser la banquière ; il la débanque en effet. Courgel est affecté et ne se démonte pas. Il va chercher, et

(1) Grâce au vaudeville de M. Bouilly.

il met devant sa femme les fonds destinés à acquitter le lendemain trente lettres de change. Les effets seront protestés. Tout appartient à Robert, qui sort la tête haute, le regard altier, et chacun se range devant lui. il jette de l'or aux laquais de Courgel, aux laquais leurs amis, et à tous ceux qui se trouvent sur son passage. En descendant chez lui, il déclare que rien n'est si modeste, et plus insupportable par conséquent, qu'un remise. Il paie son cocher au double de ce qu'il lui doit. Il ordonne à son hôte de lui avoir, le lendemain, dans la matinée, un carrosse à train doré, et à panneaux vernis par *Martin*. Il veut des chevaux barbes, un cocher à moustaches et deux laquais de six pieds.

Le lendemain, Courgel, qui avait des passions, mais qui conservait des sentiments d'honneur, se brûla la cervelle ; et c'est ce qu'il pouvait faire

de mieux. Sa femme, à qui il ne restait que de la jeunesse et des charmes, résolut d'en tirer parti : cela vaut mieux que de voler. Le lendemain encore, Robert reçut un billet, par lequel le vicomte de Congy se plaignait qu'un aussi beau joueur se bornât à faire la partie d'une bourgeoise. Il n'en était aucune où on ne se fît un vrai plaisir d'admettre monsieur le chevalier, et, s'il le trouvait bon, on l'irait prendre à six heures, et on le conduirait au Palais-Royal, où on taillera un magnifique trente et quarante.

« Bien certainement, dit Robert, je ne laisserai pas échapper l'occasion de faire la partie d'un prince du sang. Il est flatteur, pour moi, d'être son égal... tant que j'aurai les cartes à la main. Mais soyons prudent et sage, et commençons par mettre chez mon notaire un demi million en sûreté. »

A six heures très-précises ; monsieur le vicomte se fait annoncer. Le chevalier des Ormeaux va au-devant de lui, jusqu'à son antichambre, le comble d'honnêtetés, proteste qu'il n'oubliera jamais que c'est à lui qu'il doit l'honneur d'approcher son altesse, fait porter trois mille louis dans son carrosse, et part gaîment, sans réfléchir que si Courgel a perdu douze cent mille francs en huit jours, ce qu'il lui a gagné peut se fondre aussi promptement. L'expérience n'est qu'un grand mot, et les assignats ont succédé aux actions de la rue Quimcampoix, comme la Vendée à la Fronde, la Fronde au siége de La Rochelle, le siége de La Rochelle à la Ligue ; et c'est ainsi qu'en remontant de siècle en siècle, vous trouverez toujours les mêmes fautes, les mêmes crimes, les mêmes malheurs, perdus pour la génération suivante.

On descend au Palais-Royal, et

monsieur le vicomte apprend à Robert qu'il est d'usage de remettre son argent à un caissier de banque, qui, en échange, donne des jetons qu'on reçoit au jeu pour vingt-cinq louis, et qui sont payés au porteur en sortant. Ce mode évite l'embarras d'avoir devant soi une somme énorme, disait monsieur le vicomte. Les vrais motifs de ce troc étaient qu'il faut du temps pour compter cent louis, et que quatre jetons se trouvent sous la main; qu'ainsi la banque taille trois coups de plus sur six; que les pontes calculent moins, quand ils ne tirent pas d'or de leur poche, et qu'enfin ils sont forcés de jouer au moins vingt-cinq louis par coup, ce qui fait un petit jeu très-passable.

L'assemblée était superbe. Le plus riche salon était paré des plus belles femmes de la cour. Des cordons bleus leur adressaient les choses les plus aimables, en attendant le moment

d'offrir leurs vœux à l'aveugle déité, aux pieds de laquelle nous sommes tous. Robert ne doutait pas que monsieur le vicomte le présentât à monsieur le duc; mais monsieur le vicomte n'était qu'un croupier de banque, et le banquier lui-même n'était qu'un homme aux gages de monsieur le duc.

C'est le vicomte qui était chargé de trouver, et d'introduire des gens qui eussent de l'argent et un extérieur de mise. C'est à ces gens-là qu'on donnait des jetons pour leur or. Les autres en prenaient sur un simple reçu, qu'il fallait retirer dans les vingt-quatre heures, à peine d'être déshonoré; mais on ne l'était pas, quand on écrasait, sous des roues qu'on devait au carrossier, une famille qui demandait, à genoux, du pain à celui auquel elle avait confié sa fortune.

Le vicomte dit à Robert qu'on ne présentait jamais les jours de jeu; mais qu'il était le maître de saluer son

altesse s'il en trouvait l'acccasion. Robert poussa jusque dans un coin monseigneur, qui l'évitait, et lui adressa un compliment auquel monseigneur répondit en levant les épaules. Le chancelier du prince tira Robert à l'écart, et lui dit qu'on ne parlait à monseigneur que lorsqu'il jugeait à propos d'adresser le premier la parole à quelqu'un. Robert piqué répliqua qu'il croyait valoir au moins l'argent qu'il avait déposé à la porte, et que puisque monseigneur visait à l'un, il ne devait pas repousser l'autre. « Au reste, ajouta-t-il, il paraît que monseigneur spécule sur le jeu. Je suis aussi spéculateur, moi. J'ai acheté la terre de Vaux; monseigneur la paiera. Je lui gagnerai même son apanage, s'il veut le jouer; et quand il n'aura plus rien, et moi tout, je vaudrai mieux que lui. Le monde a déjà décidé la question. »

Le chancelier, outré de tant d'im-

pertinence, fut demander au caissier de banque combien cet individu avait compté à la caisse. S'il n'y eût mis que deux cents louis, on les lui rendait à l'instant, et il sautait par la fenêtre. Mais M. le chancelier cru devoir calmer, par des attentions, par quelques égards, un homme qui avait soixante-douze mille livre... à perdre.

Messieurs, faites votre jeu, dit le représentant de monseigneur, c'est-à-dire, celui qui taillait pour son altesse. A ce mot académique, parabolique, cabalistique, électrique, diabolique, les conversations particulières s'arrêtent comme par enchantement. Le plus profond silence règne dans le salon. On s'empresse, on se place. Le grand œuvre va commencer.

A la manière dont débute Robert, il semble qu'il ait enchaîné la fortune. Il hasarde les plus grands coups, il les gagne; il double, il triple ses mises; il gagne encore. Le banquier

tremble ; Robert rit. Son altesse quitte le salon ; son chancelier s'approche du favori de Plutus, lui parle à voix basse, et le prie de modérer son jeu. « Point de considération, s'écrie Robert, pour ceux qui répondent à un homme comme moi avec les épaules ; point de pourparlers avec leurs gens. Tout ou rien est ma devise. Je joue cent mille francs à la noire. »

Le banquier interdit ne sait s'il doit tenir. Le chancelier lui fait un signe, qui veut dire que l'honneur de son altesse ne lui permet pas de reculer. L'honneur de soutenir une folie ! Monseigneur n'en a jamais eu d'autre.

Le banquier va tirer : tous les spectateurs ont les yeux fixés sur ses mains. Ils cherchent à deviner la carte qui va sortir; ils attendent la seconde, la troisième. Ceux qui perdent font des vœux pour le ponte ; les gagnants en font pour le banquier. Si on le

ruine, ils sont arrêtés au milieu de leurs succès.

Toute l'assemblée se partage en deux partis, que la force du coup intéresse également ... Le hasard a prononcé..... C'en est fait..... Robert a perdu.

Il pouvait faire une retraite honorable, et s'éloigner chargé d'or. Mais renoncera-t-il aux plus brillantes espérances parce qu'il a perdu un coup? S'exposera-t-il aux plaisanteries amères de M. le chancelier? Un homme raisonnable n'eût pas balancé. Robert n'hésita pas un instant; mais le parti qu'il crut devoir indispensablement prendre fut de se conduire en forcené.

Il joue deux cent mille francs et les perd. Réduit aux jetons, qu'il a reçus à la porte, il les jette sur le tapis et les voit disparaître. Les mots piquants se font entendre; un rire moqueur éclate de tous côtés. Robert, exas-

péré, dit qu'il a encore cinq cent mille francs, et qu'il va les chercher. A ces mots, le rire s'éteint, les railleries cessent. Un homme qui a cinq cent mille francs, qu'il est possible de tripler dans un quart d'heure, peut redevenir un homme très-respectable: l'événement décide de ce qu'il vaut.

Par une suite de la fatalité qui commençait à le poursuivre, Robert trouva son notaire chez lui. Il retire ses fonds. Il remonte en carrosse; il revient au Palais-Royal, au galop de ses barbes; il semble qu'il veuille dérober le temps, qui bientôt va lui paraître si long!

Il entre; il s'avance entre deux laquais chargés de sacs. Huit à dix cartes vont décider de cent mille écus... Le banquier les tire avec une apparente modération, sous laquelle il cache le désir de dépouiller le perdant des deux cent mille francs qui lui restent. Robert a perdu la tête, et les

joue.... Il n'a plus que d'inutiles regrets... Il est en proie au désespoir.

Son profond accablement annonce qu'il est ruiné sans ressources, et on est sans pitié pour un homme ruiné. On lui reproche les torts de la fortune; on en fait les siens. On le blâme d'avoir couru des chances, qu'on suit soi-même tous les jours. L'amour-propre cherche sans cesse des victimes; il s'applaudit d'en trouver, il les immole sans remords.

Une huée générale annonça à Robert que sa considération s'était évanouie avec son argent. Le chancelier se comporta avec décence; il fit taire les mauvais plaisants. Il ne fallait pas que d'autres malheureux eussent à redouter plus que la perte de leur or. Le banquier continue de *tallier*, et déjà Robert, perdu dans la foule, fait place à d'autres téméraires. Il s'éloigne peu à peu du fatal tapis; il gagne l'antichambre il descend; il se jette

dans son carrosse ; il rentre chez lui, et ce lit, autour duquel voltigeaient, la nuit précédente, les songes légers et séducteurs, n'est plus environné que des soucis dévorants qui en chassent le sommeil.

Robert ne dormit point ; mais il n'était pas homme à s'affliger longtemps. Pourquoi en effet s'affecterait-il d'un mal qu'il n'a pu empêcher ? N'est-il pas plus simple d'en chercher le remède ? Est-ce sa faute, si la fortune est inconstante ? N'a-t-elle pas trompé de plus grands hommes que lui, et Charles XII s'est-il brûlé la cervelle après la bataille de Pultawa ? Ainsi raisonnent ceux qui ne veulent pas s'avouer qu'ils sont les auteurs de leurs propres malheurs.

Au lieu de s'occuper du passé, sur lequel il n'y avait pas à revenir, Robert examine quelles sont ses ressources. « J'ai dix mille francs chez le notaire. Le contrat est rédigé ; mais

il n'est pas signé; par conséquent, il n'est pas contrôlé. Je ne dois donc que le papier marqué et l'écriture. Je laisse cent écus pour cet objet ; c'est payer en grand seigneur. Reste neuf mille trois cents livres, ci. 9,300 l.

» Mon carrosse et mes chevaux m'ont coûté douze mille livres. Je les vends six, ci. . . . . 6000 l.

» Ma livrée, or et argent, m'a coûté trois mille six cents livres. Je déshabille mon cocher et mes deux laquais. Je les renvoie, et je vends les galons cinq cents francs, ci. 500

» Total. . . . . . . 15,800 l.

» Il me reste donc quinze mille huit cents livres. C'est huit cents francs de plus que je n'avais en commençant à jouer. J'ai, avec cela, une superbe garde-robe, et je me plaignais ! ingrat

que je suis ! Je conserverai ma garde-robe, parce qu'on repousse un homme vêtu comme un gueux ; tandis qu'avec un habit de cent pistoles sur le corps, on est reçu partout, et que, pour relever mes affaires, il faut que je continue de voir le grand monde.

» Çà, voyons. Que ferai-je de mes quinze mille huit cents livres ? D'abord, je ne jouerai plus, c'est une chose décidé. Le jeu est attrayant ; mais, comme me l'avait fort bien dit le bonhomme de la rue Jean-Saint-Denis, rien n'est plus incertain que ses produits. Je ne peux espérer de succès plus marqués que ceux que j'ai obtenus ; et si je les avais encore, je ne me bornerais pas davantage : je me connais. Non, je ne jouerai plus. » Ne trouvez-vous pas que Robert devient raisonnable ? Son retour à la raison lui coûte un peu cher ; n'importe. Il est tant de gens que le mal-

heur ne corrige jamais! Voyons où le conduiront ses sages réflexions.

Il commence par exécuter ses projets de réforme. Il déclare bonnement à son notaire qu'il s'est cru millionnaire et qu'il s'est trompé. Il paie l'écriture, et reprend son argent. Il vend équipages, chevaux, galons; il eût vendus ses laquais s'il eût trouvé un acheteur. Il paie son hôte, et va se cacher, non dans la rue Jean-Saint-Denis : on n'aime pas à se montrer à ceux qui ne compatiraient pas à des malheurs qu'ils ont prévus, et qu'ils regarderaient comme bien mérités. Robert va loger rue de la Calandre, petite rue ignorée, où on peut se donner pour ce qu'on veut; ce qui est assez agréable, quand on n'est rien.

Robert, installé à son nouveau domicile, son sang calmé, après une fermentation soutenue de cinq à six jours, il pensa à son bras, ou plutôt la douleur le fit souvenir que de-

puis quatre jours ce bras n'avait été pensé.

« Par exemple, dit-il, il n'y a pas là de ma faute: c'est celle du docteur. Son métier est de soigner ses malades, et s'il se fût présenté, je l'aurais reçu. Ah! je vois ce que c'est. Il me doit cinq mille francs, et il ne se soucie pas de me les rendre. Et moi, qui fier de mon opulence ai dédaigné un billet, quand il voulait m'en faire dix! Cinq mille francs sont bons à ajouter à ce qui me reste: je vais écrire au docteur... Eh! mon dieu, mon dieu, que sens-je donc là!... Cela n'est pas possible, n'est pas croyable... Quoi! mademoiselle Angélique..... Hélas! il est trop vrai, et j'ai payé cela mille écus! Quand on paie ainsi, si on n'est point à l'abri du repentir, on doit l'être au moins des accidents. Qui diable aussi eût pu prévoir pareille chose? La fraicheur d'Hébé, la timidité de l'innocence.... Il n'y a pas en-

core là de ma faute ; vite, vite, écrivons au docteur. »

Le docteur arrive, avec son habit neuf, mais avec du linge sale et des bas crottés. « Mon cher docteur, lui dit Robert, je vois que le sort ne vous a pas mieux traité que moi. — Mon cher ami, il me fallait un revers pour me rendre à moi-même, à mon état, à mes malades. Je l'ai éprouvé, et tout est pour le mieux. Adieu ferme, maison et moulin. — Adieu la terre de Vaux. — Voyons votre bras. — Ah ! voyez autre chose. — Voilà qui est superbe. Cette maladie me fera le plus grand honneur. Il y a réunion, complication ; vous avez, mon cher ami, tout ce qu'on peut avoir. — Vous m'effrayez, docteur. — Oh! ne craignez rien. Je vous tirerai de là, sans avoir recours à l'amputation. Mais, dites-moi, vous reste-t-il de l'argent ? — Quinze mille francs environ. — Prêtez-moi cinquante louis.

— Hé, docteur, vous me devez déjà cinq mille francs... — Ho ! ne parlons pas de cela, je vous en prie. — Mais j'en parle, corbleu ! — Je n'ai pas le sou ; et pour vous guérir, il faut que je vive. Je ne vous demande que douze cents francs, je ne peux vous traiter à moins, et qu'importe que vous payiez avant ou après ? — Mais mes cinq mille francs. — Ils sont perdus. — C'est consolant. — Donnez-moi cinquante louis, vous dis-je, et remettez-vous au lit. — Mais, docteur... — Point de *mais*. Dépêchez-vous, ou je vais chercher de l'argent ailleurs. — Au moins, docteur, vous ne me demanderez plus rien. — Ah ! j'en suis incapable.

En santé, on brave le médecin et le confesseur. Est-on vivement attaqué, on revient au confesseur et au médecin. On les écoute comme des oracles, on tremble devant eux, on cherche sa destinée dans leurs regards. Guérit-on ? on se moque de l'un et de

l'autre, et on en est bien puni : on meurt abandonné de la faculté, et dans l'impénitence finale, ce qui est très-malheureux.

Robert, timoré comme un malade qui ne connaît pas son mal, lâche les cinquante louis au docteur. Le docteur fait son ordonnance pour la maladie nouvelle, et examine le bras. « Il est bleu ; mais ce n'est rien que cela. — C'est sans doute l'effet de la pression des bandes et de votre négligence. — De la vôtre, monsieur. Au reste, je vais imbiber la compresse de camphre, et nous verrons ce soir. »

Le docteur part, très-décidé à revenir en effet dans la soirée. Mais un joueur, qui a cinquante louis dans sa poche, sait-il ce qu'il deviendra ? Le docteur s'était glissé chez Courgel, sans trop savoir comment. Son air commun, sa mise bizarre le réduisent désormais aux tripots. Il va de l'un à l'autre. Il perd ici, il gagne là. Dans

ses alternatives, de perte et de gain, il a oublié la double maladie de Robert. Tant qu'il a dix louis dans sa poche, peut-il s'occuper d'autre chose que du jeu?

Le docteur fait grande chère, par un raisonnement tout simple : c'est que ce qu'il mange n'est pas tout-à-fait perdu. Il achète, par la même raison, deux chemises et deux paires de bas de soie, qu'il pouvait se trouver dans l'impossibilité de se donner le lendemain, et il n'en faut pas plus pour être toujours propre à Paris, où on trouve des blanchisseuses à la minute, comme des cafés à la seconde, des tailleurs à l'instant, des filles sans cesse.

Il faut finir par perdre quand on joue toujours. A la fin de la seconde journée, il ne resta au docteur que ses deux chemises et ses deux paires de bas. « Ma foi, dit-il, il y a toujours un beau côté dans les choses les

plus désastreuses. Je perds cinquante louis à la vérité ; mais je les paierai avec des ordonnances, et au moins je suis en linge. C'est fort agréable. »

Il arrive chez Robert, sa chemise dans une poche, et des cartes dans l'autre. « Je n'ai plus le sou, mon cher ami. Nous allons vivre en philosophes. Nous raisonnerons sur l'instabilité des choses humaines : cela fait passer le temps et ne coûte rien. Je vous ai mis à la diète ; il ne vous faut que du bouillon. Moi, je mangerai le bœuf ; vous guérirez, et je me maintiendrai en santé.

» Vous ne me répondez pas ? Qu'avez-vous donc ? — Je souffre horriblement du bras, et d'ailleurs. — Mon cher ami, l'homme est né pour souffrir. Il pleure en naissant ; en grandissant, il est sans cesse contrarié, et c'est un pauvre hère, s'il n'a pas le bon esprit de rire de tout cela. — Job riait-il, accablé de souffran-

ces? — Bah! Job était un mauvais joueur.

» Voyons quels progrès a fait le cadeau de mademoiselle Angélique.... C'est plus beau qu'avant-hier. Quelle cure, mon ami! Vous me parliez de cinq mille francs que je vous dois! c'est une misère. Je vous devrai une réputation immortelle. Et ce bras? — Je ne le sens plus, docteur. — Bah! ceci est fort. Voyons le bras..... Il est gangrené. Il faut le couper sans balancer. C'est l'affaire d'un instant. — Me laisser couper le bras, monsieur! — Ou mourir dans les quarante-huit heures; choisissez. — Malheureux que je suis, à trente-six ans perdre un bras! — Ce n'est que le bras gauche. — Je n'y consentirai jamais. — Faites donc votre testament. Dépêchez-vous et ne m'oubliez pas. Il vaut autant que j'hérite qu'un autre. — Mais, docteur, avant de couper, ne pourrait-on pas faire une consultation?

Je la paierai ce qu'on voudra. — Oh ! une consultation ne tourne guère qu'au profit des médecins. Au reste, si cela vous fait plaisir, je vous aurai des consultants. Combien en voulez-vous ? — Trois. — Je ferais le quatrième, et, dans ces cas-là, il faut être en nombre impair. — Et pourquoi ? — Parce que les opinions étant nécessairement divisées, il n'y a que le nombre impair qui assure une majorité. — Amenez-en donc quatre. Mais je vous déclare que j'adopterai l'opinion de ceux qui ne seront pas de votre avis.

Le docteur ne brillait pas par ses relations avec les membres de la faculté. Au reste, les confrères qu'il amena, étaient gens à tuer leur homme tout aussi bien que MM. Tissot et Petit. C'était un tireur de dents de la place de Grève ; l'inventeur d'un spécifique, propre à trente-deux maladies ; un apothicaire, et l'éditeur

des ouvrages de médecine, très-savant, à ce qu'il prétendait, à force d'avoir lu des manuscrits *médicinaux*.

Il est des choses tellement claires, qu'elles préviennent toute espèce de discussion. Ainsi que les hommes bien organisés conviennent qu'il fait jour à midi, que ce qui est vrai aujourd'hui ne l'était pas hier, que l'intrigue est le levier qui soulève le monde ; de même les cinq docteurs décidèrent le bras bien et dûment gangrené. Pour le bien de l'humanité, ils attachèrent Robert aux quatre colonnes de son lit, et, d'autorité, ils le séparèrent d'une partie qui allait emporter le tout.

« Mon pauvre bras, disait Robert, en le voyant tomber dans le baquet, il m'allait si bien ! C'est vous, docteur, qui avez développé ma passion pour le jeu ; c'est vous qui êtes cause que j'ai connu mademoiselle Angélique ; c'est vous... — Reprochez-moi toutes

les folies que vous avez faites, et vous n'avez fait que cela. Est-ce moi qui vous ai conseillé d'être journaliste et d'écrire de manière à vous faire briser les membres? Est-ce moi qui vous ai brouillé avec M. Moreau, qui vous donnait une existence douce et sûre? Est-ce moi qui vous ai fait monter votre maison sur le ton le plus brillant, quand vous n'aviez que la promesse d'une place que vous étiez incapable d'exercer? Est-ce moi qui vous ai fait accueillir un prétendu cousin, qui vous a coiffé le premier? Est-ce moi qui vous ai marié? Est-ce moi..... — Assez, docteur, assez. J'avais oublié tout cela. — Oubliez de même le mauvais bras que je vous ai ôté. Vous vous accoutumerez à n'en avoir qu'un, comme tant de gens s'accoutument à n'avoir qu'une jambe, qu'un œil; à n'en avoir pas du tout; à être bossu, cul-de-jatte; comme je m'accoutume à n'avoir pas le sou, et

à porter mon mobilier dans ma poche. Une chemise sur moi, celle-ci, et deux jeux de cartes; voilà tout ce que je possède au monde. M'entendez-vous me plaindre? Me voyez-vous faire l'enfant? — Vous avez vos deux bras. — Hé! que de bruit pour un bras de plus ou de moins! Faisons une partie, cela vous dissipera. — Êtes-vous fou? Joue-t-on aux cartes avec une main? — Je mêlerai pour vous, je donnerai pour vous, et ça ira. — Vous n'avez pas d'argent, dites-vous? — Ma chemise contre un petit écu. — Tope. A quel jeu? — A la triomphe? »

Le docteur n'osait plus essayer d'emprunter. Il savait que les gens les plus faciles se fatiguent de donner, et il devait être démontré, pour Robert, que ce qu'il prêtait était perdu. Il était plus simple de jouer petit jeu, de se donner ainsi un air de complaisance, d'égards, d'attentions, et le docteur ne risquait qu'une chemise

contre quinze mille francs, qui pouvaient, peu à peu, passer de la bourse du malade dans la sienne. Robert ne savait pas jouer. Il perdait un louis, il en perdait deux, trois, que le docteur se hâtait d'aller perdre ailleurs, sous le prétexte de visiter ses malades.

A la fin des six semaines, il restait peu de chose à Robert, et le docteur ne possédait que ses deux chemises et ses deux paires de bas. Le docteur était toujours de bonne humeur, et Robert s'égayait à mesure que sa santé se rétablissait. Il devenait fort adroit du bras qui lui restait, et il observait avec beaucoup de sagacité, que si la nature ne nous en eût donné qu'un, il eût bien fallu se passer de l'autre.

Il dînait fort bien tous les jours. Il avait encore de quoi dîner pendant un mois, et un homme du caractère de Robert ne prévoit pas les événe-

ments de loin. D'ailleurs, on est toujours riche avec six francs dans la poche et des projets dans la tête.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PIGAULT-LEBRUN.

TOME XLIII.

MONSIEUR DE ROBERVILLE.

IV.

IMPRIMERIE D'AD. EVERAT ET Ce.
rue du Cadran, 16.

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,
RUE MAZARINE, 34.
1837.

MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

QUATRIÈME PARTIE.

—

CHAPITRE PREMIER.

ROBERT INVENTE UN GENRE DE COMMERCE NOUVEAU.

« Voyons, qu'allons-nous devenir? dit un jour Robert au docteur. Vous m'avez gagné douze mille francs en détail, et vous n'en êtes pas plus riche. Je me porte bien, et je veux penser à faire quelque chose. — Ma foi, mon cher ami, je vous conseille de

vous faire médecin. — Médecin, moi! Je ne sais rien. — A la bonne heure; mais vous possédez assez de latin pour soutenir vos thèses, et c'est là l'essentiel. Quand vous aurez vos lettres de licence en poche, vous pourrez, impunément, médicamenter, faire saigner, charpenter, tuer qui il appartiendra, et cette ressource-là ne vous manquera jamais : elle est fondée sur la crédulité humaine. — Ma foi, docteur, ce métier-là ne me tente pas. Cette ressource, que vous faites tant valoir, ne vous est pas très-profitable, et je n'ai pas la présomption de croire que je serais meilleur médecin que vous. — Que vous êtes simple! il ne s'agit pas de savoir si vous serez un bon ou un mauvais médecin; mais si vous aurez la vogue. Il y a des modes en médecine, comme en bonnets; et mon confrère Papillon a un équipage, parce qu'il a inventé les bouillons de

poulets, la pâte de jujube, qu'il dit de jolies choses aux dames et qu'il essaie leur santé. — Hé! que n'inventez-vous quelque chose, vous qui parlez? — Moi, j'ai inventé le *croup*; j'ai retrouvé la *pituite vitrée*, et personne ne veut avoir ces maladies-là. — Tenez, docteur, votre exemple est bien fait pour me dégoûter de la médecine; et puis on dirait que j'ai étudié mon art dans *Gil-Blas*, et que vous êtes mon *Sangrado*. On se moquerait de vous et de moi. Allons nous promener. Dinons encore une fois ensemble. Vous irez ensuite chercher des *croups* et des *pituites vitrées*; et moi, de mon côté, j'aviserai à ce que je dois faire. »

A la fin d'un repas assez frugal, Robert prit la main de son docteur, lui dit un dernier adieu, qu'il aurait dû lui dire plus tôt, et mis comme dans les beaux jours de sa gloire, il

fut rôder au Palais-Royal, dont le jardin, plus vaste et plus agréable qu'aujourd'hui, était fréquenté par les honnêtes gens. On ne prévoyait pas qu'il serait, trente ans après, le repaire de l'agiotage, de l'escroquerie et de l'impudicité.

Un joli homme, très-bien mis, fixe nécessairement l'attention, et quand ce joli homme a un bras de moins, il intéresse. Les petites demoiselles faisaient chacune leur roman, en regardant passer et repasser Robert. L'une décidait que ce bras était resté à Rosbach, l'autre, à Pondichéry. Celle-ci faisait Robert capitaine; celle-là, colonel. Une autre lui donnait le cordon rouge; toutes désiraient qu'il vînt occuper une des chaises vacantes, qui étaient autour d'elles. Plus d'un mariage a commencé comme cela, et beaucoup de jeunes demoiselles sont bien aises de se marier. Robert, qui

aimait beaucoup les petites demoiselles, cherchait de son côté à se fixer pour une heure. Il allait s'asseoir auprès d'une belle blonde, dont l'œil languissant s'exprimait, sans doute, avec plus de clarté que celui de ses rivales, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom, c'est-à-dire par le nom qu'il avait pris. Vous vous rappelez qu'il était indécent alors de se nommer comme ses pères. A la vérité, on ne pouvait avoir de notions certaines sur l'origine d'une famille, que dans l'étude d'un notaire, où il fallait bien, pour maintenir l'hérédité, continuer de s'appeler *Jacquot*, ou *Vilain*; mais dans le monde, on se donnait du *de*, et *de* donnait beaucoup de valeur à un homme.

La dame, qui venait d'appeler le chevalier Désormeaux, n'était pas de la première jeunesse. Elle avait cinquante-cinq ans, un gros embonpoint,

l'œil hardi, du rouge, des mouches, un grand panier, une belle fortune, elle était veuve, elle avait enfin tout ce qui rend une femme respectable. Aussi le chevalier s'approcha-t-il avec le feint empressement que prescrit la politesse. Il avait connu madame de Vertenfort chez Courgel. Elle y jouait petit jeu, seulement pour avoir l'air de faire quelque chose, et elle cherchait les réunions nombreuses, parce qu'une femme de mérite y trouve toujours quelqu'un qui lui convient. Elle avait oublié Courgel : il était mort. Elle ne pensait pas davantage au chevalier; mais le bras de-moins venait de la frapper, et elle espérait se distraire de certaines peines, pendant que Robert lui conterait ce que ce bras était devenu.

Robert, qui depuis longtemps mentait avec une aisance toute particulière, commençait un supplément à

l'histoire qu'il avait contée au souper de madame Courgel, lorsque madame de Vertenfort l'interrompit par une exclamation, accompagnée d'un roulement d'yeux, qui devait, d'après son intention, exprimer un voluptueux désespoir, et qui n'était qu'une grimace. Robert, interdit, regarde, et voit passer un beau monsieur, qui daigne à peine accorder un regard, et une légère inclination à la dame. « L'ingrat, dit-elle à demi-voix, le cruel, le monstre! » Robert comprend que la dame aime le monsieur, et qu'elle a à s'en plaindre, ce qui est assez ordinaire. Mais les détails peuvent être piquants, et Robert est curieux. « Hélas! lui dit madame de Vertenfort, c'est soulager un cœur malheureux que de le forcer à s'épancher : vous saurez tout.

Tranquille depuis la mort de feu monsieur de Vertenfort, à l'abri des

passions violentes, je coulais mes jours au sein des plaisirs innocents. Je n'aimais pas M. de Vertenfort. Il est vrai qu'il n'était pas beau, qu'il n'était pas bon, qu'il n'était pas même sociable, et jugeant tous les hommes d'après lui, je me flattais inconsidérément de n'aimer jamais personne; conséquence fausse, ainsi que me l'a trop prouvé le vicomte de Chamferlin. Il me vit, il m'aima, et se garda bien de me le dire. Couverte encore de voiles et de crêpes noirs, pouvais-je prêter l'oreille au langage de l'amour? Ses yeux, ses traîtres yeux m'apprirent ce que sa langue craignait de m'exprimer. Je les entendis trop, et le moyen de ne pas les entendre! Ils sont d'une beauté, d'une expression... vous venez de les voir. Le vicomte, certain de ses progrès, me dit de ces demi-choses, me fit de ces demi-aveux, dont une femme chaste ne peut rai-

sonnablement s'offenser; mais qu'elle entend toujours, pour peu qu'elle ait des oreilles. Le perfide alluma dans mon cœur une flamme d'autant plus vive, que ce cœur était neuf encore. Il me demanda la permission de me venir voir, de me consoler dans mon veuvage. On ne refuse pas la visite d'un homme de qualité, qui s'annonce respectueusement. Je le reçus... Vous l'avouerai-je, chevalier? il me consola si complétement, que je ne pensais plus au défunt lorsque le régiment de Picardie reçut l'ordre de joindre l'armée en Allemagne... Le monstre y avait acheté une compagnie, qui n'était pas payée; il n'avait pas le sou pour faire ses équipages, et je lui dis : trop aimable consolateur, on ne saurait trop faire pour qui console comme vous. Voilà ma bourse, puisez-y comme dans la vôtre. Vous balancez, mon cher vicomte! Hé! tout n'est-il pas

commun entre des gens qui s'aiment?

» Il y puisa, le parjure. Il paya sa compagnie, ses effets de campement. Il prit ce qu'il lui fallait pour faire figure pendant la campagne, et au moment de me quitter, il redoubla de tendresse, d'efforts... Jamais, je le crois, femme ne fut consolée comme moi.

» Hélas! pendant que je tremblais pour sa vie, que j'adressais pour lui des vœux au ciel, que je relisais ses lettres, que je les commentais, et que je concluais de ces commentaires que nul homme n'est comparable au vicomte de Chamferlin, le barbare, insultant à mes alarmes, à ma douleur, entretenait une correspondance suivie... avec qui?... avec sa blanchisseuse, qui est aussi la mienne. Une morveuse de dix-huit ans, qui n'a pour elle que d'assez jolis traits, la fraîcheur de son âge, un bavolet bien

blanc, un juste qui laisse entrevoir des formes fort agréables, je l'avoue, et un bas de coton, sur une jambe fine, qui paraît tenir à quelque chose de très-séduisant. Mais qu'est-ce que tout cela comparé à madame de Vertenfort, fille de l'intendant du Limousin, et veuve d'un lieutenant criminel du Châtelet? — Rien du tout, madame, rien du tout. La qualité est fort au-dessus de la beauté. Qu'est-ce en effet que cette fraîcheur, dont se targuent tant de jeunes personnes? une pauvre petite fleur que fane un rayon du soleil, dont la chaleur mûrit ces fruits délicieux que recherche la raison, et qu'elle se plaît à savourer. — Je ne vous croyais pas tant de jugement, chevalier. — Mais comment avez-vous découvert la correspondance du vicomte et de votre blanchisseuse? — Elle avait une liasse de ses lettres, qu'elle a présentée à ma

femme de chambre, comptant lui donner son livre de blanchissage. Un secret pressentiment me fit prendre ces lettres, et vous sentez quel effet a fait sur moi cette lecture. — Oh! madame, je le prévois. — J'ai souffleté Jeanneton... — Qui n'a rien dit pour sa défense? — Et qui, par son silence, a reconnu son indignité, et la supériorité du rang. — Madame, vous venez de me conter une histoire fort intéressante. Permettez-moi de vous demander ce que vous comptez faire de votre amour pour le vicomte de Chamferlin. — Mais, chevalier... c'est moi qui vous le demande. — Eh bien! madame, parlons raison. Son langage ne messied pas aux Grâces. — Ah! chevalier, que vous êtes galant! — Combien avez-vous donné au vicomte? — Quatre-vingt mille francs. — Et vous avez de rente? — Cinquante mille écus. — Hé bien! madame, c'est vous

qui avez tort. — Ah ! voilà qui est violent. — Le vicomte ne peut pas vous rendre quatre-vingt mille francs, et vous sentez combien il serait humiliant pour lui de paraître devant celle à qui il les doit. — Mais je les ai donnes, chevalier. — Quelle horreur! comment, madame, vous confondez le vicomte avec ces hommes sans délicatesse, qui dégradent l'amour en recevant de l'argent des mains de la beauté! — Mais que puis-je faire mieux que de donner? — Si mon amante n'avait qu'une chaumière, je la partagerais avec elle. Elle a cinquante mille écus de rente, et elle balance à m'offrir sa main! elle me refuse le plus honorable moyen de m'acquitter envers elle? — Oh! ciel, admettre un volage dans le lit de M. de Vertenfort! — Vous l'avez bien reçu dans le vôtre. Et puis cette correspondance avec Jeanneton cache quelque mystère,

que le vicomte expliquerait sans doute à son avantage. — Dieu ! grand Dieu ! s'il était possible !... Cependant une femme titrée épouser en secondes noces un capitaine d'infanterie ! — Mais cet homme est de qualité, il est aimable. — Charmant, monsieur le chevalier. — Vous êtes majeure ? — Depuis six mois. — D'ailleurs, le mariage émancipe. — Oh ! je suis très-émancipée. — Qu'importe alors ce que dira le monde. — Oh ! le monde ne m'intéresse plus. — Il est reconnu que rien ne rend un homme fidèle comme le mariage. — Vous croyez cela, chevalier ? — J'en appelle à la mémoire de M. de Vertenfort. — Oh ! il était d'une fidélité exemplaire. — C'est l'effet certain du sacrement. — Vous me persuadez, chevalier. Mais comment ramener M. de Chamferlin ? Je ne peux courir sur ses pas, lui faire les premières propositions. — Je les ferai

pour vous, madame. — Vraiment? — Et avec un sensible plaisir. — Que vous êtes aimable, monsieur le chevalier! si j'osais vous prier...— De quoi, madame? — D'accepter ce solitaire. Il est assez joli. — Il est superbe, madame, et un pareil service.... — Ne saurait se payer, chevalier; aussi n'est-ce qu'un gage d'amitié que je vous offre. — A ce titre-là, madame, il ne m'est pas permis de refuser. — Mais allez donc, monsieur, partez. Vous ne voyez pas que Chamferlin quitte la grande allée, et va je ne sais où. — Je l'aurai joint en trois minutes : j'ai gagné en jambes ce que j'ai perdu en bras. »

En effet, le chevalier court comme lorsqu'il avait tous les huissiers de Paris à ses trousses, et il fait tant de bruit en courant, que le vicomte de Chamferlin se hâte de se ranger, croyant qu'un carrosse à six chevaux

va lui passer sur la tête. Étrange vertu d'une petite pierre polie, qui pourtant ne vaut pas un pain d'une livre!

« Où allez-vous donc, monsieur le vicomte? — Que vous importe, monsieur? — Oh! quel ton! — C'est le mien, monsieur. — Il n'est pas aimable. — Peu m'importe. — Vous a-t-il quelquefois mené à quelque résultat satisfaisant? — Oui, à me défaire d'un interrogateur importun, que je ne connais pas. Adieu, monsieur. — Un moment donc. Quel homme vous êtes! Au lieu de pointiller, tâchons de nous entendre. J'ai formé un projet en courant... — Oh! des projets! qui n'en fait pas, et à quoi conduisent-ils? — Celui-ci fera votre fortune. — Occupez-vous de la vôtre. — Mais vous n'êtes pas traitable... Que donneriez-vous à quelqu'un qui vous ferait épouser trois millions? — Six mois du re-

venu. — En vérité. — D'honneur. — J'ai votre affaire; mais je ne peux vous dissimuler.... — Quoi? — Qu'avec la dot il faut vous charger d'une femme... — Parbleu, je m'en doute. — Qui n'est pas jeune. — Cela m'est égal. — Qui n'est pas belle. — Eût-elle la tête de Méduse, je l'épouse. Mais je veux des sûretés. — Et moi aussi. — Je vous fais un billet conditionnel. — Soit. Quand? — Tout de suite. — Où? — Sur la forme de mon chapeau. »

Ces deux messieurs étaient aussi pressés l'un que l'autre. Cependant on n'écrit pas sur la forme d'un chapeau, quand on n'a ni plume, ni encre dans sa poche. Il fallut entrer au café voisin. Le billet fait et serré, Robert nomme madame de Vertenfort. — « Parbleu! s'écria le vicomte, je ne la croyais pas folle à ce point-là! Mais puisqu'il en est ainsi, je n'avais

pas besoin d'intermédiaire pour faire ce mariage-là. — Croyez-vous, monsieur? — Il suffisait de me présenter. — Et votre intrigue avec Jeanneton, et la colère de la dame? Pensez-vous que vous l'eussiez apaisée, qu'elle eût donné dans toutes les billevesées qui vous eussent passé par la tête? Il fallait qu'un conciliateur, en apparence étranger à tous deux, entreprît de vous justifier, et c'est ce que j'ai fait. — Et qu'avez-vous dit? — Je m'y suis pris assez adroitement pour vous laisser le maître de donner à l'aventure la tournure qu'il vous plaira. — C'est quelque chose, j'en conviens; mais vous vendez vos services un peu cher. — Ma foi, monsieur, il faut que tout le monde vive. Vous pouvez, d'ailleurs, présenter, la veille du mariage, mémoire de dettes égal au montant du billet. La future l'acquittera, et de cette manière vous m'aurez payé

sans débourser un sou. — C'est fort bien l'entendre. — Et puis, imaginez-vous qu'il ne me reste rien à faire? Qui décidera la dame à vous passer son bien par contrat de mariage? Sera-ce vous? Braverez-vous les bienséances jusqu'à établir des prétentions exagérées? Entamerez-vous des discussions d'intérêt? Hem? commencez-vous à sentir l'utilité d'un tiers?.... Enfin, si vous avez des regrets à la somme promise, je vais vous rendre votre billet, et tout défaire en un instant. Je dirai à madame de Vertenfort que je vous ai mal jugé, que vous êtes aussi coupable qu'elle l'imagine, que vous persistez dans votre attachement pour Jeanneton, et que.... — Non, non, cela n'est pas nécessaire, et je tiendrai le marché conclu. Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse. — Je lève toutes les difficultés. — J'ai un mémoire de dettes réelles à ajouter au

mémoire fictif que je ferai pour vous. — Madame de Vertenfort les paiera tous les deux. Je l'y déterminerai. — Mais la somme est très-forte. — Hé bien! elle vendra une terre. Ne serat-elle pas trop heureuse d'acheter, à si bas prix, un beau garçon comme vous? — Je ne sais pas trop ce qu'elle en pensera au bout de six mois de mariage. — Ma foi, ni moi non plus. Mais qu'importe? Allons trouver madame de Vertenfort. »

Toute autre qu'elle se serait ennuyée d'attendre la fin d'une conférence assez longue; mais, ferme sur sa chaise, elle eût passé, au Palais-Royal, le reste du jour, et une partie de la nuit, avant de renoncer à l'espoir de revoir son chevalier, et d'avoir des nouvelles de son perfide. Dès que le vicomte fut à portée d'être vu, il se composa une figure; il se gonfla la poitrine, il raidit ses bras, serra ses

poings, se donna aux yeux de madame de Vertenfort l'air d'un furieux, d'un désespéré. Les autres le prirent pour un extravagant, et on fait peu d'attention à ces gens-là : il y en a tant, et de tant de genres!

« Non, madame, je ne voulais plus vous voir, je ne le devais pas, et c'est malgré moi que je cède au chevalier qui m'entraine; mais résiste-t-on à l'amitié? — Plus bas, vicomte, plus bas. — Plus haut, au contraire, madame. Je voudrais apprendre à tout l'univers que le vicomte de Chamferlin, trahi dans son amour, outragé presque en public... — Oh! de grâce, gagnons ma voiture. Vous ne voyez pas que vous me donnez en spectacle ici. — Hé! croyez-vous, madame, que les grandes douleurs soient muettes? Vous le voulez, montons dans votre carrosse... Cocher, à l'hôtel de Vertenfort.

» Voilà le salon où je vous déclarai ma tendresse ; voilà l'ottomane sur laquelle vous étiez voluptueusement penchée ; voilà le coussin sur lequel je vous jurai, à genoux, une fidélité à toute épreuve ; voilà dans quelle position nous étions tous deux, lorsque, retenue par la décence, vous ne me répondîtes que par la plus séduisante rougeur. Suivez le tableau, chevalier. Madame cachait dans mon sein son embarras et sa figure charmante ; une jambe, faite au tour, était en haut, l'autre en bas ; deux mules de satin roulaient sur le parquet. Ivre de désirs, je croyais toucher au moment du triomphe, lorsqu'un petit chien, caché je ne sais où, s'élance et me mord... On ne supporte pas de sang-froid un pareil accident. Je me lève, je tempête, je m'emporte ; madame cherche un asile sur cette bergère ; je la poursuis sans relâche ; elle veut se

réfugier dans ce boudoir? cette clef l'arrête par la fente de sa poche, et déchire sa robe et son panier. Voilà l'endroit où son pied s'embarrassa dans le tapis; voilà celui où elle tomba... Voilà de quelle façon je tombai... — Finissez donc, finissez donc, monsieur le vicomte. Il n'est pas nécessaire de répéter, devant un tiers, certaines scenes du tableau, pour me prouver votre mémoire. — Avouez du moins, madame, que l'amour seul retient mille particularités, en apparence indifférentes, parce que lui seul sait les apprécier. Avouez que ce qu'il vous plaît appeler mémoire est chez moi l'effet d'une passion sans bornes; que quiconque aime comme moi, ne peut voir au monde qu'une femme, qu'elle doit être l'unique objet de ses vœux, de ses désirs, la source de toutes ses jouissances.... Je reviens, chevalier. Madame se rend; je me crois le plus

heureux des hommes ; je me flatte de couler près d'elle des jours tissus *d'or et de soie ;* le croirez-vous? Ses serments, ses transports, tout était duplicité, mensonge. — Vous m'accusez, grand dieu! Vous m'accusez, vous, l'auteur de toutes mes peines! — Tandis que je me reposais sur ses faveurs, le plus fort, le plus indissoluble des engagements, elle me trahissait, elle me sacrifiait... — Et à qui, juste ciel! — A qui, madame? Vous me le demandez! Vous voulez donc que le chevalier connaisse l'étendue de vos torts? Je parlerai. Un bourgeois, un misérable financier était mon rival heureux. — Nommez-le donc, je vous en supplie, je vous en conjure. — Courgel m'a tout avoué. — Courgel, dites-vous, Courgel! il a eu la bassesse de me calomnier! ah! si la mort n'avait mis entre nous une insurmontable barrière, je courrais chez lui, je le

forcerais à une rétractation... Mais je consens qu'abusé par un lâche, vous m'ayez cru infidèle : comment accordez-vous cette jalousie, ce désespoir qui vous oppresse, avec cette basse intrigue, avec les lettres écrites à Jeanneton? — Jeanneton? de qui me parlez-vous?... Jeanneton... Oui, je me la rappelle; oui, je l'ai possédée, et je la hais maintenant en proportion de ma faiblesse. Mais que voulez-vous? Ma tête était perdue; je ne roulais que des projets de vengeance, et j'ai cru que la plus insultante de toutes était de vous humilier dans la femme qui vous succéderait, de vous donner à croire qu'il n'en était aucune que je ne misse au-dessus de vous.

« Mon but était manqué, si cette femme n'était indiscrète; mais je pensais que son orgueil, flatté de la conquête d'un homme de mon rang, ne vous laisserait rien ignorer. Voilà

ce qui m'a déterminé à écrire ces lettres, qu'on a paru vous remettre par erreur, et qu'on ne vous voyait lire qu'en triomphant en secret.

Réfléchissez, madame, et convenez que si un gentilhomme descend jusqu'à une petite fille, il ne lui écrit pas, sans motifs, dans une langue qu'elle ne saurait entendre; que quelque naïve que soit cette petite fille, elle est toujours discrète sur certaines choses, et que des lettres d'amour et un livre de blanchissage se ressemblent si peu, que Jeanneton n'a pu s'y méprendre que très-volontairement.

— Ah! cher vicomte, si vous êtes sincère en ce moment, si le dépit seul a produit une infidélité passagère...

— En douteriez-vous, chère Hortense?

— Non, mon cœur me dit que vous êtes innocent; et, fussiez-vous coupable, il me forcerait à vous absoudre.

Mais ce qui est cruel, barbare, impardonnable, c'est d'avoir cru que je pusse cesser de vous aimer, que je pusse vous trahir. — Oui, je l'ai cru, madame, et cette erreur funeste a fait le malheur de tous deux. Vous le savez, grand Dieu, si je me la reproche! pour vous prouver mon repentir, combien vous m'êtes chère, à quel point je suis décidé à vous consacrer mon être, je ne sors plus d'ici... — Comment, mon cher enfant... — J'unis mon sort au vôtre; je vais prononcer au pied des autels l'heureux serment de vous aimer toute ma vie. — Vous me ravissez, mon doux ami; mais écoutez... — Je n'écoute rien. Vous serez ma femme, et la femme la plus chérie et la plus heureuse. Pour Jeanneton, cette petite vaniteuse, qui a eu l'impertinence de croire qu'elle vous balançait un moment dans mon cœur, je veux l'en

punir par le spectacle de notre mutuelle félicité; je veux vous donner la preuve convaincante qu'elle n'est nullement redoutable pour vous, en l'ayant sans cesse sous mes yeux, en l'insultant à chaque instant du jour : Vous la prendrez pour votre femme de chambre. —Oh! par exemple, non. — Vous la prendrez, vous dis-je, ou vous me ferez la plus cruelle injure. Hé! quel sera le prix du plus parfait amour, si vous me refusez votre confiance? — Je ne le mettrai point à une épreuve, sinon dangereuse, au moins déplacée.—Je vous entends, madame. Vous me croyez faible, vous me méprisez, vous me jugez indigne de vous; ou plutôt, étrangère à l'amour, et à la jalousie, qui toujours l'accompagne, vous dédaignez de vous venger de Jeanneton, dont l'outrage ne vous affecte pas. Hé bien! sachez, madame, que je n'épouserai jamais celle dont

la tendresse réservée, défiante, ne répondra pas à la mienne. Je renonce à votre main; j'y renonce sans retour. Je m'arrache de ces lieux; je passe en Amérique; je mets entre vous et moi l'immensité des mers... — Vous me faites trembler... Vous froissez le plus tendre cœur... Vous voulez donc emporter avec vous mon repos et ma vie... — Que vois-je! vos beaux yeux se mouillent de larmes! vous me pressez dans vos bras... Ah! je viens de reconquérir mon amie. L'Orange, Jasmin, La Brie, vite, vite, à l'instant, le notaire et Jeanneton.

» ... Je ne peux suffire à la force des sensations qui m'ont successivement agité. Permets, divine Hortense, que je passe dans ce cabinet. J'y rappellerai ma raison, et mes sens que tes regards ne cessent de troubler... Le chevalier t'entretiendra pendant cette courte absence.»

Le vicomte n'avait pas trop mal joué son rôle pour un homme qui n'était pas préparé. Il jugeait qu'il était temps que le chevalier se mît en scène. Roberville débuta par l'éloge le plus complet de M. de Chamferlin. C'était le moyen de fixer l'attention, et de faire vibrer cette corde, qui n'existe pas, et qui par cette raison a paru neuve dans *Misanthropie et Repentir*. Le chevalier insinua qu'un jeune homme qui s'attache à une femme sur le retour, est essentiellement raisonnable, et qu'on peut compter sur lui pour le reste de sa vie. Il observa, en même temps, qu'il convenait de tirer le vicomte de l'anxiété affreuse qui le tourmentait; que les opinions différentes que madame de Vertenfort avait manifestées en cinq minutes, devaient le faire douter de son bonheur, et qu'une femme, délicate et sensible, va au-devant de l'être chéri

qui la ménage, et qui veut lui éviter une explication. Le mot dédit fut prononcé à demi-voix et adopté avec transport. Les bonnes créatures que les vieilles! elles ne marchandent jamais un repentir.

Ensuite Robert donna adroitement à entendre que la mort nous surprend à toute heure; que le vicomte pouvait perdre une épouse accomplie, et qu'il était de la dignité de sa compagne, de lui assurer de quoi soutenir le train qu'il aurait mené pendant ces beaux jours, où elle aurait épuisé avec lui ce que la volupté a de charmes. « Je lui passe tout mon bien, » s'écria madame de Vertenfort, « et je ne fais tort à personne. Je n'ai qu'un neveu, qui passe son temps à étudier l'astronomie; que des imbécilles disent être un excellent sujet; mais qui n'apprend pas dans les astres comment on doit se conduire ici-bas. Sans

soins, sans égards pour moi, il a osé me tourner en ridicule chez certaine comtesse... — Madame, une faute aussi grave ne peut se punir que par l'exhérédation. — Je le déshérite. »

Il fallait en venir à l'article difficile à traiter, le billet du vicomte à Robert, et ses dettes à payer. Quelle tournure donner à cela? L'amour fait quelquefois dissiper des sommes énormes, et si elles ne profitent pas à la beauté vénale, elle les a du moins palpées. Comment prouver à madame de Vertenfort qu'on a dépensé cent mille écus pour elle, sans lui avoir seulement envoyé une loge à l'Opéra? Robert se frottait le front, comme si les idées naissaient dans la paume de la main. Il le frottait, le refrottait... « Hé bien! chevalier, puis-je faire quelque chose encore pour prouver au charmant vicomte l'excès de mon amour? — Ah! madame, ne croyez

pas que le vôtre égale jamais le sien. A quoi pensez-vous qu'il passait le temps, lorsque, se croyant trahi, il était en proie à des tourments intolérables? Vous imaginez, peut-être, qu'il s'est jeté dans un monde qui l'accueille avec transport, et qui regrette de ne pas le voir assez; qu'il a porté son désespoir, et le besoin d'aimer, dans les bras des femmes de la cour, qui toutes eussent volé au-devant de son cœur? Non, madame. Pénétré de son prétendu malheur, ne s'occupant qu'à y trouver un remède, c'est dans les bras d'un chimiste qu'il s'est précipité. Il a passé un mois, dans un grenier, à chercher un filtre qui pût lui ramener un cœur qu'il croyait perdu. — Un filtre, chevalier. un filtre, dites-vous! Ah! vicomte, que je vous sais gré d'avoir cherché un filtre! Mais on dit, chevalier, qu'on n'en trouve pas. — Aussi, madame,

n'en a-t-il pas trouvé. Mais comme les marchands de filtres sont très-chers, qu'on a le temps, pendant un mois, de multiplier les essais, et que ces essais-là sont dispendieux, le vicomte a été forcé d'emprunter des sommes considérables. — Je les rembourserai, chevalier. Comment donc? Un amant au désespoir, qui ne pense qu'à moi, qui ne voit que moi, qui veut employer, pour me ramener à lui, jusqu'aux ressources les plus cachées de la nature... Et à combien se montent ses dettes? — Vous jugerez de son amour par l'importance de la somme... Je n'ose vous la déclarer. Le vicomte peut-être... — Fi donc, mon cher ami, fi donc! Je sauverai cet aveu à sa délicatesse. Finissons. Il doit... — Cent mille écus. — Ah! mon Dieu, cent mille écus pour des filtres... qu'on n'a pas trouvés. — Oh! son argent n'est pas absolument perdu. Comme

on trouve toujours en chimie ce qu'on ne cherche pas ; le vicomte et son adepte ont trouvé, au lieu de filtres, l'art de *transmuter* la potasse en métal. — Et à quoi cela est-il bon, chevalier ? — Ma foi, madame, je n'en sais trop rien, ni le public non plus. Dans ce cas-là, les faiseurs de découvertes sont les seuls qui soient instruits, et qui ne doutent de rien. Mais le vicomte m'a dit, en général, que la transmutation de la potasse en métal avait la vertu d'effacer les rides naissantes, de rendre à la bouche sa première fraîcheur, de rétablir la rondeur et l'élasticité des formes... — Ah ! que me dites-vous là ! Voilà la plus précieuse des découvertes. Je paierais volontiers le double de ce qu'elle a coûté, et je veux avoir chez moi une fabrique de métal de potasse... Mais je vous avoue que je suis embarrassée... — Et de quoi donc,

madame? — Je n'ai pas cent mille écus. — Hé! qu'importe? Serez-vous retenue par la crainte d'un sacrifice à qui vous devrez une jeunesse inaltérable, des charmes toujours nouveaux, et la garantie de la constance du vicomte? Très-riche encore, pour quelqu'un qui sait se borner, regretterez-vous une terre, qui n'est d'aucun prix, comparée à la santé et au plaisir? — Vous avez raison : je vends une terre. »

Le vicomte ne perdait pas un mot. Il se tenait les côtés, pour ne pas éclater, et il éclata enfin, au moment où, fort heureusement pour lui, l'apparition du notaire fit aboyer le petit chien, dont la voix aigre couvrit le rire le plus immodéré. Madame de Vertenfort se félicita beaucoup de ce que le vicomte ne serait pas présent aux ordres qu'elle allait donner au garde-note. Tout entier à sa flamme,

il eût peut-être rejeté des dons que le véritable amour n'accepte qu'avec répugnance. Elle parla au notaire à voix basse : elle tremblait qu'on entendît un mot du cabinet. Le notaire promit de repasser dans deux heures, et madame de Vertenfort fut voir comment se trouvait celui qui avait voulu la fixer par des filtres, et qui avait trouvé le métal de potasse, qui selon elle, valait bien mieux, et dont elle faisait, pour le moins, autant de cas que du vicomte. Les hommes ne savent pas aimer comme les femmes; ils ne font pas, comme elles, leur affaire principale de l'amour, ils ne connaissent pas ce dévouement absolu, ce renoncement à soi-même, cette impulsion secrète qui les identifie avec l'objet aimé. Toutes les femmes disent cela, et pas une ne convient que, de la coquetterie et du soin de leur petite personne, se compose leur

passion dominante, celle à qui toutes les autres sont subordonnées. Il faut donc que je le dise pour elles.

« Mon doux ami, allez donc promptement me chercher du métal de potasse, et ne manquez pas de vous trouver ici à l'heure où le notaire reviendra. — Je vole, madame, pour être plus tôt de retour à vos pieds.

« Ah! çà, chevalier, comment me tirerez-vous du métal de potasse? où aviez-vous la tête, quand vous avez imaginé cette extravagance? — Où était la vôtre, quand vous avez exigé que votre Hortense prît Jeanneton chez elle? — Quelle différence! une vieille folle croit tout, accorde tout; s'estime heureuse, quand on daigne prendre la peine de la tromper. C'est bien avec de pareilles espèces vraiment qu'on a besoin d'esprit, de réflexions, de motifs raisonnés. — Tout cela est fort bien; mais il était plus

simple et plus sûr de meubler Jeanneton, et de faire payer les frais à la vieille. — Pas du tout. J'ai une fantaisie pour cette petite fille; mais je ne prétends pas faire de cela une affaire sérieuse. J'aime mes aises. Je veux, quand je serai désœuvré, en allant, en venant, la trouver sous ma main. La vieille a consenti; elle brûle, elle grille, et elle n'obtiendra mes faveurs que lorsque les clauses du traité seront exécutées. Mais revenons. Que diable voulez-vous que je lui apporte qui efface ses rides, qui lui rende des dents, et qui arrondisse des formes allongées? — Ma foi, je n'en sais rien. — Peste soit de votre imaginative! — Hé! monsieur, j'ai pensé que si madame de Vertenfort concevait quelque soupçon sur votre intimité avec la petite, elle cesserait de craindre une rivale, à qui le métal de potasse l'égalera en jeunesse et en fraîcheur,

et sur qui elle a déjà l'avantage de la fortune, de l'éducation et de l'esprit. — L'intention était bonne, et vous auriez joué là un coup de maître, si vous aviez le don des métamorphoses. Finissons. Qu'est-ce que c'est que ce métal de potasse? — Ce n'est rien du tout; mais pourquoi ne serais-je pas plus habile que les inventeurs, et ne lui découvrirais-je pas des propriétés, dont ils ne se doutent point. — Cessons de plaisanter. Qu'apporterons-nous à la vieille? — Du lait virginal. — Elle le reconnaîtra. — Nous y mêlerons un peu d'encre. — L'effet ne répondra pas à vos promesses. Je n'ai pas dit que le métal de potasse fît d'une sibylle une Hébé en un jour. Et puis le contrat se signe dans deux heures, et vous serez sûr au moins du dédit. — Je me rends. Montons dans mon remise; allons trouver Jeanneton, et instruisons-la de la manière dont elle doit se conduire. »

Jeanneton, souffletée, chassée par madame de Vertenfort, n'avait pas reparu chez elle. Jolie comme un ange, lavant parfaitement son linon, développant, en le repassant une main potelée, des doigts effilés, un bras arrondi, elle ne devait ni manquer de pratiques ni d'amants. Elle aimait beaucoup son vicomte, et elle était fière de le recevoir à son quatrième étage, et de partager avec lui sa couchette de noyer.

Quand elle sut qu'elle allait jouer un rôle secondaire, qu'elle serait exposée aux caprices d'une maîtresse, que le vicomte ne serait son amant qu'en secret, et qu'il la mènerait durement devant le dernier valet de la maison, elle fit la plus drôle de petite mine; elle bouda d'une maniere si agaçante: sa cornette retroussée, et son fichu dérangé, et son jupon court, et sa gorge charmante, et sa jambe

moulée, et tout ensemble la mettait si fort au-dessus de celle à qui il fallait du métal de potasse, que le vicomte, enchanté, la saisit dans ses bras et la pressa contre son cœur.

Jeanneton se dégage, fuit aussi loin que le lui permettent les murs très-rapprochés de sa chambrette. Elle rajuste sa cornette, son fichu, et prenant le ton de hauteur, naturel à une femme trompée, et qui sait qu'elle n'est pas faite pour l'être : « Finissez, monsieur, » dit-elle. « J'ai tout accordé à mon amant. Je ne dois plus rien à celui qui me quitte pour de l'or, et qui m'aime et m'estime assez peu pour vouloir me rendre le jouet d'une femme ridicule. — Je t'aime de toute mon âme; mais j'ai un nom à soutenir; je suis sans fortune, et... — On m'a offert un carrosse, monsieur, un hôtel, des diamants, et je vous ai préféré, avec vos dettes, au

sort le plus brillant. — Quelle différence, ma petite, dans notre position! — Elle est grande en effet, monsieur. Vous acceptez, d'une femme que vous n'aimez pas, ce que j'ai refusé d'un homme qui me déplait; vous êtes titré, et je ne suis qu'une ouvrière; j'ai des principes, et vous en manquez. — Mais, Jeanneton, tu n'exigeras pas que je te sacrifie une fortune considérable, une occasion unique de relever ma maison. — Je n'exige rien, monsieur. J'observe que si j'étais née dans une condition distinguée, j'aurais élevé mon amant jusqu'à moi. Pauvre et abandonnée, je me résigne; mais je conserverai mon indépendance, et une sorte d'honnêteté étrangère aux préjugés. — Mais savez-vous, monsieur le vicomte, que vous n'avez rien dû écrire à Jeanneton qui fût au-dessus de sa portée, et qu'elle parle comme un ange. — Parbleu, je le

crois; son père était bouquiniste au charnier des Innocents, et pendant qu'elle tenait le fer à repasser d'une main, elle avait un livre dans l'autre... On frappe, Jeanneton... Chevalier, nous sommes pris : c'est sans doute un domestique de la vieille. — Je ne veux pas vous faire manquer *l'occasion unique* de relever votre maison. Mettez-vous tous deux sous cette table. Je vais vous cacher avec ma couverture à repasser. »

Il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Chamferlin et Robert se blottissent sous la table. Jeanneton la charge d'une brassée de linge : elle prend un fer, il est froid; mais elle a l'air de travailler. C'est l'Orange qui se présente. Il fait l'élégant et n'est que gauche; il veut dire des douceurs, et ne trouve que des balourdises. Jeanneton ne l'écoute pas, et chantonne un vaudeville, en approchant son fer

de sa joue. L'Orange s'aperçoit qu'il perd ses révérences et ses grandes phrases, et il a le bon esprit de revenir à sa commission. Il annonce à la petite que madame lui fait l'honneur de la demander, et qu'elle la destine à celui de lui présenter la chemise. « A propos, ajouta-t il, savez-vous qu'elle se marie? — A qui donc? — A un des plus mauvais sujets de Paris, une espèce de gentillâtre, sans le sou, sans conduite, et même sans honneur; qui la trompe, qui la berne, et en faveur de qui elle déshérite un neveu, sage, laborieux, plein de talents... Mais je m'amuse à jaser, et on m'attend à l'hôtel. Que répondrai-je à madame? — Que je repasse des chemises, et que je n'en présente à personne. — C'est votre dernier mot? — Absolument. — Je vous salue. »

L'Orange est parti. Chamferlin et

Robert lèvent un coin de la couverture, l'un riant aux éclats, l'autre très-confus du portrait qu'on vient de faire de lui. « Monsieur, » lui dit Jeanneton, « j'ignore à quel point les propos de ce domestique sont fondés; mais vos procédés à mon égard me prouvent qu'un amant tel que vous n'est pas à regretter. J'espère que vous ne vous présenterez plus ici. Je souffrirai sans doute de ne plus vous voir; mais je souffrirais plus encore de vivre avec un homme que j'ai cessé d'estimer. »

« Voilà sans doute de très-belles choses, » dit Chamferlin en descendant. « Si je fais un enfant à ma vieille, je lui donnerai Jeanneton pour précepteur. — Vicomte, cette fille est à regretter, et sans le billet que vous m'avez fait, je vous conseillerais... — Bah! il en est mille aussi jolies, et qui ne sont pas si difficiles... Hé!

mais... — Quoi ? — Il faut tirer parti de son refus ; je veux m'en faire honneur. — Et comment ? — Hâtons-nous de prévenir ce faquin de l'Orange, et mettons-le dans l'impossibilité de rendre la réponse de Jeanneton. — Expliquez-vous donc. — J'ai bien ce temps-là. Cocher, au quai de la Ferraille. Ventre à terre, écrase les passants, crève tes chevaux. »

Un louis persuade le cocher. Le carrosse va comme si le diable l'emportait. On arrive, la portière s'ouvre, le vicomte saute à terre, prend par le collet un grand coquin de recruteur de son régiment, le jette dans la voiture, y remonte, la fait repartir et arrive du même train à l'hôtel de Vertenfort, où l'Orange, malgré son exactitude, ne pensait pas à se rendre encore.

Le recruteur a sa leçon toute faite. Chamferlin et Robert montent chez

madame. Le notaire venait d'entrer. Madame prend le contrat, et présente une plume au futur, avec cet air de satisfaction commun à une dupe, et à celui qui sait placer un bienfait. Le vicomte embrasse son Hortense, et lui dit : « Je signe aveuglément : l'amour n'est pas calculateur. » La vieille est enchantée de ce trait de désintéressement : il est clair qu'elle est aimée pour elle-même. Cependant elle prie le notaire de lire le contrat. Quand on donne cinquante mille écus de rente à un homme, on est bien aise de jouir de sa surprise, on désire surtout que la chose se répande ; et le notaire lut, la couturière, la coiffeuse et la marchande de modes présentes ; espèce de gens dont le mérite principal est d'amuser leurs pratiques avec des contes bons ou mauvais, bien ou mal dits, et que madame de Vertenfort avait mandées, sous des pré-

textes, assez naturels, pour masquer sa véritable intention.

Pendant la lecture du contrat, le vicomte paraissait hors de lui. Il pressait, il baisait les mains sèches de son Hortense, il la regardait d'un air pénétré, attendri. Il eût bien voulu trouver quelques larmes ; mais le don de pleurer à volonté n'a été accordé qu'aux femmes.

« Madame, s'écria le vicomte, lorsque le notaire eut cessé de lire, vous avez surpris ma signature pour me combler de biens. Je ne m'offense pas d'un tel procédé. L'amour ennoblit tout, quand l'amour est sincère. Mais si je ne peux vous égaler en libéralité, sachez au moins que ma délicatesse ne cède en rien à la vôtre. Apprenez qu'avant d'accepter cette main, l'objet de tous mes vœux, j'ai voulu m'assurer qu'il ne restait, dans votre mémoire, aucune trace d'un écart

auquel m'ont porté le délire et le désespoir. J'ai voulu me convaincre d'avoir toute votre estime, sans laquelle il n'est pas de bonheur entre époux. Je vous ai déjà développé ces motifs; mais vous ignorez que mes instances, au sujet de Jeanneton, n'étaient qu'une épreuve dont le succès nous honore également tous deux. Vous avez cru pouvoir recevoir chez vous, sans danger, une femme avec qui j'ai été bien, et je respecte trop mon épouse, je tiens trop aux bienséances, pour avoir voulu sérieusement placer près d'elle un objet qui doit lui être désagréable, et que je jure de ne plus voir. Hortense, mon Hortense, toujours Hortense. Passer ma vie entre l'amour et la raison aimable, voilà mon désir, mon vœu, mon unique ambition. — Vous me charmez, vous m'enivrez, trop séduisant enfant. Que n'ai-je un trône

à partager avec vous!... Je conviens que ce n'était pas sans quelque crainte que je consentais à prendre Jeanneton chez moi. Vos projets de vengeance me paraissaient même bizarres, extraordinaires; mais pouvais-je refuser quelque chose à ce que j'aime? Je vous sacrifierais jusqu'à mon bonheur... Ne parlons plus de cela; ne nous occupons que de notre avenir. Si Hortense est tout pour son vicomte, elle trouve également en lui son amant, son ami, son époux, et plus heureuse, elle a pu le venger des outrages de la fortune. »

Pendant qu'on exprimait, ou qu'on jouait le pathétique en haut, une scène d'un autre genre se passait dans la rue. L'Orange avait rencontré, en revenant, un laquais de sa connaissance, qui avait offert bouteille : cela ne se refuse pas. C'est, d'ailleurs, une occasion toute naturelle de mé-

dire de ses maîtres, plaisir toujours très-doux pour des valets, et qui fait trouver le vin meilleur. L'Orange se pressait si peu de retourner à l'hôtel, que le racoleur pensa enfin qu'on avait eu le temps d'arriver avant lui; mais que l'Orange était rentré. M. le sergent allait se retirer, lorsqu'il entendit estropier l'ariette du jour, par un homme qui filait le long des maisons. Il va au-devant de lui, reconnaît la livrée, saute au cou de l'Orange, et l'appelle vingt fois son cher *pays*. L'Orange ouvre de grands yeux, et cherche à reconnaître ce *pays-là*. Le recruteur ne lui permet pas de réfléchir, et propose le boll de punch. L'Orange est altéré : c'est l'effet ordinaire du vin de cabaret. Le punch ne désaltère pas; mais un laquais ne trouve pas tous les jours l'occasion d'en boire. L'Orange objecte faiblement qu'il doit rendre compte d'une

commission importante. Le *pays* observe que les maîtres sont faits pour attendre. L'Orange rit de la saillie, se laisse conduire au premier carrefour, et monte dans un fiacre avec le *pays*. Il lui demande son nom, des nouvelles de son père, de son oncle le sabotier, de son cousin le manœuvre, etc. Et ces drôles-là font les faquins quand ils ont la livrée sur le corps!

Le *pays* répondait à chaque question : « Hem!.... plait-il?... Le bruit des roues m'empêche d'entendre...... Nous causerons tranquillement le verre à la main. »

On descend à la porte d'une caverne, au-dessus de laquelle est écrit *café*. L'Orange entre avec le *pays*, et se trouve au milieu de vingt coupe-jarrets, portant tous les uniformes de France, et qui, au premier signal de leur camarade, comprennent de quoi

il est question. Le punch est servi, et tous les recruteurs environnent l'Orange; tous veulent avoir le plaisir de trinquer avec un aussi joli garçon. L'Orange est très-flatté du compliment; mais il renouvelle ses questions sur ses parents et sur ses amis. Le *pays* remarque, au lieu de lui répondre, qu'il serait beau comme un bijou, sous le bonnet de grenadier. L'Orange répond qu'il n'a nulle envie de servir, et continue à parler de son village. Le *pays* déclare qu'il est humilié de voir un jeune homme, de son endroit, porter la livrée, et qu'il ne souffrira pas un tel affront. L'Orange réplique qu'il commence à voir clair; mais qu'il ne craint rien, et que si on lui joue un tour, sa maîtresse en aura raison. A peine a t-il dit ces mots, que tous ces messieurs s'empressent à lui servir de valets de chambre. On le déshabille en un tour de main; on lui

coupe les cheveux à la manière des paysans : on lui met des sabots aux pieds, une souquenille sur le corps, et un racoleur appelle la garde. L'Orange veut s'enfuir ; on lui ferme le passage. Il donne un coup de poing, et il en reçoit trente. La garde paraît.

Le recruteur de Picardie conte au sergent du guet, que cet homme est venu volontairement s'enrôler, qu'il a bu à la santé du roi, et que voulant revenir sur ce qu'il a fait, il a déchiré et avalé son engagement. L'Orange jure que le recruteur en a menti. Le recruteur invoque le témoignage de ses camarades. Les camarades attestent qu'il a dit vérité ; et comme le témoignage de vingt hommes doit l'emporter sur celui d'un seul, le sergent, à la réquisition du recruteur de Picardie, conduit l'Orange au Fort-l'Évêque.

Va-de-bon-Cœur court instruire

son capitaine de ce qu'il a fait. Le vicomte lui donne un mot pour le prévôt de la maréchaussée ; le prévôt en donne un autre pour l'officier de service ; l'officier envoie prendre l'Orange par un brigadier et deux cavaliers. On lui met les menottes ; on l'attache à la queue d'un cheval, et, de brigade en brigade, on le conduit à Strasbourg, où était le régiment. A chaque auberge, où on s'arrête, il demande du papier pour écrire à madame de Vertenfort. On lui en donne, et il n'écrit point, parce qu'on lui laisse à peine le temps de manger et de boire: la maréchaussée ne prenait au cabaret que l'exact nécessaire, quand elle y était à ses frais. Le soir, l'Orange entrait en prison, et comme il n'avait que ce qu'il fallait pour vivre très-frugalement en route, il couchait à la paille, où on ne donne pas de lumière aux prisonniers, parce qu'il ne faut pas qu'ils se grillent en masse.

Ainsi, l'Orange alla jusqu'à Strasbourg, où son premier soin fut de s'aller plaindre au colonel du tour abominable qu'on lui avait joué. Le colonel avait, comme le père du grand Frédéric, la manie des beaux hommes : l'Orange avait près de six pieds. Le colonel lui notifia qu'il lui trouverait le moyen de le faire pendre si madame de Vertenfort faisait la moindre démarche ; mais qu'il lui ferait une haute-paie s'il voulait être bon soldat, et se laisser croître la barbe. L'Orange trouva qu'il valait mieux être sapeur que pendu, et il se résigna.

Laissons l'Orange apprendre à faire l'exercice, et revenons à son capitaine. Toujours plus tendre, plus empressé, plus prévenant auprès de sa vieille, il ajoutait à chaque instant au désir qu'elle éprouvait de voir son sort irrévocablement fixé. Chaque jour

elle employait deux bouteilles de lait virginal *ardoisé*, et Chamferlin s'extasiait devant des charmes, qui, selon lui, se restauraient à vue d'œil, quoiqu'ils restassent toujours dans le même état. Madame de Vertenfort avait trop de plaisir à le croire, pour douter de ce qu'il lui disait. Aussi dupe, sur cet article, que sur tant d'autres, elle arriva, dans la plus douce sécurité, au jour où Chamferlin n'aurait plus de ménagements à garder avec elle.

Il serait parbleu plaisant que ce livre tombât dans les mains de quelque douairière, abusée par son amour-propre ; prenant des ruines pour des appas ; des fadeurs pour des vérités ; la cupidité pour du sentiment, et que l'exemple de madame de Vertenfort la garantît des piéges de quelque Chamferlin. Ce ne serait pas la première fois, au reste, que la folie aurait fait

plus que le raisonnement. On ne gagne rien en heurtant un malade en délire ; on le guérit quelquefois en déraisonnant avec lui.

L'homme le moins susceptible de procédés envers les femmes, en manque rarement avec les autres hommes. La raison en est simple : la femme, blessée dans son amour-propre, dans ses plus chères affections, n'a pour défense que des pleurs : un cœur dur brave cette arme-là. L'homme offensé a son bras et son épée : on ignore s'il sait s'en servir, et, dans cette incertitude, on le ménage. En descendant de l'autel, Chamferlin acquitta le billet qu'il avait fait à Robert, et fatigué de la contrainte qu'il s'était imposée auprès de sa femme, il changea bientôt de ton avec elle. Il répondit à ses caresses par de la froideur, et un dégoût qu'il ne se donna pas la peine de dissimuler. Elle se plaignit ;

il lui tourna le dos. Elle pleura, il en rit.

Madame de Vertenfort sentit bientôt qu'elle avait sacrifié sa fortune et sa liberté à des espérances, que chaque instant dissipait sans retour. Elle parla avec la fierté d'une femme outragée, et la confiance que donnent les bienfaits. Chamferlin lui prit la main et la conduisit devant une glace. « Convenez, ma chère maman, qu'il faut que vous soyez folle pour avoir cru un mot de tout ce que je vous disais. Vous avez soixante ans, l'œil éraillé, la bouche dégarnie, et vous êtes ridée comme un rhinocéros. J'ai fait la cour à votre cassette, je la tiens, et voici ma réponse à vos criailleries : si vous voulez m'acheter un régiment, et respecter mes fantaisies, vous pouvez rester à l'hôtel. Si ce parti ne vous convient pas, prenez celui du couvent, où je vous donnerai douze mille

francs de pension, parce qu'il faut que vous viviez décemment, et qu'avec cette somme vous ferez une figure d'abbesse. Moi, je m'arrangerai du reste, parce que je suis le plus fort, et que je le veux ainsi. »

Ce discours insultant, ces propositions révoltantes mirent la divine Hortense en fureur. Elle saisit un flambeau, et le lança à la tête de son mari. Il n'y aurait pas eu grand mal qu'elle lui fît sauter le crâne ; mais sa main mal assurée le manqua, et brisa une glace, dont les débris tombèrent avec un fracas qui fut entendu de l'antichambre. Les domestiques entrèrent. Chamferlin les prit à témoin de la violence de sa femme, et des dangers qu'il courait auprès d'elle. Le désordre, les imprécations de la vieille complétèrent la conviction. L'adroit mari ne laissa point échapper une circonstance aussi favorable pour se dé-

faire de sa femme. Il fut faire sa déclaration, et usant du droit que la loi lui donnait, il fit porter madame dans un carrosse, et la conduisit dans une communauté, où il ne s'engagea qu'à lui payer six mille francs, somme trop forte encore pour une femme qui a attenté aux jours de son mari.

Madame de Chamferlin, désolée, désespérée, ne tarda pas à succomber à ses douleurs. « Malheur, disait-elle en expirant, à celle qui ne s'est point préparée à vieillir! qui veut donner aux passions des années que la nature destine au calme, au repos, et la raison à des plaisirs dignes d'elle. »

—

CHAPITRE II.

NOUVELLES OPÉRATIONS DE COMMERCE.

Robert se retrouvait encore dans une situation riante. Une somme considérable, gagnée au milieu des fêtes, et sans autre peine que celle de mentir à une femme crédule, encourage nécessairement à tenter de nouveaux essais. Notre héros connaissait assez l'avidité des hommes, et certain penchant des femmes, pour croire, avec quelque fondement, qu'il pourrait, à la fin de l'année, se retirer avec une fortune brillante. Une seule chose l'embarrassait ; c'était de savoir comment il ferait connaître, dans le pu-

blic, son talent pour faire des mariages disproportionnés.

Aujourd'hui rien ne serait aussi facile, parce que tout s'est perfectionné. Une affiche, placée au coin des rues, vous apprend qu'un homme veuf, avec cinq enfants, et sans fortune, voudrait trouver une demoiselle jeune, jolie, bien élevée, et qui ait cinq à six mille livres de rente. Une affiche vous annonce une jeune personne *honnête*, d'un *physique agréable*, qui voudrait entrer chez un homme *non marié*, de quarante à cinquante ans. Ces précieuses ressources n'existaient pas alors, et il faut apprendre à se passer de ce qu'on n'a pas. Robert imagina de faire distribuer des annonces à la main, et de doubler ses honoraires, en tirant un droit de commission de chacune des parties.

Il fallait maintenant trouver un homme intelligent, adroit, et d'un

assez bon ton pour pouvoir entrer partout. En ce temps-là, il y avait à Paris cinq à six mille hommes qui portaient de la broderie, des dentelles, et qui ne dînaient pas tous les jours. C'est de là qu'est venu le proverbe : *habit de velours, ventre de son*.

La difficulté était de distinguer, dans le nombre, le *Bias de l'homme opulent*. Certains messieurs eussent trouvé fort mauvais qu'on leur proposât de colporter des *prospectus* de mariage. Ensuite, il était possible que celui qui consentirait à se charger de la commission dérobât à Robert le mérite de l'invention, et travaillât pour son propre compte. D'après ces considérations, il jugea à propos d'imiter ces charlatans, qui, le soir, distribuent eux-mêmes leurs adresses, et qui, le lendemain matin, attendent les malades, qui paient, et qui ne guérissent point.

Robert prit à ses gages des femmes de chambre de bonnes maisons, des facteurs de la poste aux lettres, des ouvreuses de loges, des loueuses de chaises des églises à la mode, et des jardins publics. On ne lui avait pas plus tôt désigné une riche douairière, qu'un prospectus lui était envoyé par la petite poste ou même remis en main propre, pour abréger, lorsque l'œil de la dame était encourageant. Avec les messieurs, la marche était plus simple. Il suffisait de dire un mot à un officier qui portait un habit râpé, à un maître-clerc de notaire, à un cadet de Bretagne, qui avaient les qualités requises, c'est-à-dire, de la jeunesse, de la figure et de la santé. Tous répondaient, comme s'ils se fussent concertés : Parbleu, mariez-moi.

Le mariage et la mort de madame de Vertenfort avaient fait un bruit

effrayant dans Paris. On blâmait, on plaignait la vicomtesse. Cependant les femmes qui avaient son âge, ses goûts, et son fol amour-propre, rejetaient tous les torts sur Chamferlin, et disaient tout haut qu'un homme aussi pervers est une erreur de la nature; que la nature ne les produit qu'à de longs intervalles; ce qui signifie en langue vulgaire : je suis plus jeune que madame de Vertenfort; je suis moins passée qu'elle; j'ai infiniment plus d'esprit; et de ce qu'elle n'a pas su plaire, de ce qu'on l'a trompée, il ne résulte pas que je ne puisse inspirer de passion, ou qu'on ait l'adresse de m'abuser sur les sentiments que l'on feindrait pour moi.

D'après cette manière de voir, les prospectus de Robert devaient être reçus avec faveur. Il avait fait plusieurs mariages, qui tous avaient fort mal tourné; mais sa caisse était considé-

rablement gonflée, et il lui importait peu qu'une vieille femme mourût de plaisir ou de chagrin.

Bientôt Robert eut plus d'ennemis que lui en avait fait son journal. C'est que le public rit de cinq à six individus que frappe lâchement la malignité, et dans ce cas-là, il n'y a que les battus qui aient de l'humeur. Dans celui-ci, un fils, un collatéral, qui avaient une mère, une tante, une cousine imbéciles, tremblaient de voir échapper une succession qu'ils se ménageaient, par les moyens qui avaient procuré à Chamferlin la main de sa lieutenante-criminelle. Or il y a beaucoup de gens, à Paris, qui ont le goût des successions, et de tous côtés s'élevait contre Robert un cri général de haine et de proscription.

Une présidente du parlement de Bordeaux venait de se jeter dans ses bras. C'était une femme qui avait été

galante aussi longtemps que les hommes le lui avaient permis ; qui ensuite s'était fait dévote, c'est assez l'usage ; mais qui trouvant la dévotion insuffisante, et voulant accorder le ciel et son cœur, avait résolu de se marier, n'importe avec qui, pourvu toutefois que le prétendant fût un homme tel que la nature en fait peu. Madame la présidente avait un fils unique, qui ne s'amusait pas, comme le neveu de madame de Vertenfort, à lire dans les astres ; qui s'occupait beaucoup au contraire des affaires de ce bas monde; qui était plein d'égards pour sa mère ; mais qui n'entendait pas qu'un aigrefin héritât de M. le président, qui, cocu ou non, pouvait très-bien être le père du fils de sa femme. Ce fils légitime ou adultérin avait nécessairement plus de droits qu'un étranger, et il portait pour le soutenir une épée, qui souvent avait paru redoutable

aux Anglais. Il servait dans la marine royale.

Madame la présidente connaissait le caractère du jeune homme, et dissimula quelque temps. Mais, pendant qu'il escortait un convoi, destiné pour le Port-au-Prince, elle partit de Bordeaux, sans prendre congé de personne, et vint descendre à Paris, chez une amie aussi folle qu'elle, disposée, comme elle, à se laisser attraper, et qui, en attendant son mariage, voyait tout en beau, et ne parlait qu'avec vénération des talents du chevalier des Ormeaux.

Elles l'engagèrent un jour à dîner, et lui parlèrent ainsi ou à peu près : « Monsieur, nous avons de l'expérience ; cela se voit de reste, et nous ne sommes pas assez ridicules pour jouer l'ingénuité. Nous allons donc nous expliquer franchement. Vous saurez que nous ne prêterons l'oreille

à aucun de ces propos doucereux, à la faveur desquels les agréables du jour réussissent ordinairement, auprès des femmes sans perspicacité : ce ne sont pas des mots que nous voulons. Nous nous marions pour être sages, et il nous faut des maris qui nous en donnent les moyens ; de ces hommes qui voient une femme dans chaque femme, sans acception d'âge ni de formes. Nous exigeons encore qu'ils soient sots. Il n'y a que ces maris-là qu'on mène, et nous entendons conserver l'autorité.

» Cependant, comme les apparences sont souvent trompeuses, nous n'épouserons que ceux qui auront rempli les conditions imposées. Arrangez-vous en conséquence. Nous savons bien que cette conduite n'est pas très-édifiante. Mais Sara, l'immortelle Sara, dont est sortie la race privilégiée, a fait plusieurs essais de ce

genre, et, quoi qu'on en dise, nous trouvons qu'il est beau d'imiter Sara. »

Elles dirent; et Robert sortit, pour découvrir les êtres privilégiés qui pourraient convenir à ces dames. L'espèce n'en est pas commune à Paris, et Robert, après plusieurs tentatives, désespérait de réussir. Il voyait sa réputation compromise, et il redoutait un malheur plus grand encore, celui de perdre des honoraires, que les émules de Sara avaient promis de quintupler, en raison des recherches et des démarches qu'elles exigeaient continuellement de leur pourvoyeur.

« Ma foi, dit Robert, je leur ai présenté des gens de robe, d'épée, de finances, de jeunes abbés qui ne sont dans le monde que depuis six mois, et rien de tout cela ne les satisfait. Essayons d'une paire d'orangs-outangs habillés. » Il se remet en quête; et s'arrête au quai de l'École, devant

deux jeunes drôles, aux sourcils noirs, épais et joints ; carrés, musculeux, nerveux ; qui, assis sur leur derrière, la chanson à la bouche, et l'alène à la main, réparaient la chaussure d'un marchand de vin, de sa femme, d'un maître garçon, son substitut, et d'une petite fille de quinze ans, qui commençait à aimer le bouchon.

Robert les regarde, il leur parle, et n'obtient pour réponse qu'un rire niais et des mouvements d'épaule. Bien, pensa-t-il. Si ceux-là mènent leurs femmes, ils me tromperont fort. « Mes amis, voulez-vous faire fortune? — Oui-dà, mon beau monsieur. — Aimez-vous les femmes? — Ha...... ha.... ha.... — Il ne s'agit pas de rire ; il faut répondre. Aimez-vous les femmes? — Est-ce que tous les hommes ne l's aimont pas? — Et les vieilles? — Morguenne, a sont toutes jeunes pour d's hommes de d'not' âge. —

Bravo, mes enfants, bravo! Suivez-moi, et je vous ferai faire à chacun un excellent mariage. — Laissez donc, monsieur le gouailleux, laissez-nous *carreler* nos souliers. — Vous doutez de ce que je dis ? — Aga, pour vous crére, faudrait être ben bêtes. — Voilà dix louis, levez-vous et marchez. »

Avec dix louis, on ferait entreprendre le tour du monde à deux Auvergnats. Ceux-ci se lèvent; laissent là cuir, outils et savates, et marchent sur les pas de Robert, en dansant une bourrée d'Auvergne, et en accompagnant leurs voix rauques du bruit de quatre mains carrées, qui battaient la mesure, tantôt au-dessus de leurs têtes, tantôt au niveau de leurs genoux.

Robert les conduit chez un traiteur, et, à l'aide d'un succulant déjeuner, il fait circuler, dans leurs veines,

cette noble assurance si nécessaire au succès de ses projets. Il les mène de là chez un baigneur, barbier, perruquier, étuviste, conseiller du roi, qui les décrasse de la tête aux pieds, leur fait les ongles et les cheveux. De chez le baigneur, ils passent à la friperie, où on les transforme en jeunes seigneurs un peu gênés dans leur costume; mais alors il y en avait comme cela. En allant et venant, Robert leur apprit ce qu'il fallait faire et dire, enfin il leur demanda leurs noms. « Je m'appelle Jérôme, dit l'un. J'ai nom Antoine, dit l'autre. — Vous vous appellerez, toi le comte de Jéronico, et toi le baron Antonini. Votre baragouin vous fera facilement passer pour des Italiens, et on ne vous demandera pas de preuve de noblesse, ou on vous donnera cent ans pour les faire, comme cela se pratique à Malte, en faveur de quelques bourgeois opulens,

qui sont bien aises d'avoir un bout de ruban noir à leur boutonnière, afin d'avoir l'air de quelque chose. »

Robert présente messieurs Jéronico et Antonini. Ces dames témoignent par un signe d'approbation que l'extérieur promet. Elles adressent quelques mots aux aspirants, qui leur lâchent de l'auvergnat, qu'elles veulent bien prendre pour du toscan. Nos demoiselles d'aujourd'hui n'y seraient pas attrapées. Elles chantent toutes l'italien, d'une manière inintelligible, à la vérité, mais qui, pourtant, ne ressemble pas aux croassements des bons habitants de Saint-Flour.

Quand deux individus ne parlent pas la même langue, et veulent cependant s'entendre, ils ont recours aux gestes, et la causerie devient une véritable action. Lorsque Robert vit la pantomime s'engager avec une certaine cha-

leur, il s'esquiva adroitement, et ne reparut qu'à l'heure où le cuisinier de ces dames devait ajouter à ses forces, et en rendre aux combattants.

Il est à peine entré, que toutes deux se lèvent, s'élancent, le serrent dans leurs bras, protestent de leur reconnaissance, de leur dévouement, et jurent que MM. Jéronico et Antonini sont de la race des géants, de ces géants dont parle la Bible, et qui ressemblent un peu à ceux qui entreprirent de déposséder Jupiter.

Le dîner commence; il est joyeux, parce que chacun est content de soi et des autres. On parle peu, parce qu'on s'est dit beaucoup de choses, et on s'empresse de se mettre en état de reprendre la conversation où elle en est restée. Robert, qui n'oublie jamais ses intérêts, est bien aise de terminer une affaire qui l'empêche d'en ébaucher d'autres. Il parle conditions,

stipulations, donations, honoraires surtout. Les dames annoncent leurs intentions bienfaisantes, en tapotant les joues rebondies de leurs épais gentilshommes, qui ne savent que rire, et montrer des dents blanches comme l'ivoire. Elles soldent M. le chevalier, dont les services deviennent inutiles, et elles l'engagent à prendre un dernier verre de la liqueur de madame Anfoux.

On trinquait, on allait boire, et les dociles Auverguats se disposaient à faire, après dîner, ce qu'ils avaient fait avant, lorsqu'un insolent ouvre la porte d'un coup de pied, s'avance, le chapeau sur l'oreille, les poings sur les hanches, et s'arrête à quatre pas, en regardant d'un air menaçant les convives étonnés. Cet insolent était le fils de madame la présidente.

Il avait été forcé de relâcher aux Açores, où il avait trouvé une esca-

dre française, qui se radoubait, et qui devait au premier jour faire voile pour l'Amérique. Le chef d'escadre se chargea de convoyer les transports que protégeait notre officier, et le renvoya, lui et sa frégate, en France, où on ne l'attendait pas si tôt.

Soit pressentiment, soit respect pour les bienséances, l'officier se hâta de se rendre à Bordeaux. Le départ précipité de madame sa mère, le mystère qu'elle y avait mis, lui semblèrent de mauvais augure. Il prit des informations, et n'en obtint que d'inquiétantes. Il entendit enfin parler d'un marieur qui faisait grand bruit dans la capitale. Il s'y rendit en poste, courut de tous côtés, et fatigué de recherches inutiles, il entra à Notre-Dame, attiré par Balbâtre (*) et par le besoin de se reposer.

(*) Organiste célèbre.

La loueuse de chaises, matrone experte, et qui, quelquefois aussi, mariait de jeunes demoiselles contre le gré de leurs parents, s'arrêta devant l'officier, le toisa d'un coup d'œil, et ne lui trouvant ni l'air de componction qui convient au lieu, ni l'extérieur agréable qui séduit une Agnès, elle le jugea coureur de vieilles, et, en recevant ses deux sous d'une main, elle lui glissa un prospectus de l'autre. L'officier y lut l'adresse de Robert, et se remit en course, pour savoir si sa mère était, ou non, dupe de l'escroc qui en avait fait tant d'autres.

Robert, dans la crainte de perdre une aubaine nouvelle, ne manquait jamais, en sortant de chez lui, de dire où on pourrait le rencontrer. C'est ainsi que M. l'officier connut le domicile de madame la présidente, et qu'il arriva chez elle, lorsqu'elle

le croyait à quinze cents lieues de son cœur maternel.

Vous sentez qu'une femme de soixante ans, qui épouse un jeune seigneur italien, aux mains calleuses, au maintien gauche, qui ne sait pas porter son chapeau, qui marche les pieds en dedans, et qui n'est connu que de l'intrigant qui le présente, est très-embarrassée en présence d'un fils plus raisonnable qu'elle, qui n'est pas d'humeur à se laisser dépouiller, et qui tue un homme comme une mouche. Madame la présidente se tenait debout, sur ses jambes grêles et chancelantes : elle avait la bouche ouverte, l'œil fixe, et elle étendait vers son fils des bras et des mains desséchés et suppliants....

« Qu'est-ce donc, ma chère maman? vous paraissez mal à votre aise. Je vais tout arranger en cinq minutes. Qui de ces trois faquins se nomme le

chevalier des Ormeaux? — Il n'y a pas de faquins ici, monsieur. — Fort bien, mon ami. Vous êtes sans doute l'homme que je cherche. Vous faites un sot métier; mais vous ne le continuerez pas longtemps. Ces messieurs sont probablement des épouseurs de dot, des abuseurs de vieilles... — Mon fils, ce sont de respectables seigneurs. — Dont l'un se charge de vous, tandis que madame s'arrange de l'autre. — Et quand cela serait, mon fils? — Cela ne sera pas, ma mère. — Et la raison, s'il vous plaît? — La raison? c'est que je ne suis pas homme à souffrir que vous fassiez une sottise, et que vous vous couvriez de ridicule. Mais dites-moi, vos seigneurs italiens ne parlent-ils pas français? — Ils le parlent assez mal. — Ils l'entendent donc, et au lieu de me répondre en braves gens, ils me regardent d'un air hébété... Misérables, qui êtes-

vous? » Ici M. l'officier met l'épée à la main, et se place de manière à ce que personne ne puisse sortir que par la fenêtre.

Le comte Jéronico et le baron Antonini tombent à genoux, l'épée au côté, et demandent en grâce qu'on leur permette de retourner à l'alène et au tire-pied. L'officier s'écrie que le des Ormeaux joint à l'infamie de ruiner des enfants de famille, celle de dégrader des femmes de qualité en les mettant dans les bras de goujats travestis. Madame la présidente pensait que des goujats de cette espèce étaient fort au-dessus de ce qu'elle avait connu de mieux. Cependant elle ne pouvait décemment insister, et faire succéder, avec connaissance de cause, un savetier à un président. Robert, en reculant toujours, s'était laissé prendre dans une encoignure. L'officier le suivait, la pointe au corps;

Robert, arrêté enfin par la muraille, voulut parlementer; l'officier refusa de rien entendre, et Robert, persuadé qu'il ne pouvait éviter la redoutable épée qu'en se défendant, se hâta de mettre flamberge au vent.

Rien de plus à craindre qu'un poltron poussé à bout. Robert se battit comme un diable; mais comme il est dans l'ordre que le diable ait le dessous, Robert, en relevant une botte qui menaçait le téton, la reçut dans l'œil droit, et tomba baigné dans son sang. Un officier français ménage son ennemi à terre. Celui-ci d'ailleurs croyait avoir tué Robert, et la justice ne laisse pas d'inspirer quelque crainte, même à celui qui n'est pas l'agresseur. Tout le monde sait qu'elle a son tueur privilégié, sur les brisées duquel personne ne doit aller, et qui, quoi qu'on en dise, est quelquefois un personnage très-recommandable, té-

moin le compère du bon roi Louis XI.

Pendant que l'officier et Robert ferraillaient, Jéronico et Antonini avaient pris la fuite, et disaient : si nous manquons la dot, au moins le costume et les dix louis nous restent. M. le chevalier, dit l'officier en se retirant, ne fera plus de mariages. Mesdames, dit Robert en se relevant, ce malheur m'est arrivé à votre service, ainsi ce que j'ai reçu de vous est bien à moi. Chers savetiers, puisque savetiers il y a, murmuraient ces dames en soupirant, ne vous retrouverons-nous jamais?

Il m'en a coûté un bras, pensait Robert, pour avoir fait un journal; je viens de perdre un œil pour avoir fait des mariages. Il y a des êtres qui sont vraiment nés malheureux, car les projets les plus louables tournent contre moi. Quoi de plus noble que la prétention d'instruire le public,

de régler son jugement, de lui former le goût? Quoi de plus humain que d'enrichir de jolis hommes, et de procurer à des vieilles des plaisirs qu'elles paient à la vérité un peu cher; mais tout ne se paie-t-il pas dans ce monde, depuis le général jusqu'au dernier soldat; depuis le contrôleur des finances jusqu'au dernier commis; depuis l'archevêque jusqu'au plus petit enfant de chœur? Ma foi, je ne ferai plus rien; c'est le seul moyen de me soustraire à la fatalité qui me poursuit. J'ai de l'or, je le placerai sûrement, et je vivrai tranquille, et ignoré des hommes, souvent envieux, toujours méchants. Me voilà retiré dans mon appartement simple mais propre. Quelques livres choisis m'intéressent, m'amusent, développent, ornent mon entendement, que j'ai trop négligé. J'étudie les sciences exactes; il n'y a là ni systèmes, ni

sectes. Je suis sûr que deux et deux font quatre, et il est très-satisfaisant de savoir quelque chose, dont personne ne conteste la vérité. Mes connaissances s'étendent, se multiplient; je trouve la quadrature du cercle. Ma réputation se fait, pénètre partout; je suis recherché, et je me refuse aux empressements du public. Enveloppé dans ma robe de chambre de damas, la tête couverte d'un ample bonnet de velours, retranché dans mon cabinet, je ne communique qu'avec mes livres, mes sphères et mon secrétaire. Ceux qui se présentent à ma porte me croient du mérite, en proportion de mon orgueilleuse modestie ; et comme rien n'est si grand, si beau que ce qu'on ne connaît pas, le monde me place à côté d'Archimède, qu'il admire sur parole, parce qu'il est mort depuis deux ou trois mille ans... Ah çà, mais... Est-ce

bien un secrétaire que j'aurai? ma foi, non. Je préfère une gouvernante attentive, soigneuse. La conversation est plus agréable, plus attachante. Je la prendrai jeune, elle vieillira à mon service; jolie, sa figure flattera l'œil qui me reste; douce, elle fera mes volontés; mais je ne voudrai rien qui soit indigne d'un homme lancé dans les hautes sciences... A propos, et mon œil... il me fait un mal de tous les diables. Le projet le plus pressant, celui dont l'exécution ne souffre pas de délai, c'est de me faire guérir. « Cocher, descends-moi chez le premier oculiste. — Je n'en connais pas, monsieur. Quand on mène un fiacre, il faut avoir les yeux sûrs, et les bras bons. — Vous verrez que ce drôle-là ne me juge pas digne d'être cocher de fiacre. Allons, informe-toi. — Et à qui? — Aux passants, au crocheteur, et à l'épicier du coin. — Monsieur?

— Qu'est-ce? — Je vois venir un homme un peu plus avancé que vous. — Comment cela? — Il a déjà un emplâtre sur un œil, et vous n'avez encore que votre mouchoir sur le vôtre. — Bon. C'est à celui-là qu'il faut t'adresser. »

L'homme à l'emplâtre était un vieux lieutenant de grenadiers, qu'un éclat d'obus avait glorieusement éborgné à la bataille de Minden, et qui marchait péniblement, accablé sous le poids des années et des lauriers. « Monsieur, indiquez-moi votre oculiste. — C'est le chirurgien major du régiment. — Sa demeure? — A Besançon, au pavillon des officiers. — A qui donc m'adresserai-je pour faire panser mon œil? — Vous y avez mal? — Il est crevé. — Et par quelle aventure?... — Je viens de recevoir un coup d'épée... — Celui qui vous l'a donné est un maladroit : vous deviez

le recevoir au travers du corps. — Ce serait bien pis vraiment. — Ecoutez, il n'y a pas d'oculiste qui raccommode un œil crevé. Mettez-moi là-dessus une compresse d'eau et de brandevin; vous la leverez dans huit jours, et si vous êtes défiguré, vous ferez comme moi, vous porterez un emplâtre. J'aime les braves, et je vous offre mes services. Si vous voulez, je vous mettrai le premier appareil. — Monsieur.... vous êtes bien bon. — Fouette, cocher. »

On arrive chez Robert. Le lieutenant émerveillé regarde autour de lui. « Corbleu, je n'ai jamais vu de chambre de caserne meublée comme cela... Laquais, de l'eau de-vie... On peut se consoler de la perte d'un œil, et d'un bras, lorsqu'on a le nécessaire et même le superflu. Laquais, une chemise et des ciseaux... Je suis brave comme Bélisaire, célèbre et gueux

comme lui.... Diable, vous êtes fort heureux que le coup ait pris de biais. Vous étiez mort, s'il fût entré droit... Soldat en 1710, caporal en 1720, sergent en 1730, sous lieutenant en 1737, lieutenant en 1750, chargé de dix-sept blessures, je viens solliciter une compagnie qu'on me refuse, parce qu'on prétend que je ne peux plus marcher, et qu'il est indispensable qu'un fantassin ait des jambes. — On vous la refuse! c'est une indignité, une infamie! je vous la ferai avoir. — Bah! — Et vous la commanderez à cheval. — Ce n'est pas l'usage. — *L'usage est fait pour le mépris du sage.* — Ma foi, vous avez raison. Vous avez donc des protecteurs, ou vous protégez vous-même? — J'ai dans ma manche un premier commis des bureaux de la guerre, dont j'ai richement marié le frère. En attendant le succès de mes démarches, vous resterez ici. —

Je le veux bien. — Je vais mener une vie retirée, vous partagerez ma solitude. Hé! quel plus noble emploi peut-on faire de son opulence et de son crédit, que de les consacrer au mérite indigent? Il est bien plus satisfaisant de secourir un brave homme, qu'on a sans cesse auprès de soi, de jouir du bien qu'on lui fait et de sa reconnaissance, que de s'occuper des propositions d'Euclide, auquel pourtant je ne renonce pas. Je vais donc goûter un plaisir nouveau, et acquérir la véritable gloire, celle dont rien n'altère les charmes, parce qu'elle a sa source dans le cœur. Dites-moi, monsieur, êtes-vous mathématicien? — Non, monsieur, je suis Artésien. — Monsieur, les mathématiques sont l'art de juger les choses d'après de sûres démonstrations. Elle ont pour objet l'étendue, les nombres... — Et à quoi tout cela est-il bon? — Comment,

vous ne sentez pas l'avantage de savoir à quelle distance nous sommes du soleil?... — Il me suffit qu'il m'échauffe et m'éclaire. — De savoir combien de temps mettrait, à y arriver, un boulet de canon qui ne perdrait rien de sa vitesse? — Hé! monsieur, que vous importe cela? Jouissez du peu de moments qui vous restent. Les plaisirs qui vous appartiennent sont sur la terre, sous votre main, et non dans le soleil. Cherchez le bonheur où la nature l'a mis pour vous. — Vous ne concevez pas encore la sublimité des choses que nous apprendrons ensemble; mais quand nous aurons vaincu les premières difficultés... — Je n'ai pas même envie de les combattre. — Vous voulez donc rester ignorant?—Et heureux. Jeune, j'ai fait l'amour, et il m'était beaucoup plus utile de savoir à quelle hauteur était la croisée de ma maîtresse, que de

connaître celle des astres, avec qui je n'ai aucun rapport. Vieux, j'ai quitté les femmes pour un ami toujours sûr. C'est lui qui fait disparaître les distances, qui me présente les personnes dont j'ai besoin. Je leur parle, elles me répondent, et ce qu'il y a de commode, elles répondent ce que je veux, elles font ce qui me plaît. Cet ami me console de l'indifférence des belles, que j'aime toujours. Il me fait oublier les douleurs cuisantes qui me tourmentent quelquefois. Il me fait rire de l'injustice, de la dureté des hommes. Il m'élève au-dessus de moi-même. Il me change en un homme nouveau. Il me rend l'audace, qui fait entreprendre. Il m'inspire la confiance, présage des succès. Je lui dois, pendant quelques heures, les faveurs de la beauté, le bâton de maréchal, le trône de France, celui de l'univers. Je me réveille, j'en conviens; mais

mon ami est toujours là, et je lui dois bientôt de nouveaux rêves, et une nouvelle félicité. Vive le vin! buvons; et s'il faut nous casser la tête, que ce soit avec du bourgogne, et non avec des chiffres. Les buveurs d'eau nous dédaignent, nous dénigrent, en faisant tristement l'éloge de la sobriété. Fermes sur leurs jambes, ils se croient très-supérieurs à celui qui chancelle; mais leur tête est constamment vide, et celle de l'ami du vin toujours riche en idées, plus ou moins riantes. — Ma foi, monsieur le lieutenant, je crois que vous avez raison. — Laquais, apportez bouteille, et du meilleur. — Oh! quels projets je vais faire, quand je serai en pointe de gaité! — Des projets, monsieur! des réalités. A vous. — A nous. — Il est bon. Vous en reste-t-il beaucoup de cette qualité-là? — Environ cinq cents bouteilles. — Nous en avons pour un mois. Buvons. »

Ces messieurs boivent, tête à tête, et parlent peu d'abord. Le lieutenant n'était pas riche en idées, et il ne s'échauffait que lorsqu'il parlait de son ami, ou qu'il éprouvait sa puissance. Bientôt une douce chaleur circula dans ses veines. Robert était plus jeune; mais il avait besoin d'habitude; ainsi le thermomètre des deux cerveaux était toujours au même degré. A la seconde, à la troisième bouteille, les têtes commencèrent à s'exalter. Le lieutenant, en fumant sa pipe, et en crachant sur les tisons, dit : « Ils me refusent une compagnie, les ingrats! — Une compagnie, qu'est-ce cela! Il faut arriver en vingt-quatre heures aux premiers grades de l'armée. — Et comment, monsieur le manchot? — Les Anglais nous battent dans les quatre parties du monde. Ils ruinent notre commerce, et je fais disparaître en un clin d'œil les Anglais et l'An-

gleterre. — Oh, oh! — Oui, monsieur, et je ne demande pour cela que dix compagnies de mineurs. — Et qu'en faites-vous? — J'enterre mes mineurs à Calais; je conduis le boyau sous la mer, je le pousse jusqu'à Londres, où j'établis ma chambre de mine. — Diable! à votre santé. — J'y fais rouler cinq cents milliards de poudre, et pan... — Pan! c'est cela. — Il ne reste de cette fière Angleterre, que ce que nous conservons de Tyr et de Carthage : le souvenir. — Le grand, le beau, le sublime projet! je voudrais l'avoir trouvé. — Soyez tranquille, je travaille pour votre compte. C'est vous qui faites sauter l'Angleterre. — Il me semble pourtant entrevoir un obstacle!... — Un obstacle! il n'y en a pas. — Que ferez-vous de la terre qu'on tirera de votre boyau? — Je la fais porter sur la falaise du Blané[1];

(1) Près de Calais.

j'y élève une montagne, autour de laquelle j'établis vingt batteries, en échelons, de mille pièces de canon chacune. Chaque canon a trois cents pieds de long, et porte un boulet de douze cents pesant. — Ho! cher manchot, des canons de trois cents pieds de long! comment les coulerez-vous? — Je ne les coulerai pas; je les ferai tailler dans la mine. — Ah! c'est différent. Buvons. Voyons maintenant ce que vous ferez de votre montagne et de vos canons. — Je protége toutes les côtes de France? — Ah, ah, ah! hé! peut-il y avoir une montagne d'où l'on voie toutes les côtes de France? — Il y en a bien une d'où l'esprit malin fit voir, à notre divin maître, tous les royaumes de la terre. Pourquoi ne ferais-je pas la mienne aussi haute que celle-là? — Hé, oui, oui, je me rappelle cette montagne: on m'en a parlé, quand j'étais petit

garçon. Après! Comme il faut joindre l'agréable à l'utile, je bâtis sur la cime de ma montagne... — De notre montagne, puisque vous travaillez pour moi. — Vous avez raison. Je bâtis, sur la cime de notre montagne, un palais que nous habiterons tous deux. — A merveilles. — Et nous y buvons, sans craindre d'être dérangés par personne. — Il ne faut pas qu'on nous dérange; mais il faut au moins voir quelqu'un. — A la bonne heure. Nous recevrons ceux qui viendront nous rendre leurs hommages. — Et nous retiendrons celles qui nous conviendront. Buvons, lieutenant.— Tope, manchot. Mais comment les nourrirons-nous? — Je peuple le haut de ma montagne... — De notre montagne. — Hé oui, c'est convenu. — De quoi la peuplez-vous? — Hé! parbleu, de chèvres. On mange les chevreaux : on boit le lait des mères...

— Je n'aime pas le lait. — J'en fais du fromage. — Je n'aime pas le fromage. — Il fait trouver le vin bon. — Je ne veux pas de fromage ; je ne veux pas de lait. Buvons, monsieur le manchot, et ne disputons pas. — Soit. Renonçons aux chèvres, et peuplons de lapins la base de la montagne. — Et nos caves? où les mettrez-vous? D'ailleurs je n'aime pas le civet. — Moi, je l'aime beaucoup. — Pas de lapins. — Pas de fromage. — Je veux du fromage. — Je veux des lapins. — Vous n'en aurez pas. — J'en aurai. — Non, par la sambleu, corbleu, ventrebleu, vous n'en aurez pas! — Vous êtes un impertinent! — Vous êtes un sot! — Un faquin! — Si vous ajoutez un mot, je vous fais sauter de la montagne dans la mer! » En disant cela, le lieutenant, qui a deux bras, saisit Robert, à qui il n'en reste qu'un. Il ne le jette pas dans la mer ; mais il l'envoie donner de la tête dans une

glace, qui tombe avec autant de fracas que celle de madame de Chamferlin. Le domestique de Robert arrive et veut séparer les combattants. « Ah! tu as des auxiliaires, s'écrie le lieutenant. Me voilà dans la position du maréchal de Saxe, combattant Cumberland et Waldeck, et les rossant tous les deux. Pan! pan! et pan! »

Au premier pan, il renverse une commode sur les jambes du domestique. Le domestique saute, et retombe sur les débris du marbre et du meuble. Au second pan, il culbute un secrétaire, qu'il met en pièces. Au troisième, il réduit en poudre un cabaret de porcelaine. Robert et son domestique ne s'occupent qu'à sauter, et nullement à se défendre. Le lieutenant se retranche derrière les débris des meubles, et de là, il lance, en manière de bombes, bouteilles vides, bouteilles pleines, grands et pe-

tits verres. Il casse une seconde glace; coupe le cordon d'un lustre de cristal; les éclats volent de toutes parts. Le domestique a perdu le bout du nez. Le maître a celui d'une oreille fendu. Ivre, et bientôt excédé de cet exercice violent, il va tomber dans un coin, où il s'endort profondément en répétant : des lapins, et point de fromage.

Le domestique ne pense qu'à faire retraite, mais il a affaire à un tacticien, qui a déjà coupé le chemin de la porte. Forcé de se défendre, le malheureux valet fait un dernier effort. Il jette à la tête du lieutenant, matelas, couvertures, chaises, fauteuils, pendule, pelles, pincettes; et nouvel Encelade, celui qui croyait élever des montagnes, est enseveli sous celle-ci. Un calme profond succède à ce terrible orage. Le valet s'esquive, va se coucher, et revient le lendemain sur

le champ de bataille, pour dépouiller et enlever les morts, ou pour panser les blessés.

« Où suis-je? disait Robert en étendant les bras. — Qui parle là-bas? dit le lieutenant d'une voix rauque. — J'ai un mal de tête affreux. — J'ai fait une nuit excellente. Allons, reprit le valet, il n'y a personne de mort : j'hériterai un autre jour. »

Robert était debout, et il regardait les débris confondus de ses meubles avec stupéfaction et terreur. « Baptiste, qu'est-ce que cela signifie? — Je n'en sais rien, monsieur. — Comment, maraud, tu n'en sais rien! — Non, monsieur. J'ai vu le lieutenant tout renverser, tout briser, nous jeter tout à la tête... — Tu as vu cela? — Oui, monsieur; mais j'ignore l'à propos...... — Je me rappelle pourtant qu'il était question d'un lapin et d'un morceau de fromage. — Quel conte

me fais-tu là? c'est pour de semblables niaiseries que mon appartement est bouleversé? — Et que vous êtes blessé à l'oreille, et moi au bout du nez. »

Robert porte la main à son oreille, et y trouve un caillot de sang. « Monsieur l'officier, boire mon vin, briser mes meubles et me blesser, c'est trop fort. Qui a pu vous porter à de semblables violences? — Ma foi, je ne m'en souviens pas. D'ailleurs je suis sans rancune. Buvons, et oublions le passé. — Je ne bois plus, monsieur le lieutenant. Votre ami, dont vous faisiez un éloge si magnifique, est un traître, qui ne fait faire que des sottises. En voilà assez, et vous allez avoir la bonté de vous retirer. — Non pas, mon camarade. Vous m'avez proposé le logement, et je l'ai accepté. Vous m'avez offert votre vin, et je ne sortirai pas d'ici que les cinq cents bouteilles ne

soient bues. — Mais, monsieur, avant que vous ayez fini mon vin, il ne me restera plus un meuble. — A cet égard-là, monsieur, le plus fort est fait. Jetons par la fenêtre éclats et tessons. Un coup de balai après cela, il n'y paraîtra plus. — Et il n'y aura ici que les quatre murs. — Il n'en faut pas davantage à un franc buveur. — Monsieur, je me suis expliqué. — Laquais, du vin. — Voulez-vous bien vous conformer à mes volontés? — Du vin, laquais. — Je vais envoyer chercher la garde. — Je suis en mesure. » Et le lieutenant jouait de sa colichemarde comme d'un bâton à deux bouts. La lame tourne autour de lui, menace alternativement Robert et Baptiste, et brise deux vases de porcelaine, tristes restes de ceux qui décoraient la cheminée.

Le maître et le valet sortent précipitamment, ferment sur eux la porte

à double tour, et vont chercher main forte. Le lieutenant se voit pris, comme un loup dans un piége, et, malgré sa colère et sa valeur, il réfléchit que ce n'est pas en battant des bourgeois, et en pulvérisant tout chez eux, qu'on obtient une compagnie. Il juge que ce qu'il a de mieux à faire est de se dispenser de décliner son nom. Il ouvre la croisée : il est au troisième étage. Les draps du lit, attachés bout à bout, ne descendent qu'au premier. Le lieutenant arrache, déchire les rideaux des croisées et du lit. Son épée dans les dents, il se laisse couler dans la cour. Le portier refuse de tirer le cordon, le lieutenant lui taillade la figure, ouvre la porte et file le long des maisons. Son emplâtre est tombé. L'orbite d'un œil vide; celui qui reste, égaré, troublé, poché; la figure, les mains, les cheveux, les habits barbouillés de plâtre, de boue, fixent

tons les yeux. Le lieutenant regarde les passants d'un air si déterminé qu'il leur fait baisser la vue, et que malgré la mauvaise opinion qu'on a de lui, personne n'ose l'inquiéter dans sa retraite.

Robert reparaît avec une force imposante. Son prisonnier est parti, c'est tout ce qu'il désire. Mais la frayeur a glacé le portier; elle a dénoué la langue d'un petit garçon, qui bégayait depuis sa naissance ; la portière crie à tue-tête, et va accoucher avant terme. Le locataire du premier, réduit aux laxatifs, inonde son lit et le parquet. Un chantre, qui loge à l'entresol, crie au miracle, et jure que Dieu, dans sa colère, fait pleuvoir.... de ce qu'il ordonna au prophète Ézéchiel de manger sur son pain. C'est un vacarme à ne plus s'entendre. Les soldats se répandent dans toute la maison. L'un présente sa bouteille em-

paillée au portier, l'autre le pan de son habit à sa femme. Celui-là propose un bouchon à l'habitant du premier; celui-ci vide la fontaine sur le corps du chantre. Le petit bègue est partout, et partout prend quelque chose, avec les meilleures intentions : Du vin et du sucre pour sa mère; du linge pour la layette du petit frère; une redingote pour vêtir son père; de l'argent pour payer les façons : le petit bègue était bien élevé, et prévoyant surtout. La garde prie Robert de lui abandonner les lambeaux et les débris qui couvrent son plancher, et tout est enlevé avant qu'il ait répondu. Avant qu'il se soit reconnu, tout est vendu au miroitier, au marbrier, à l'ébéniste, qui convertissent les glaces en petits miroirs, la commode en chiffonnière, qui vendent cher, qui achètent bon marché; mais qui donnent cependant au soldat brocanteur de

quoi boire le rogome, ce qui fait que chacun vit, que chacun est content.

Robert avait fort sur le cœur l'incartade du lieutenant. « Un homme, disait-il, que je ne connais pas, dont je ne sais pas seulement le nom; que je trouve dans la rue; à qui je m'intéresse, à l'aspect de ses infirmités, et au récit de ses campagnes; à qui je promets une compagnie; qu'en attendant je retire chez moi, en faveur de qui je renonce à l'étude des mathématiques, par qui je me laisse persuader que l'ivrognerie est le goût par excellence, et qui n'a pas plus tôt bu trois ou quatre bouteilles de mon vin, qu'il met tout en combustion chez moi; qu'il me bombarde, et me tire aux oreilles! — Monsieur, reprenait Baptiste, si vous retirez chez vous tous ceux qui vous feront des contes dans la rue, votre maison sera bientôt un repaire que la police fera raser. —

Que veux-tu, Baptiste, je suis bon, moi; mais je crois qu'en général l'homme naît méchant. — Ma foi, monsieur, je ne sais pas ce qu'il est en naissant; mais je n'en ai pas connu qui, en mourant, n'ait eu besoin d'une bonne et ample absolution. — Baptiste? — Monsieur? — Amour aux bons, haine aux méchants. — Haine à tout le monde donc. — Ah! Baptiste, Baptiste. — Oui, monsieur, à commencer par vous. — Insolent! — Ne vous fâchez pas, et laissez-moi finir. Vous êtes bon, dites-vous. Vous vous flattez que c'est par amour pour l'humanité que vous avez promis une compagnie au lieutenant; que vous l'avez pris chez vous. Ce n'est pas cela. Vous avez été bien aise de prouver que vous êtes en crédit, et votre orgueil était flatté de secourir un homme que le gouvernement laisse dans l'oubli. — Tu pourrais bien avoir raison, Bap-

tiste. Mais tu conviendras aussi que si je ne suis pas bon, le lieutenant est un vaurien. — Oh! d'accord. — Qu'il peut venir s'installer encore ici, et opposer à des raisons un argument, qui m'en a toujours imposé, la pointe de sa flamberge. Je confesse que je ne me bats que lorsque je ne peux absolument m'en dispenser. Je vais en conséquence trouver mon premier commis de la guerre, et, au lieu de lui demander une compagnie, je le presserai de renvoyer le lieutenant à sa garnison. — Et vous ferez bien, monsieur. »

Robert court au ministère de la guerre, et détaille ses sujets de plainte contre un homme qu'il ne connaît pas. « Monsieur, lui dit son premier commis, si on écoutait tout le monde, il n'y aurait dans l'armée que des maréchaux de France, et nous n'avons pas un officier qui ne crie partout qu'il

n'est pas à sa place. Celui que vous avez recueilli, est un des plus mauvais sujets que je connaisse, car le détail de ses services m'indique le père Balan. Simple soldat pendant dix ans, parce qu'il cassait des vitres, battait les bourgeois, et tuait un camarade par semaine; caporal pendant dix autres années, parce qu'il mangeait le prêt, et mettait sa chambrée à la diète; sous-lieutenant après vingt-sept ans de service, parce que son colonel, cerveau brûlé comme lui, le protégeait, et que d'ailleurs Balan est un brave homme; nul dans ce nouveau grade, et parvenu à la lieutenance, je ne sais comment, Balan, qui devrait s'estimer fort heureux, intrigue, cabale; et il est de ces êtres dont il n'est pas permis de s'occuper. Que gagne-t-on à protéger des gens obscurs? Rien du côté de la considération; moins encore du côté de la fortune. Recom-

mandez-moi de ces hommes qu'on se fait honneur d'avouer et d'avancer rapidement ; qui, à temps de service égal, attendraient, sous un concurrent préféré, un avancement tardif, et même incertain, et qui savent reconnaître un bon office autrement que par des phrases. Je vous indiquerai des sollicitants, qui parlent trop, qui n'agissent pas assez, qui oublient enfin qu'ils ont une bourse, et des mains pour l'ouvrir. Vous leur ferez entendre raison. — Vous comptez donc m'associer?.... — Tant vaut l'homme, tant vaut la place. J'entends comme un autre, à tirer parti de la mienne ; comme un autre, aussi, je veux ménager les apparences. Vous êtes répandu, intelligent ; soyez mon courtier, nous partagerons les honoraires; et croyez-moi, Ptolomée, Ticho-Brahé, Copernic, Descartes, les logarithmes, et les astres, ne peuvent entrer en

comparaison avec les commodités de la vie. »

Auri sacra fames! à la seule idée de l'or, Robert ouvre des oreilles attentives; il oublie ce qu'il lui en a coûté pour avoir fait un journal et des mariages; il renonce aux sciences exactes et à une vie tranquille; il se décide à faire commerce de compagnies, de régiments, de lieutenances de roi. Il ne désespère pas de devenir enfin propriétaire d'une aussi belle terre que celle du surintendant Fouquet, parce que l'impôt dont le produit est le plus incalculable, et dont on parle le moins, est celui qu'on lève sur la vanité humaine.

Déjà il avait fait un colonel d'un joli chanteur, qui avait pour concurrent un ancien officier plein de valeur et de mérite, mais qui n'avait pas mille louis à donner aux associés. Un maréchal-de-camp de sa façon l'avait

emporté sur un colonel qui s'était distingué partout ; mais qui ne savait pas jouer la comédie ; et le commandement d'une place importante devait être accordé à un homme qui dansait avec une rare perfection. Il fut un temps où la musique, la danse, et la déclamation tenaient lieu de qualités auprès des femmes, et où les femmes menaient tout, faisaient tout, excepté ce qu'elles devaient faire. Les maîtres de déclamation, de danse et de musique devinrent tout à coup des personnages. Ils portèrent le linge le plus fin, les étoffes les plus belles ; ils dédaignèrent de fouler le pavé ; ils furent admis aux meilleures tables, et on ne les reconnut plus qu'à leur ton d'impudence.

Robert avait toujours l'adresse de mettre une femme à la tête de chaque affaire. Il les choisissait jolies, spirituelles, actives surtout, et, alors, on

ne pouvait rien refuser à ces femmes-là.

Les jeunes officiers abandonnaient l'étude de leur art, pour apprendre à faire un rigaudon, à filer un son, et à répéter avec charme quelques vers de l'abbé de Bernis à une protectrice, qui écoutait de son ottomane, et qui, variant ses positions d'après les tableaux du galant abbé, disait en rougissant, en soupirant, et à demi-voix : comment n'a-t-on pas une compagnie quand on dit aussi bien ? Le lecteur, qui n'était ni aveugle, ni sourd, laissait tomber le livre... et le lendemain M. le duc demandait la compagnie, qu'il payait, par les mains de madame, à messieurs les associés. Aujourd'hui les femmes ont le bon esprit de n'apprécier des bagatelles qu'à leur juste valeur ; elles cultivent leur entendement, leur raison ; elles vivent au sein de leurs ménages ; elles sont fidèles à leurs maris.

Cependant ces promotions, bizarres et multipliées, causaient du mécontentement dans l'armée, et justifiaient des murmures. Un officier respectable, soumis à l'autorité, mais confiant en la justice de sa cause, sollicitant sans bassesse, mais avec persévérance et fermeté, arriva à Paris, déterminé à demander hautement le prix de ses belles actions. Jusqu'à quand, dit-il à l'ami de Robert, des sauteurs l'emporteront-ils sur de véritables soldats? Est-ce avec des gambades qu'on a gagné la bataille de Lawfelt, qu'on a pris Berg-op-Zoom et Minorque? Ces lieux sont teints de mon sang. Voilà l'état de mes services; je vous somme de le mettre sous les yeux du ministre, et de me rendre ce qu'il vous aura dit.

Le premier commis fut intimidé. Cet officier, né d'un artisan, était parvenu de grade en grade à celui de

lieutenant-colonel, sans autre appui que son mérite. Il avait à surmonter le préjugé attaché alors à la roture, et les obstacles qui en étaient la suite inévitable. Il avait tout vaincu; il était personnellement connu du roi, qui l'estimait; cet homme enfin était le brave Chevert.

On ne trompe pas impunément un officier de ce caractère. Le premier commis, qui préférait l'or à son devoir, osa cependant en former le projet. Un régiment était sans chef; le fils d'un homme puissamment riche faisait des offres brillantes; les intéressés ne pouvaient se décider à laisser échapper cette occasion. Ils conféraient, dans un arrière-cabinet, sur les moyens d'écarter Chevert, lorsque celui-ci rentra dans les bureaux. Il entendit prononcer son nom dans la pièce voisine; il prêta l'oreille; il découvrit ce qui se tramait contre lui.

Jeune et vif encore, il céda à un premier mouvement de colère; il entra dans l'arrière-cabinet, et tomba à grands coups de canne sur les marchands de régiments. Il passa de là chez le ministre, avoua son emportement; mais précisa des faits, dont la vérification était facile. Le premier commis fut chassé; le ministre pardonna un acte de violence, que la circonstance rendait excusable; il se fit un honneur d'appuyer la demande d'un excellent officier : Chevert eut le régiment.

Robert, qui se rappelait comment bâtonnent les habitants de Brives-la-Gaillarde, s'était esquivé, dès les premiers coups, et sa précipitation même lui était devenue fatale. Il avait pris un escalier pour un autre, et s'était trouvé dans une avant-cour, fermée par une grille de fer, à hauteur d'appui. Poussé par la crainte, et croyant

toujours avoir l'officier derrière lui, il avait essayé de la franchir; mais il ne sautait pas comme les colonels qu'il avait faits. Il tomba sur les piques qui couronnaient la grille, et y resta accroché par une jambe et une cuisse. Un laquais, qui l'eût achevé, s'il l'eût connu, c'était celui de Chevert, qui bâillait en se dandinant, en attendant son maître, ce laquais lui tendit une main secourable, l'aida à se traîner jusqu'à un fiacre, et le chirurgien, que Baptiste courut chercher, décida que les blessures n'étaient point dangereuses; mais que le blessé resterait boiteux, parce qu'il y avait un nerf coupé.

« Que je suis malheureux! disait Robert. — Mais pas trop répondait Baptiste. Vous avez offensé d'honnêtes gens, ruiné de légitimes héritiers, condamné des officiers de mérite à l'obscurité, et vous avez fait

votre fortune, où d'autres n'eussent gagné que des coups. — Mais je suis borgne, manchot et boiteux. — Qu'est-ce que cela fait? vous n'êtes plus jeune, vous n'êtes plus beau; vous n'avez jamais eu qu'une mauvaise réputation; vous ne pouvez être recherché que par votre opulence, et ce moyen de considération, le plus puissant de tous, vous l'avez à votre disposition. — Et l'amour, Baptiste, l'amour? — Ah! l'amour est fait pour les jeunes gens. Il faut avoir le bon esprit de renoncer aux femmes, quand on a cessé de leur plaire. — C'est bien dur! — Hé! non. A quoi vous ont mené vos mille et une amourettes? à la perte du temps, et au repentir. Tenez, monsieur, j'éprouve que l'amour n'est rien quand la jouissance cesse d'être un besoin, et ce besoin-là n'est plus que dans votre tête. Ne faites plus de projets. Vous n'êtes pas heureux dans vos conceptions, et

je ne sais pas ce qui vous serait arrivé, si votre premier commis n'eût renvoyé Balan à son régiment, et si son expulsion des bureaux ne vous eût forcé à renoncer au commerce de compagnies et de régiments. Vivez tranquille, loin du monde, qui vous connaît trop, entre ces livres que vous avez achetés, que vous n'avez pas ouverts encore, et moi qui ne conseille pas trop mal. — Tu veux que je passe ma vie avec toi ! — Et pourquoi pas, monsieur? les circonstances vous ont fait maître, et moi valet; mais nous sommes de la même pâte. Je vous aime, aimez-moi, et nous serons de niveau. Le monde est plein de Balans, qui vous boiront, qui vous mangeront, avec des formes plus polies, et qui se moqueront de vous, quand vous aurez le dos tourné. — Je crois que tu as raison, Baptiste. Je prévois cependant que le genre de vie, que tu me proposes de mener, sera un peu

ennuyeux. — Bah, monsieur, qu'est-ce que le plaisir? du bruit. Quand on s'est fatigué, étourdi, ne faut-il pas revenir à soi-même! Supposez tous les jours que vous vous êtes amusé la veille, et vous aurez, de plus que les autres, la santé, car on peut très-bien se porter avec un œil, un bras de moins, et une jambe de quatre pouces plus courte que l'autre. — Sais-tu que tu es philosophe, Baptiste? — Je ne m'en doute pas, monsieur. — Tant mieux, mon ami. Ta philosophie est celle de la raison. Essayons de vivre ensemble; et si je m'en trouve bien, j'aurai soin de toi pendant ma vie, et je t'assurerai une existence après ma mort. — Hé bien! monsieur, voilà qui s'appelle penser, parler, agir. Je suis tout à votre service. »

Un motif secret contribuait à déterminer Robert. Il pouvait, dans cette espèce d'association, satisfaire pleine-

ment ce goût de domination naturel à tous les hommes, car il était tacitement convenu que Baptiste resterait chargé des soins, des complaisances, des procédés; que Robert n'aurait que la peine de commander, et que son avis serait toujours le meilleur. C'était un bon garçon que Baptiste, qui avait le goût des héritages, et qui était capable de se ployer à tout pour hériter.

CHAPITRE III.

UNE INTRIGUE DOMESTIQUE.

Les choses allèrent à merveilles, tant qu'ils ne furent que deux. Mais lorsque Robert commença à s'appuyer sur une béquille, il désira revoir le soleil, et respirer le grand air. Baptiste le soutenait sous un bras, et ils allaient, clopin clopant, s'ennuyer au Luxembourg. Ils s'étaient tout dit, pendant que Robert gardait le lit ou la chambre, et, après s'être extasiés un moment sur la richesse de la nature, avoir ri des figures hétéroclites qui fréquentaient alors ce jardin-là, ils se regardèrent en bâillant, et Robert disait tout bas : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il lui faut une

compagne. La Genèse le dit, et j'ai beaucoup de foi à la Genèse. »

Il y avait là une jolie petite fille, qui venait tous les jours promener un enfant aussi joli qu'elle, dont, moyennant deux cents livres par an, elle remplaçait la mère, qui jouait ou qui faisait pis. Elle posait l'enfant devant elle; elle courait à reculons, avec une grâce toute particulière; elle étendait des bras rondelets, dans lesquels l'enfant venait se jeter. Elle l'enlevait, le baisait, trottait, pirouettait, chantait, riait et montrait les plus belles dents du monde. L'enfant était enchanté; Robert ne l'était pas moins, et son projet de prendre une gouvernante, douce, aimante, facile, se reproduisait avec un nouvel intérêt.

Baptiste avait pris de l'ascendant. Il fallait le tromper, au moins jusqu'à ce qu'on se fût assuré des dispositions de la petite. Robert l'envoya, à Chaillot, porter une lettre insignifiante, à

quelqu'un qu'il connaissait à peine, et qu'il n'avait pas vu depuis six mois. Il couvrit son œil crevé d'une bande de taffetas neuf; il substitua une canne à sa béquille, et il alla chercher la petite bonne, en se tenant aussi droit que le permettent des nerfs raccourcis, et en se donnant l'air le plus agréable qu'il pût prendre.

Il faut débuter, n'importe comment. Il commença par sourire à l'enfant ; il le caressa, il lui offrit des bonbons. Il s'informa du nom de ses parents, de leur état, de leur demeure. La petite bonne répondait librement à ce qui ne s'adressait pas personnellement à elle. Bientôt la conversation devint plus directe. Robert lui parla d'elle, avec cet intérêt qui engage toujours une femme à écouter, et cette réserve qui écarte le soupçon. La confiance s'établit. Robert plaignit une jeune et jolie fille, d'être obligée de servir, et surtout un enfant, dont il faut pour

ainsi dire être esclave, et une mère quinteuse, qui paie peu, et exige beaucoup. Le service d'un homme est bien plus agréable. Il ne se mêle pas du ménage, trouve tout bien, est reconnaissant de ce qu'on fait pour lui, et marque sa reconnaissance par une robe, par un bonnet, par une paire de bas de soie, de boucles d'oreilles. La petite écoutait attentivement. Elle se voyait déjà parée comme sa maîtresse, et figurant à côté d'elle chez Nicolet. Elle regardait Robert, et elle jugeait n'avoir à courir, près d'un homme borgne, manchot et boiteux, aucun des risques auxquels sont, dit-on, exposées les petites filles qui servent de vieux garçons. Elle attendait que Robert s'expliquât. Encouragé par un sourire, il hasarda des propositions positives.

Il n'était pas bien de mettre madame dans la nécessité de promener elle-même son Victor, jusqu'à ce qu'elle

fût pourvue d'une autre bonne ; mais il y aurait eu de la folie à ne pas changer un casaquin contre une robe, et le mouchoir de grosse mousseline contre un fichu de gaze. Rosalie ramène l'enfant ; fait son petit paquet ; sacrifie un mois de gages pour éviter toute explication, s'échappe de chez sa maîtresse ; et lorsque Baptiste revint de Chaillot, elle était établie chez Robert.

Baptiste, en apercevant Rosalie, assise dans une bergère, M. Robert debout devant elle, lui parlant avec chaleur, en lui passant au cou une chaîne d'or, qui n'avait pas été faite pour être collier, mais qui pouvait en tenir lieu ; Baptiste, en remarquant la rougeur et la docilité de la petite, la prit d'abord pour une de ces femmes obligeantes, qu'on trouve dans tous les coins de Paris ; qu'on prend, qu'on quitte sans conséquence, sans explication, et même sans adieux. Mais le

paquet, qu'il vit sur un fauteuil, lui donna à penser; et lorsque Robert lui dit que mademoiselle Rosalie était commensale de la maison, il fit une mine, mais une mine... Avait-il tort? Un factotum n'est-il pas toujours jaloux de son utilité, et surtout de son influence? N'est-il pas connu qu'une jolie gouvernante, qui ne l'aide en rien, qui ne fait rien, prend, par degrés, un empire absolu? Qu'arrive-t-il avec le temps? Qu'un pauvre domestique est obligé de servir deux maîtres, la demoiselle surtout, et que s'il lui arrive de déplaire, même involontairement, elle obtient son congé sur l'oreiller, qui donne conseil, dit-on, mais qui, souvent aussi, fait faire bien des sottises.

Dans cette position critique, Baptiste crut n'avoir qu'un parti à prendre. Il résolut d'attaquer la gouvernante dans l'esprit de monsieur, de la miner, avant qu'elle le maîtrisât.

Il tremblait déjà de perdre, ou du moins de partager un héritage, sur lequel il comptait, quoiqu'il fût à peu près de l'âge de Robert. A la vérité, il ne lui était pas arrivé d'accidents, et il n'avait pas d'infirmités. Il est assez plaisant que nous spéculions tous sur la mort des autres, comme si chaque individu était exempt du dernier bonsoir. Prévention heureuse, au reste, qui fait que chacun déloge sans y penser, sans s'en apercevoir.

On soupa. Robert avait grande envie de faire mettre mademoiselle Rosalie à table; mais il fallait aussi y recevoir Baptiste, ou proclamer la petite maîtresse en titre. Elle avait répondu assez vaguement aux jolies choses que monsieur lui avait adressées, et quelle humiliation pour lui, si elle refusait le rang qu'il brûlait de lui offrir! Monsieur soupa donc à son petit couvert, le domestique derrière sa chaise, la petite assise en

face de lui, liberté qui déplaisait fort à Baptiste, parce qu'elle annonçait des dispositions à une intimité absolue. Il faisait à Rosalie des signes, dont elle ne tenait aucun compte. Rosalie ne s'était pas écartée encore du chemin rocailleux de la sagesse; elle ne pensait pas à se fourvoyer; elle ne croyait pas même monsieur fort à craindre; mais elle avait un instinct de femme, qui lui disait que quand un maître a dit des choses tendres à sa servante, et qu'il lui a passé une chaîne d'or au cou, elle peut se mettre à son aise avec lui.

Robert ordonna à Baptiste de préparer un lit à mademoiselle Rosalie, dans le cabinet qui tenait à sa chambre, parce qu'il ne se sentait pas bien, et que les soins d'une femme ont un certain moelleux, dont les hommes n'approchent jamais. Baptiste répondit que jamais monsieur ne s'était plaint de son service; qu'il en avait l'habitude,

et qu'il s'en trouverait mieux que de celui de mademoiselle, qui n'était pas au fait de son tempérament. Monsieur répliqua qu'il l'y mettrait. Baptiste sentit qu'il ne pouvait se maintenir qu'avec de la souplesse, et qu'il ne ferait congédier Rosalie, que par des insinuations perfides avec douceur. Il dressa le lit avec une apparence de bonne volonté, qui trompa le maître et la demoiselle.

Mademoiselle s'enferma chez elle, comme on peut s'enfermer dans un cabinet, qui a une porte vitrée et un locquet, qui ferme et qui ouvre en dehors; c'est-à-dire, qu'elle tira le fin rideau sur le vitrage, et qu'elle poussa une chaise contre la porte.

Un homme boiteux et manchot ne se déshabille pas facilement seul. Robert eût volontiers prié mademoiselle de lui rendre ce service; mais ce chien de Baptiste était là, toujours là. Il roulait les cheveux, il ôtait la boucle du

col, celle des souliers, de la jarretière, de la culotte; il présentait le bonnet de nuit; il chauffait la chemise, et, sous un air hypocrite, il jouissait du dépit de son maître. Il voulait donner à la petite le temps de s'endormir: fille qui dort n'est disposée qu'à cela. Il fallut se retirer enfin; mais il n'oublia pas de prendre, selon l'usage établi, la clef de la porte extérieure de l'appartement.

Rosalie était couchée, et ne dormait pas, non qu'elle pensât à malice; mais elle s'occupait de son état actuel, de l'excellence de sa condition, et surtout de sa chaîne d'or. Robert ne dormait pas non plus, vous en devinez la raison. Tout à coup des cris perçants se font entendre, et Baptiste arrive, une bougie dans chaque main. Monsieur n'est plus dans son lit, il n'est pas même dans sa chambre. La porte du cabinet est ouverte, la chaise renversée, les couvertures, les mate-

las, monsieur et mademoiselle sont par terre. Rosalie se défend des pieds et des mains. Baptiste demande avec un grand sérieux, si les soins moelleux de mademoiselle sont suffisants. Monsieur envoie Baptiste par-delà les monts, et Baptiste reste là.

La présence d'un tiers, et surtout d'un goguenard, est un calmant auquel peu de tempéraments résistent. Robert se relève, confus, incertain de ce qu'il allait faire et dire. Baptiste le remet dans son lit, et lui dit, d'un ton ironique : « Monsieur, quand une servante a trouvé grâce devant son maître, et qu'elle ne sent pas le prix de ses bontés, elle s'en rend non-seulement indigne, mais elle prouve la petitesse de ses vues et de son jugement. Rosalie est une petite sotte, arrivée de son village, à cheval sur sa vertu, et qui n'a pas senti qu'elle pouvait troquer une niaiserie contre des bienfaits solides ; qui n'a pas assez

de discernement, pour apercevoir que l'œil qui vous reste est plein de feu ; que le bras qu'on ne vous a pas coupé est musculeux, et que votre bonne jambe est faite au tour. — Mais je crois, monsieur Baptiste, que vous faites le mauvais plaisant. — Et cette petite pie-grièche mord, pince, égratigne, et ne craint pas de vous donner en spectacle à votre valet; car enfin, monsieur, j'ai tout vu, et n'ai rien marqué de fort beau, ni surtout de très-moral. — As-tu fini, coquin? — Pas encore, monsieur. J'ajouterai quatre mots : c'est que vous ne pouvez garder chez vous une fille que vous ne regarderez plus sans rougir. — Bah! Bah! elle rougira à son tour. J'en ai apprivoisé bien d'autres. — Oui, quand vous aviez deux yeux, deux bras, et deux jambes. — Voyez si ce maraud se taira. Je te chasserai, misérable. — Voilà comme vous faites justice, vous autres maîtres. Vous me

proposez de vivre avec vous ; vous me promettez une place dans votre testament, pour prix de ma renonciation à moi-même, et vous introduisez ici la discorde, une femme qui vous hait, qui vous maltraite ; et vous me chassez, moi, qui vous aime assez pour vous dire la vérité. — Allons, reste, tais-toi, et va te coucher. Je me suis fatigué avec cette imbécille, et je veux reposer. — Mais où est-elle donc, monsieur? — Au diable, si cela l'arrange! Laisse-moi dormir. »

Rosalie avait entendu un terrible prône sur ce texte : *Homo est leo quærens quem devoret*. Persuadé que l'homme est un lion cherchant sa proie, ce qui est très-vrai, au physique et au moral, Rosalie s'était enfuie en simple chemise, sans savoir où elle allait, sans réfléchir à ce qu'elle deviendrait, n'ayant pour objet que d'échapper au lion Robert, et ne pensant pas qu'elle en pourrait rencon-

trer quelque autre, qui aurait l'usage de ses deux mains. Elle avait trouvé une chambre ouverte, et dans cette chambre un lit. Elle s'était tapie sous la couverture, et elle cherchait à remettre un peu d'ordre dans ses idées, lorsqu'elle entendit marcher dans la chambre : C'était Baptiste qui rentrait chez lui.

Elle poussa machinalement un cri, qui indiqua à M. Baptiste le nid où s'était retiré le joli oiseau. Il fit subitement cinq à six réflexions, qui se réduisaient à ceci : Rosalie a son innocence; et faire peur à une fille sage n'est pas le moyen d'en tirer parti. Mon maître a voulu me chasser, parce que je lui ai parlé raison; donc il aime assez Rosalie pour être incapable de rien entendre; donc elle détruira, avec un mot, un sourire, l'effet des plus adroites insinuations; donc il faut m'entendre avec elle, puisque je ne peux la culbuter.

Baptiste commença un monologue pathétique sur l'excellence de la sagesse, sur l'abomination du vice, et de certains hommes qui ne respectent rien. Il s'apitoya sur le sort de Rosalie, jeune, charmante et sans expérience, que l'horreur du crime exposerait sans défense, dans la rue, aux attaques du premier brutal. Le coquin poussa quelques soupirs bien ronflants et à mesure qu'il soupirait et qu'il parlait, Rosalie se sentait rassurée. Elle avait crié, sans s'en apercevoir; elle était restée cachée sous la couverture; il lui paraissait clair que Baptiste ne la savait pas là. Il venait donc d'exprimer ses véritables sentiments, et par une conséquence toute naturelle elle jugea Baptiste un homme de bonnes mœurs et plein d'humanité.

Elle descendit doucement la couverture, découvrit un œil, puis l'autre, et montra enfin le bout de son nez. Ce fripon de Baptiste jeta, à son

tour, un cri d'étonnement, et témoigna combien il était flatté que mademoiselle l'estimât assez pour être venue chercher un asile chez lui. La petite répondit ingénuement que le hasard avait tout fait; mais qu'elle se croyait plus en sûreté chez M. Baptiste qu'ailleurs. M. Baptiste voulut justifier la bonne opinion qu'on avait de lui. Il s'assit respectueusement auprès du lit, et commença une conversation sentimentale. Les petites filles aiment beaucoup qu'on leur parle sentiment. Ce langage-là trouve toujours le chemin du cœur, et Baptiste le parlait mieux que les petits paysans qui juraient par F... à Rosalie, qu'elle était belle; manière énergique, que sait apprécier une femme qui a de l'usage, et qui effraie la craintive innocence. Et puis Baptiste n'était point mal, quoiqu'il eût quarante ans. Ses grands yeux durs s'adoucissaient par le désir de plaire;

Rosalie l'écoutait avec intérêt, et lui répondait avec complaisance.

Il conçut tout à coup un projet plus raisonnable que ceux de son maître, et peut-être aussi brillant. Il représenta à la petite que, si elle sortait de chez monsieur, il faudrait qu'elle entrât dans une autre maison; que partout il y a des hommes; que partout on convoiterait sa jolie figure: que son inexpérience la ferait enfin succomber, et qu'elle n'avait qu'un moyen de sauver sa vertu, c'était de se mettre sous la protection d'un mari, et il lui demandait la préférence. Cette proposition là fait toujours plaisir aux filles, bien qu'elles n'en conviennent jamais. Rosalie se jeta dans les lieux communs, que les petites dissimulées ne manquent pas d'employer en pareille circonstance. Elle était bien jeune; elle n'avait encore que sa chaine d'or; M. Baptiste ne la connaissait pas; il pourrait se repen-

tir plus tard d'un choix précipité. Tout cela voulait dire : Reconnaissez en moi la fraîcheur et les charmes du premier âge; dites-moi que, riche des dons de la nature, je n'ai pas besoin de dot; qu'il ne faut qu'un instant pour m'apprécier ce que je vaux, et qu'on ne se repent jamais d'avoir assuré son bonheur.

M. Baptiste répondit tout cela, ou l'équivalent, comme si mademoiselle Rosalie l'eût soufflé mot à mot. Il ajouta qu'il avait déjà quelques épargnes, et qu'en agissant de concert, ils n'auraient pas besoin d'attendre les dispositions incertaines d'un testateur; que bientôt les petits profits suffiraient aux frais d'un établissement honnête. Ces petits profits étaient faciles à percevoir, et à répéter : il ne s'agissait que de faire payer six francs à monsieur ce qui coûtait trois livres.

Rosalie répondit naïvement, que

lorsque les maîtres ne donnent rien, il n'est pas défendu de penser à soi; que d'ailleurs ils promettent *tant* pour un service déterminé, et rien pour les humeurs, les caprices, les brusqueries, dont il est juste de se dédommager, puisque toute peine vaut salaire. M. Baptiste exprima le désir modeste que le traité fût scellé par un baiser. Mademoiselle Rosalie répondit, aussi modestement, qu'on ne refuse pas un baiser à son futur époux.

L'effet d'un premier baiser est prodigieux. La petite fille ne savait plus trop où elle en était. M. Baptiste savait très-bien où il voulait être. Quand on a accordé un baiser, on en refuse rarement un second, et de baisers en baisers on arrive, sans s'en douter, au but auquel on n'avait pas même pensé. Baptiste fut étonné d'être heureux; Rosalie fut honteuse d'avoir eu du plaisir; mais le plaisir fait bien

vite oublier la honte qu'il a causée. D'ailleurs, qu'avait-elle à craindre? M. Baptiste lui avait juré qu'il l'épouserait, et un honnête homme ne manque pas même à une simple promesse. Baptiste n'avait garde, au reste, de violer ses serments : on prend volontiers femme jeune et jolie, quand on croit y trouver son compte.

Baptiste ne prévoyait plus qu'une difficulté : c'était de faire consentir monsieur à un mariage qui devait déranger tous ses projets. Il fut très-étonné de voir Robert sourire au premier mot qu'il lui adressa à ce sujet, et ce sourire était pourtant facile à interpréter. A l'aide d'un sacrement, la petite fille la plus timorée devient une femme aguerrie. Il ne reste qu'à vaincre sa répugnance, si on en inspire, ce dont on ne convient jamais avec soi, et la puissance de l'or est incalculable, inconcevable, inimaginable. Il efface les rides; il cache les in-

firmités; il couvre de roses les glaces de la vieillesse, il endort, il aveugle un mari soucieux; il en fait un être affable, prévenant; il y a trois heureux enfin, où il ne devait y en avoir que deux, et le mystère assure le bonheur de chacun. Celui de madame surtout est complet : elle joue deux hommes, et elle arrondit ses affaires.

Baptiste surveillait soigneusement sa future, Robert le croyait éperdument amoureux, et se faisait d'avance un malin plaisir de tromper sa jalousie. La petite, très au courant du mariage, riait en elle-même de la frayeur que lui avait causée le lion Robert, et femme qui se familiarise avec certaines idées, ne tarde pas à l'être avec la chose.

Robert présenta l'épousée à l'autel. Il fit les frais de la noce, et la fit magnifique. Il ne laissa échapper aucune occasion d'adresser, à la dérobée, de ces mots qui disposent une petite fem-

me à entendre des choses positives; et déjà il avait essayé du grand moyen de séduction. Une montre à répétition, et d'assez jolies boucles d'oreilles rendaient Rosalie très-attentive. Il est tout simple qu'un maître fasse un présent de noces à sa petite bonne qu'il marie. L'époux n'en peut tirer aucune conséquence. Il est tout simple aussi que la petite bonne, qui connaît les prétentions de son maître, et qui en a reçu des boucles d'oreilles et une montre, compte sur quelque chose de plus. Il est tout simple que celui qui donne ait plus que des espérances. Je ne sais comment le maître et la petite bonne s'arrangèrent; mais à la fin d'une allemande, où Baptiste avait excité l'admiration des parents, appelés de cinq à six villages, monsieur rentra, boita un peu plus que de coutume, et madame reparut un instant après, rouge comme une cerise, et ayant dans sa poche une cin-

quantaine de louis, qu'elle ne savait où cacher mieux.

C'est une terrible chose que de l'argent mal acquis. On ne sait où le mettre; on ne sait à quoi l'employer. Il semble que l'écu dépensé soit un témoin, qui s'élève contre le monopoleur, l'exacteur, le spoliateur. On croit lire dans les yeux de chacun le reproche de son infamie... pour peu qu'on conserve de pudeur. Ainsi Rosalie, qui ne rougissait ni de sa montre, ni de ses boucles d'oreilles, était embarrassée de ce malheureux rouleau... qu'elle venait pourtant de gagner.

Qu'en fera-t-elle? Elle serait assez disposée à en acheter des petits bijoux, quelques objets de parure. Mais le mari? Elle l'entend lui demander d'un ton sévère: Madame, d'où vient cet argent? Le dépenser en friandises, serait assez agréable, et personne n'en saurait rien. Mais qui peut manger

pour cinquante louis de marrons glacés, de pastilles, ou de confitures? On les mangerait sans doute avec du temps; mais le petite prévoit qu'un rouleau succédera bientôt à celui-ci, et elle ne peut dévorer *le Fidèle Berger*, ou tel autre amas de bonbons de la rue des Lombards. Le parti le plus court et le plus sûr est de mentir à son mari : c'est ce que les femmes entendent assez bien. Elle dit donc à maître Baptiste, que pendant qu'il dansait l'allemande, monsieur l'avait tirée à l'écart, et l'avait forcée d'accepter ce rouleau. Maître Baptiste se pinça les lèvres un moment. C'est, vous le savez, un être très-réfléchi, que monsieur Baptiste. Il pensa qu'il avait quarante ans, sa femme dix-huit; que le chapitre des accidents était très-étendu cette année-là, et que tant de maris sont trompés pour rien, qu'il ne devait pas raisonnablement se fâcher de l'être pour quelque chose.

En effet l'argent plut avec une telle abondance, que M. Baptiste eût négligé *les petits profits*, s'il ne les eût considérés comme un moyen de plus d'accélérer son indépendance, et la formation de l'établissement qu'il projetait. Persuadé qu'on ne compte, que pour la forme, avec le mari d'une femme qui ne refuse rien. M. Baptiste gonfla bientôt les mémoires, de manière à pouvoir quitter le service dans six mois. Robert ne put se dissimuler qu'on le volait. Mais il sentait qu'il est un âge où il faut acheter ce que la beauté prodigue à la jeunesse, et il se fût étourdi peut-être sur la réduction de sa cassette, si Rosalie n'eût commencé à lui faire éprouver les caprices, et même les dédains auxquels doit s'attendre un homme qui ne peut plus plaire, et qu'une femme croit trop heureux d'obtenir quelques faveurs, accordées d'assez mauvaise grâce. M. Baptiste, de son côté, fai-

sait acheter son silence. Il avait de l'humeur; il faisait mal son service, il prenait un ton impérieux, il répondait avec insolence; Robert perdit enfin le droit de commander chez lui. Subjugué par la femme, obligé de dissimuler les torts du mari, il réfléchit à sa position. Il la jugea aussi dure qu'humiliante. Madame Baptiste commença à lui paraître coûteuse; le mari lui devint insupportable, et il forma le projet de secouer le joug qu'il s'était imposé. Il laissa percer son mécontentement. Baptiste en rit : sa femme dissipa l'orage qui se formait par quelques caresses, quelques complaisances. Robert reprit ses chaînes, et voulut de nouveau les secouer lorsque les procédés offensants se renouvelèrent. Un sourire, un mot, une nuit rendaient ces chaînes plus pesantes.

Excédé de ces alternatives, et n'ayant jamais un moment de jouissance pure,

Robert pensa sérieusement à se défaire de ses tyrans domestiques. Ils avaient pris sur lui un tel ascendant, qu'il ne savait comment leur donner leur congé. Il voulait parler, et les mots expiraient sur ses lèvres. Il voulait écrire, et indigné de sa faiblesse, il s'échappait de chez lui. Il essayait de dissiper ses chagrins dans la société de quelques amis, à qui il n'osait pas même les confier encore; et il eût souffert longtemps, si un incident ne lui eût rendu quelque énergie, dont il se hâta de profiter.

Il avait passé la journée dehors. Il montait, sa bougie à la main, parce que madame n'était pas faite pour l'éclairer, et que M. Baptiste ne s'en donnait pas la peine. Il entre chez lui; il entend, de l'antichambre, des éclats de rire prolongés. Il prête l'oreille : ce sont M. et madame Baptiste, qui s'égaient à ses dépens.

« Ma foi, ma femme, il faut que

je tienne bien essentiellement à ton bien-être, pour tolérer ces choses-là. — Ma foi, mon mari, il faut que je t'aime passionnément, pour me sacrifier à ta fortune et surmonter la répugnance que me fait éprouver ce magot-là. — C'est un benêt. — Un imbécille. — A mener par le nez. — Par tous les bouts. — Parbleu, je voudrais bien le voir.... — Oh! tu n'y tiendrais pas. Il est si gauche, si drôle avec son bras de moins. C'est à mourir de rire. » Et là-dessus les éclats recommencèrent de la façon la plus bruyante.

« Canaille, s'écria Robert, le magot, le benêt, l'imbécille à mener par tous les bouts, vous chasse de chez lui. Sortez à l'instant même, et sans répliquer, ou je vous ferai voir à qui vous avez affaire. — A un si pauvre homme, répliqua impudemment Baptiste, que je ne sais pas même si je dois me réputer cocu. » Et il com-

mença à faire ses paquets avec un sang-froid dont Robert était confondu.

« Mon cher coadjuteur, lui dit-il en sortant, et en tenant sa petite femme sous le bras, souvenez-vous de la leçon. Elle vous coûte un peu cher ; mais elle peut vous être utile. Un homme, dans votre état, qui aspire à plaire est un fou ; et s'il prend pour lui ce qu'une femme fait pour son argent, c'est un sot. »

La leçon est forte, en effet, dit Robert, quand il fut seul. Elle est cruelle, avilissante, et je sens qu'ils ont raison. Il est trop vrai qu'il faut cesser d'aimer quand on n'est plus aimable. Mais cette vérité ressemble à bien d'autres, qu'on oublie quand on est d'âge à les suivre. C'est ainsi qu'un jeune homme, tout à ses plaisirs, déclame contre l'ambition, et court en cheveux blancs chercher des dégoûts à la cour. C'est ainsi qu'un auteur dans sa force tourne en ridicule un confrère qui veut sur-

vivre à son génie éteint, et, nouvel archevêque de Grenade, ne s'aperçoit pas de l'épuisement du sien. C'est ainsi que nous nous élevons tous contre le charlatanisme de tous les genres, et que nous finissons tous par être des charlatans. Qu'est-ce qu'un avocat qui dit ne s'être jamais chargé que de bonnes causes? Qu'est-ce qu'un juge qui proteste que jamais jolie solliciteuse n'a fait pencher la balance? Qu'est-ce qu'un médecin qui nie que la médecine soit une science conjecturale? Qu'est-ce qu'un homme qui veut nous persuader que la morale ne peut exister sans cérémonies? Qu'est-ce qu'un militaire fanfaron? Qu'est-ce qu'un commis qui prétend n'avoir jamais brusqué personne? Qu'est-ce qu'un faiseur de systèmes? Qu'est-ce qu'un être qui prétend n'avoir jamais commis de fautes graves? Qu'est-ce qu'un homme qui proteste qu'il fait tout pour l'humanité, et rien pour

lui? Charlatans, charlatans, charlatans. A chaque pas, on ne rencontre que des charlatants. Mais les aveugles passent, sans se voir, à côté les uns des autres.

M. Baptiste disait à madame : « Ma chère amie, je t'ai passé monsieur, à qui il ne reste presque plus rien d'un homme. Tu es assez bien dans tes affaires pour être sage, et je compte que tu le seras. — Et cela ne me coûtera rien, cher Baptiste, car je ne puis aimer que toi. » Charlatanisme.

« Nous avons une vingtaine de mille francs. Voyons, ma petite, comment les ferons-nous valoir? — Je n'en sais rien, mon ami. — J'entends un peu l'office. Guidé par un garçon intelligent, je deviendrai un habile limonadier. — Tu as raison, mon homme. Moi, je figurerai au comptoir. — Et ta jolie mine attirera les amateurs; mais pas de sottises. — Oh!

Baptiste, *il faut être honnête avec tout le monde, pour achalander sa maison.* — Honnête, ma femme, honnête. — Je me souviendrai du mot. — Non, de la chose. — Comme tu voudras, mon mari. »

Baptiste traite du fonds d'un petit café borgne; et, pour mettre sa boutique en réputation, il régale des amis, qui ne parlent partout que de la belle limonadière. Il paie des Savoyards, pour la regrader par le coin d'un rideau entr'ouvert. Il paie un factionnaire, pour maintenir l'ordre... quand la foule se présentera. Il paie Duverny l'aveugle pour chansonner madame. Il paie les chanteurs qui débitent la chanson... Charlatanisme.

Mais comme le charlatanisme, adroitement manié, réussit toujours, les badauds se rassemblèrent au café *de la verdure*, sans trop savoir pourquoi, car madame Baptiste n'avait rien de fort extraordinaire. Bientôt elle se fit

désirer ; elle parut rarement au comptoir, et on s'entêta à la voir, par la seule raison qu'on ne la voyait pas. Baptiste débita tant d'eau chaude, qu'il put, au bout de trois mois, traiter d'un café très-marquant, et madame dut se croire, sans trop manquer à la modestie, une des plus belles femmes de Paris.

Or, il n'est pas de belle femme qui ne sache que la beauté est faite pour quelque chose. Madame Baptiste avait un mari qui lui avait paru charmant, tant qu'il n'avait eu que M. Robert pour objet de comparaison ; mais elle le trouva désagréable quand elle fut entourée d'une jeunesse brillante.

Que devait-elle à ce mari ? est-ce lui qui avait gagné les vingt mille francs ! était-ce pour lui que Robert payait aveuglément les mémoires ? lui conviendrait-il de gêner une femme qui attirait la foule, et qui, sans cesse, ajoutait à sa fortune ?

Baptiste pensa, de son côté, qu'une femme, faible par intérêt, doit l'être plus encore par amour. Les assiduités de quelques jeunes gens lui inspirèrent de l'ombrage. Il prévit qu'il ne tarderait pas à être cocu..... tout de bon. Il mit sa femme au comptoir dès le matin; il l'y tint jusqu'à l'heure du coucher, et la publicité du lieu fut sa garantie.

Madame, observée, obsédée, ne pouvait répondre à des galanteries que par des sourires, à des billets doux que par des soupirs. Elle eut de l'humeur : c'est de quoi un mari s'inquiète peu. Il n'y a pas de mari, cependant, qui n'ait éprouvé, dans sa jeunesse, que l'humeur d'une femme a toujours un résultat. Madame Baptiste jeta les yeux sur un joli garçon, dont la conquête ne flattait pas son amour-propre; mais qu'elle pouvait rencontrer avant l'ouverture du café, après la clôture, à la cave, au labo-

ratoire, peut-être même dans sa soupente, et elle était encore assez bourgeoise pour mettre le plaisir au-dessus de la vanité. Le joli jeune homme était son maître garçon.

Il fut le vengeur de Robert. Bientôt il ne compta plus qu'avec madame, et il disposa secrètement de la clef du tiroir. Insensiblement, Baptiste ne remplit plus, dans son café, que le rôle subalterne que son maître avait joué chez lui. Il avait souvent une envie très-prononcée de rosser et de congédier son garçon; mais Dumont était actif, intelligent; c'était le meilleur glacier de Paris. Baptiste désespérait de le remplacer avantageusement, et cocu pour avoir de l'argent, il se résigna à l'être encore pour le conserver. Il enragea, et il fit semblant de ne rien voir. Il marquait à sa femme une estime qui pût en imposer au public. Le public et madame eurent l'air de la croire sincère.... Charlatanisme de toutes parts.

CHAPITRE IV.

TOUT POUR LA GLOIRE ET L'HUMANITÉ.

Il faut donc renoncer à l'amour, disait tristement Robert, en se promenant seul dans son vaste appartement! c'est un passe-temps si agréable! quel autre peut le remplacer? Il faut pourtant faire quelque chose, car je ne passerai pas ma vie à table, à dire ou à entendre des bêtises, à jouer à la bouillotte, à bâiller, à dormir en écoutant chanter des paroles italiennes. Que ferai-je donc? Je suis riche. Il me faudrait un genre d'occupation qui ne m'assujettît à rien, qui ne fût pas fatigant; un délassement qui satisfît un peu mon amour-propre. Voyons, réfléchissons.

Pendant qu'il réfléchissait, son nouveau domestique lui annonça un monsieur, qui avait quelque chose d'important à lui communiquer. « Faites entrer. » Le monsieur se présenta de fort bonne grâce, et débuta par les compliments propres à lui concilier la bienveillance de son auditeur : c'est toujours ainsi qu'on débute avec ceux dont on a besoin. Il a entendu parler avec éloge de monsieur le chevalier, chez monsieur le comte celui-ci, chez monsieur le président celui-là. Madame la comtesse celle-ci, madame la marquise celle-là, ne cesse de vanter ses grandes idées, ses vues généreuses, le noble emploi qu'il fait de sa fortune. A qui donc un homme à talents pouvait-il s'adresser avec plus de confiance ? Robert ne se rappelait ni ses grandes idées, ni ses vues généreuses, moins encore l'usage utile qu'il avait fait de son argent ; cependant, il fallait bien qu'il eût laissé

échapper quelque chose de remarquable, puisque M. le comte et madame la marquise en avaient parlé. Il pria le monsieur de le remettre sur la voie, et de dire nettement ce qu'il attendait de lui.

« Monsieur, les arts et la fortune devraient être inséparables. — Et sont très-séparés. — C'est de quoi je me plains. — Que voulez-vous que j'y fasse? — C'est moi qui veux les réunir — Ah, ah! et comment! — Je rendrai votre nom célèbre, et je doublerai, je triplerai, je quintuplerai vos capitaux. — Vous êtes bien bon, monsieur. Vous êtes donc immensément riche? — Moi, monsieur, je n'ai rien. —Et que ne vous occupez-vous d'abord de votre bien-être? — C'est aussi mon objet principal. Je mettrai mon talent dans l'entreprise; vous y mettrez des fonds, et nous partagerons les bénéfices. — Et les bénéfices sont sûrs? Ne croyez pas au moins que je vise

principalement à un accroissement de fortune : la gloire doit être l'objet essentiel d'un homme comme moi. Voyons pourtant sur quoi vous établissez les bénéfices.

— Il est notoire, monsieur, que Paris, la première ville de l'Europe, celle qui réunit ce que l'abondance, le luxe, et les plaisirs ont de plus recherché, est environné des plus détestables vignobles de l'univers. — Je sais cela, monsieur. — Hé bien ! il dépend de vous que le vin de Paris acquière la célébrité qu'avait autrefois le Falerne à Rome, ce Falerne savouré par Auguste, et chanté par Horace. Je fais du vin de Beaune et du Clos-Vougeot, avec du raisin de Surène, de Pantin, de Saint-Maur. Je le donne à tres-bon compte, parce qu'il me coûte peu, et que je ne paie pas de frais de transport. La classe laborieuse de la capitale, fatiguée, épuisée insensiblement par du vin fre-

laté, se ranime, se réchauffe, et chante la chansonnette, en buvant à votre santé. Votre nom passe de bouche en bouche. On vous aime, on vous admire, on vous préconise; vous êtes classé parmi les bienfaiteurs de l'humanité, car je vous laisse l'honneur de la découverte. — Vous me le laissez, monsieur! — Absolument. — Mais êtes-vous bien sûr de votre découverte? — A la preuve, monsieur. — Soit. — J'ai mon échantillon en poche. Un tire-bouchon, deux verres.

» Diable..... voilà d'excellent vin. Votre procédé me paraît étonnant, inconcevable. — Rien de plus simple cependant. Le vin de Surêne n'est piquant que parce qu'il manque de *mucoso-sucré*. Je lui en communique, voilà tout le mystère. — Du *mucoso-sucré!* ce mot-là résonne bien. — N'est-il pas vrai? — Et avec du *mucoso-sucré* vous changez le vinaigre en vin? — Vous venez de vous en con-

vaincre. — Et comment faites-vous du *mucoso-sucré?* — C'est mon secret. — Je n'insiste pas.

« Savez-vous bien, monsieur, que vous avez fait là une découverte précieuse. — Comment, si je le sais! — Et à laquelle vous n'attachez pas l'importance que je lui trouve. Vous vous bornez à faire boire de bon vin aux Parisiens : j'entends, moi, que toute la France en boive. Plus de bière, plus de cidre, ni de poiré. Du Clos-Vougeot, morbleu, du Clos-Vougeot à tous mes compatriotes! Que dis-je, à mes compatriotes? que la Hollande, la Suède, le Danemarck, la Pologne, la Russie, et jusqu'à l'Amérique septentrionale participent à ce bienfait. Partout il y a du vinaigre, et partout je ferai du Bourgogne. Mon nom vole d'un hémisphère à l'autre. Les décorations viennent au-devant de moi. Le roi de France m'envoie le cordon noir; les souverains du nord m'en-

voient des cordons et des croix de toutes les couleurs, et de toutes les façons. J'en suis chargé au point qu'on distingue à peine la nuance de mon habit. Les passants, étonnés, s'inclinent devant moi, et demandent à l'oreille de leur voisin : Qui est ce Seigneur-là? C'est, leur dit-on, l'inventeur du *mucoso-sucré*, le premier homme de l'univers. Faisons du *mucoso-sucré*, mon ami; faisons-en sans relâche. Remplissons-en les caves de Paris, et les carrières de Charenton.

— Que j'aime cette belle chaleur, ce noble enthousiasme! que je suis heureux d'avoir rencontré un homme, dont l'audacieux génie voit et saisit tout en grand! Opérons, monsieur, opérons. Le jour de gloire est arrivé. Achetons d'abord le raisin de Surêne. — Et de toute la banlieue. — Louons tous les pressoirs.... — Faisons-en faire, s'il le faut. — Achetons toutes les chaudières des brasseurs. — Nous

les aurons à bon marché, puisqu'elles deviennent inutiles. Mais à quoi bon des chaudières pour faire du vin? — Et le *mucoso-sucré*, monsieur le chevalier, croyez-vous que je le fasse au soleil? — Achetons tout le bois de l'île Louvier; achetons pour quatre ans, pour dix ans, avant qu'on pense à renchérir les denrées dont nous avons besoin. — Achetons tout le sucre de Marseille, de Nantes, de Bordeaux.... — Arrêtons tous les produits des colonies. Mais dites-moi : il faut donc du sucre pour faire du *mucoso-sucré?* Hé! monsieur, le mot ne l'indique-t-il pas? — Pardon, pardon, mon cher ami. Allez, commencez les opérations. N'oubliez pas surtout que je suis l'inventeur du *mucoso-sucré*. — Un moment. Quand on n'est pas connu, on est sans crédit. Il me faut au moins un million, que je distribuerai en à-comptes. J'obtiendrai six mois de terme pour le surplus, et de la ma-

nière dont nous nous y prenons, dans six mois notre fortune sera faite. Donnez-moi un million, s'il vous plaît.

— Je vous demande un moment à mon tour. D'abord, je n'ai pas un million. — En ce cas, il faut opérer en petit, et cela est fâcheux. — Oui, j'aime l'éclat. — Les bénéfices seront bornés, votre réputation se fera lentement. — Diable, diable! renoncer au plaisir d'étonner le genre humain! — De confondre ces demi-savants qui doutent de tout, et qui seraient morts de jalousie! — Hé, mais...... Écoutez donc. Pourquoi renoncer à ces avantages? Nous enverrons de notre vin de Bourgogne aux journalistes; ils l'annonceront de manière à provoquer la curiosité et l'admiration. Nous en enverrons aux gens en place, aux grands, aux têtes couronnées, et on s'empressera de nous fournir les moyens de travailler en grand. — En attendant, puisqu'il le faut, un vol

terre à terre. Donnez-moi cent mille francs. — Un moment encore. Vous m'avez l'air d'un fort honnête homme; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et il en coûte quelquefois fort cher pour gagner cent mille francs : c'est tout ce que m'a valu la perte de cet œil-ci. — Monsieur, votre réflexion est juste, et n'a rien d'offensant. Voilà mon nom, mon adresse ; voilà celles de personnes recommandables, de qui je suis avantageusement connu. Je repasserai dans deux jours. »

C'était un fort honnête homme que M. Vignol. Il avait de l'esprit, des connaissances ; il avait même fait quelques découvertes intéressantes. Mais il avait, comme tous ses confrères, la manie de prendre des rêves pour des réalités ; et lorsqu'il discutait, il ne manquait jamais de poser en fait ce qui était en question. Il avait fait du vin potable avec du ver-

jus, et convaincu de la facilité de perfectionner son invention, lorsqu'il trouverait des secours, il n'avait pas balancé à faire goûter à M. Robert un vin qui portait avec lui son *mucoso-sucré*.

D'après les renseignements favorables que reçut Robert sur le compte de M. Vignol, il signa un acte de société, et donna les cent mille francs, à la charge par M. Vignol de le mettre, jour par jour, au courant de ses opérations. Robert n'avait nulle envie de travailler assidûment. Mais il fallait qu'il connût quelque chose de la manipulation, afin de pouvoir parler conséquemment de son invention; et qu'il se fît voir souvent dans les ateliers, pour paraître les diriger.

M. Vignol achète le raisin de deux à trois cents arpents de vignes. Il loue tous les pressoirs de Surêne. Il arrête trente ou quarante journaliers. Il fait construire vingt à trente vastes cuves,

et il traite d'une partie considérable de sucre avec un épicier de la rue de la Verrerie (*), qui n'a pas, comme son frere, le talent de faire des romans et des comédies, mais qui a l'esprit de faire de bonnes affaires, ce qui vaut mieux. M. Vignol a déjà placé, à fonds perdu, ou autrement, plus de soixante mille livres.

Ses dispositions sont faites. Il n'attend que le jour des vendanges, et il l'attend avec une impatience égale au besoin où il est d'argent. Robert jouit d'avance. Il n'a en vue que la gloire et le bien de l'humanité. Si cependant il y a de gros bénéfices, il ne manquera pas d'en prendre la moitié.

M. Vignol n'oublie pas qu'il n'a fait jusqu'alors qu'un vin plat et mielleux. Il étourdit Robert par de grands mots ; mais la nuit, lorsque son associé dort à Paris, il fait à Surène des essais nouveaux en petit, en tres-petit.

(*) M. Charlemagne.

et le résultat est toujours malheureux. « Ce vin ne manque, dit-il, que de *calorique ;* et parbleu je lui en donnerai.

Le jour tant attendu, le jour où le vigneron laborieux voit sa récolte à l'abri des orages, où une jeunesse folâtre court, entre les ceps, après le plaisir et l'amour, le jour de la vendange enfin, Robert part de Paris, pour être témoin du triomphe de l'art sur la nature, et imposer silence aux railleurs, à qui il a vanté sa découverte, et qui prétendent qu'on ne fait pas de vin de Beaune à Surène.

« Mon cher associé, lui dit Vignol, tenez-vous essentiellement aux bénéfices ? — Mais.... un peu. — C'est-à-dire que vous n'y tenez pas. Je vous ferai gagner en gloire ce que vous perdrez en argent. — Comment cela ? — Au lieu de mille tonnes de vin, nous n'en aurons que trois cents. Mais je vous ai promis du bourgogne, et je vous ferai du frontignan mus-

cat. — Diable ! ce sera bien plus fort. — Et d'un débit bien plus certain. — Faisons du frontignan muscat. »

Vignol court après toutes les femmes et les filles du village. Il les rassemble, à vingt sous par jour. Il les établit dans ses différents pressoirs, et à mesure que la hotte se vide, elles épluchent le raisin ; elles en ôtent les grains gâtés, ceux qui ont conservé quelque verdure, et elles en ôtent les quatre-cinquièmes. Elles jettent la grappe, qui ne communique au vin que de l'amertume. Les vignerons, courbés sous la hotte, appuyés sur leur bâton, regardent, la bouche ouverte, ce procédé nouveau, et ne conçoivent pas comment un beau monsieur de Paris sait mieux faire du vin que celui qui, depuis son enfance, ne fait que cela.

Les grains choisis sont jetés dans la cuve, foulés, portés au pressoir. Vignol goûte ; il est dans l'enchante-

ment. Il présente une tasse à Robert... « Hé bien! qu'en dites-vous ! — Il est encore diablement aigre. — Oui. Mais que diront les critiques, quand j'aurai mêlé à cela un cinquième de *mucoso-sucré ?* — Rien, mon ami, rien. Votre succès sera complet.

Vignol prépare son sirop, et il commence le grand œuvre. Il goûte..... « Ce n'est pas cela. Du calorique, force calorique. » Et il ajoute quelques brocs d'eau-de-vie à sa mixtion... « Ce n'est pas encore cela. L'acide tartareux domine encore. Il faut en détruire l'excédant. » Il jette dans ses tonneaux du *carbonate de chaux*, vulgairement appelé blanc d'Espagne, quelques poignées de fleurs de sureau, et il a un vin parfait. Les deux associés se regardent d'un air pénétré; ils s'embrassent avec tendresse. C'est alors que Robert prend le ton tranchant de l'audace heureuse. Il est partout; partout il parle de son vin; par-

tout il en laisse des essais; partout on le trouve excellent.

Dans tous les cercles de Paris, on ne parle que du frontignan muscat fait à Surène. On se soulève contre les routiniers, on déclame contre eux, on affirme que leur entêtement étouffe l'émulation, arrête les progrès des arts, et qu'il est de la sagesse du gouvernement de contraindre tous les vignerons de l'Ile-de-France à adopter le procédé de M. le chevalier des Ormeaux.

Entraîné par cette première et belle chaleur, on adresse de toutes parts des demandes à M. le chevalier. Il ne sait à qui répondre.

Avant de faire les envois, il faut au moins déterminer le prix du vin. Ces messieurs compulsent leurs états de dépenses; ils calculent, ils supputent. « Nous eussions pu faire deux mille muids de vin ordinaire de Surène, qui, à un louis la barrique,

eussent rendu quarante-huit mille francs. Au lieu de mille tonnes de bourgogne, de trois cents de frontignan, il n'en existe que cent cinquante. Pour retrouver la valeur des grappes du raisin gâté, ou vert, il faut donc évaluer notre muscat à trois cent vingt livres la pièce. Ajoutons à cela le sucre, l'eau-de-vie, le *carbonate de chaux*, la main-d'œuvre extraordinaire, la façon des cuves, le loyer des pressoirs, et nous trouverons que chaque pièce nous revient à cinq cents livres, ou environ. N'oublions pas les intérêts des cent mille francs; contentons-nous de cinquante pour cent, ce qui fait un bénéfice honnête, et nous pouvons définitivement vendre notre frontignan-muscat à raison de huit cent trente-quatre livres la pièce de trois cents pintes, ce qui réduit la bouteille à cinquante-six sols, et ce qui certes n'est pas cher. »

Le frontignan-muscat fut enlevé

dans deux jours. Vignol, désintéressé ou insouciant, comme tous ceux qui cultivent les sciences ou les arts, était fort content des vingt-cinq mille francs de part que son associé lui avait comptés, et il se proposait bien de les employer à quelque nouvelle découverte, qui finirait par l'immortaliser; car enfin, quand on a de l'argent, on travaille pour son propre compte, et on ne cède à personne l'honneur de l'invention. Robert, qui prétendait ne tenir qu'à la gloire et au bien de l'humanité, regrettait intérieurement de n'avoir pas mis tous ses fonds dans une affaire aussi lucrative. Il ne rêvait plus que frontignan-muscat, et il lui passa par la tête une idée qu'il s'empressa d'aller communiquer à son associé. Il lui dit qu'il était au-dessous de gens comme eux de faire les vendangeurs, et qu'ils devaient désormais se renfermer dans les opérations chimiques; qu'ainsi il était fort

inutile d'attendre l'automne prochain pour opérer en grand; qu'il fallait de suite acheter tous les vins de pays qu'on pourrait se procurer, et les convertir en frontignan-muscat.

Vignol avait déjà conçu un autre projet qui l'occupait très-sérieusement. Cependant il fut assez satisfait d'une proposition qui lui assurait des bénéfices considérables. Mais il fit observer à Robert qu'il avait cédé à la force des circonstances, en se dépouillant de la partie la plus précieuse de sa découverte, l'honneur de l'invention; qu'à cet égard, il avait rempli ses engagements; mais qu'il ne consentirait à une nouvelle opération, qu'autant que son nom serait joint à celui de M. le chevalier. Robert cria à l'injustice. Il avait avancé des fonds qu'il aurait pu perdre, et la gloire était la seule compensation que Vignol pût lui offrir. Cette clause d'ailleurs était particulièrement stipulée, et il n'en-

tendait pas renoncer à un tel avantage. Vignol s'emporta en croyant raisonner; Robert cria plus haut encore; ils se séparèrent très-mécontents l'un de l'autre; mais comme l'intérêt rapproche les hommes; ils ne tardèrent pas à se revoir.

Après des conférences multipliées et inutiles, chacun commença à regretter la perte du temps, si précieux pour des spéculateurs; chacun renonça à une partie de ses prétentions, et fit singulièrement valoir son sacrifice, comme cela se pratique toujours. Il n'était plus question que de trouver des courtiers intelligents... et fidèles, s'il y en a, qui parcourussent la banlieue, et qui fissent les acquisitions, au meilleur prix possible. Dans quinze jours au plus tard le grand œuvre devait s'opérer de nouveau, et les vignobles de frontignan étaient anéantis. *Vanitas vanitatum!*

Robert, en rentrant chez lui, trouve

douze ou quinze assignations à comparoir dans huitaine, aux fins de se voir condamner comme falsificateur et empoisonneur public, à restituer le prix de ce qu'il appelle du vin, et en dommages-intérêts, proportionnés aux maux de tête et de cœur qu'il a occasionnés.

C'est une plaisanterie, dit Robert; mais que peut-elle signifier! Il se creuse la tête pour en trouver le sens, et son imagination ne le servant pas à son gré, il va chez un de ses *assignants*, celui qui avait parlé de frontignan-muscat avec l'enthousiasme le plus prononcé.

Il le trouve à table; et au lieu du mot de l'énigme qu'il demande, qu'il attend, le maître de la maison lui laisse le choix de la porte ou de la fenêtre. Robert trouve la plaisanterie poussée un peu loin; mais il est beau joueur, et il commence un éloge burlesque de la chimie, qui est devenue la

science par excellence, la science universelle, qui prendra très-incessamment la nature sur le fait, et qui en décomposant la matière nous apprendra ce qui entre dans la facture d'un chêne et d'un chou, d'un ciron et d'un éléphant.

Le maître de la maison réfléchit qu'un escroc ne pousse pas l'impudence à ce point, et qu'il est plus raisonnable de détromper M. le chevalier, de l'amener à restitution, que de l'accabler par une procédure inutile. Il se fait apporter du frontignan de Surène. (1).

Un laquais débouche une bouteille, et verse je ne sais quelle liqueur décolorée, dont le seul aspect inspire le dégoût. « Bien joué, bien joué! s'écrie Robert; mais parbleu! je ne boirai pas

(1) Cette prétendue découverte, et celles qui suivent, ont été réellement offertes aux gens crédules, à l'époque où l'auteur écrivait cet ouvrage.

de votre ripopée. » Il tire un des essais qu'il porte toujours en poche. « Le voilà le nectar dont je suis l'inventeur ; le jus divin que je prodigue aux hommes, et que je devrais réserver pour la bouche des dieux. » Il prend un verre... il reste stupéfait. Il porte le nectar à ses lèvres... Rien de liquoreux, de flatteur ; tout, jusqu'au *mucoso-sucré*, tout est anéanti. Robert tombe sur son siége ; il pâlit, il rougit ; il essuie la sueur qui coule à flots de son front ; il demande grâce au maître de la maison ; il proteste qu'il a été trompé le premier, et qu'il est prêt à rendre, sans contestation, l'argent qu'il a reçu, pourvu toutefois qu'on ne l'attaque pas dans sa réputation. Ce n'est pas que la réputation de Robert valût grand'chose ; mais il prévoyait que la justice, qui prend tout au tragique, pourrait parler des galères, et elle passe assez communément du mot à la chose.

Il était fort égal à la plupart des acquéreurs du frontignan de Surène, que Robert ramât ou ne ramât point. Leur objet essentiel était de retirer leur argent, et ils s'adoucirent en le remettant dans leur coffre. Mais Robert, rassuré contre les poursuites, se livra à toute son indignation contre Vignol, et fut lui faire une scène épouvantable. Vignol, d'aussi bonne foi que Robert, lui répondit qu'il ne fallait pas s'effrayer de cet échec; qu'il avait forcé la dose de *carbonate de chaux*, et qu'il allait refaire du *mucoso-sucré*, d'après de nouvelles combinaisons. Robert envoie au diable le *mucoso-sucré* et son auteur. Vignol réplique que celui qui a suivi toutes les opérations, qui l'a forcé à employer le *carbonate de chaux*, dont le nom est dans toutes les annonces, sur toutes les adresses, est au moins aussi auteur que lui. Aux raisonnements bons ou mauvais, succèdent les

injures; les coups seraient venus probablement, si Robert n'eût été manchot et boiteux, et si un savant s'oubliait jusqu'à se battre. Vignol tourna le dos à Robert, se remit à ses cornues. Robert sortit en tempêtant, et en gémissant tour à tour de sa crédulité: elle lui coûtait cent mille livres.

Il se ravise cependant, et il retourne chez Vignol. « Vous avez été mon associé, et la perte et le gain devaient être communs entre nous. Malgré cette clause essentielle du traité, je perds tout, lorsque vous gagnez vingt-cinq mille francs: il est de toute justice de me les rendre. — Je vous les rendrais, sans difficulté, si je les avais encore. Vous sortez d'ici, et vous n'avez donc pas vu cela? — Qu'est-ce? du plomb? — C'est du zinc, monsieur. — Du zinc! Et vous voulez avec cela... — Faire danser les morts. — Oh! voici bien une autre histoire! — Je suis déjà parvenu à faire danser le

train de derrière d'une grenouille, et je compte, très-incessamment, faire danser des apoplectiques, des paralytiques, des noyés, des asphyxiés. — Et ce bal-là me coûtera vingt-cinq mille francs ? — Un bal! un bal! Cela se nommera *galvanisme*, entendez-vous, monsieur. — Encore un grand mot à la place de la chose : je crois au *galvanisme* comme au *mucoso-sucré*. Adieu, maître fou. »

Quand il est connu qu'un capitaliste donne dans les inventions, les faiseurs de découvertes abondent chez lui. Robert reçut la visite d'un monsieur fort bien mis, d'une figure avantageuse, qui parlait avec facilité, et même avec grâce, qui avait enfin tout ce qu'il faut pour persuader. « Monsieur, vous aimez les arts, les sciences ; mais votre premier essai n'a pas été heureux. Vous m'inspirez de l'intérêt, et je veux vous faire regagner ce que vous avez perdu. — Je suis décidé à ne

plus hasarder un écu. — Vous ne hasarderez rien, monsieur. Je ne suis pas de ces charlatans qui demandent de l'argent, qu'ils emploient à faire des essais. Ma découverte est certaine, perfectionnée ; elle ne me laisse rien à désirer. — Hé bien ! monsieur, profitez-en. — Nous en profiterons tous deux. — Non, monsieur. Je ne me mêlerai pas de cette affaire-là. — Vous pouvez au moins m'entendre : cela ne vous coûtera rien. — Oh! parlez monsieur, parlez. — Le bois est cher en France. Le pauvre souffre l'hiver. Je me suis occupé de son soulagement, et j'ai trouvé le moyen de chauffer, pendant six mois, vingt ménages avec une demi-voie de bois. — Je vous en fais mon compliment. — Je vois, monsieur, que vous me prenez pour un de ces faiseurs de contes, qui cherchent à abuser les gens crédules. Je vais vous détromper en peu de mots. J'ai imaginé des poêles de carton, en-

jolivés de glaces, de gaze d'argent, et d'autres brillantes bagatelles. Mes tuyaux sont en cristal, orné de guirlandes de fleurs, et le tout offre l'aspect d'un meuble galant. Avec un paquet d'allumettes, je chauffe à quinze degrés un salon de vingt-cinq pieds sur toutes ses faces. C'est de quoi vous pouvez vous convaincre en vous transportant chez moi. Ma voiture est à la porte. Qu'avez-vous à répondre? — Des poèles faits avec du carton et de la gaze d'argent, qui chauffent à quinze degrés! — Et avec un paquet d'allumettes. — Parbleu, j'ai envie de voir cela. — Partons. — Partons. »

Robert entre dans un salon richement décoré. Il respire un air brûlant qui le force à reculer. Il s'étonne, il s'écrie. Le monsieur le fait avancer après avoir ouvert les croisées. Il le conduit à la bouche de son poèle... Deux ou trois brins de bois menu ali-

mentent une flamme qui ne s'élève pas à plus de trois pouces. Robert porte la main sur le poêle: il est froid. Comment concilier l'état de ce poêle avec la chaleur de l'atmosphère? Le monsieur explique ce phénomène d'une manière tout-à-fait sasisfaisante. Il fait observer à Robert que l'épaisseur et l'opacité des poêles ordinaires concentrent et conservent le *calorique*, tandis qu'ici il s'évapore continuellement à travers les gazes et les fleurs. Robert est forcé de se rendre à l'évidence. Il passe, de la défiance et du doute, à la confiance la plus aveugle. Il veut avoir, le lendemain, un poêle de carton. Il en demande le prix. Soixante louis, quand on n'en commande qu'un, parce qu'il faut faire chaque pièce particulièrement; au lieu qu'elles se fabriquent toutes d'un seul jet, lorsqu'on prend cent poêles; et alors ils ne coûtent qu'une bagatelle, cinq louis au plus.

« Faites-moi cent poêles, dit Robert. J'en céderai à mes amis; j'en donnerai à de pauvres ménages. Je veux entrer dans vos vues d'humanité, et substituer ce joli colifichet à un vilain poêle enfumé qui rembrunit ma salle à manger. »

Il est d'usage de payer deux tiers d'avance. Ces arrhes lient l'acquéreur et le vendeur, et tout l'avantage est du côté de Robert: il est sûr d'être livré à jour fixe. Robert donne au marchand de poêles de gaze une lettre de change sur son banquier, et il court, chez le curé de sa paroisse, prendre les noms et les adresses de vingt pères de famille, pauvres et honnêtes, à qui il donnera de la chaleur sans frais. Il exige seulement que cet acte de bienfaisance soit inséré dans la gazette ecclésiastique: il est toujours flatteur de faire parler de soi.

Le marchand poêlier est exact. Il a reçu huit mille francs: mais il tient

aux quatre mille autres. Il arrive, suivi de quatre voitures chargées de l'élégante marchandise, et, à mesure qu'il avance, la foule des curieux s'accroît. « Qu'est-ce donc que cela, disait l'un? — C'est une décoration nouvelle pour l'Opéra. — Vous n'y êtes pas, reprenait l'autre. Ce sont les costumes des conducteurs du bœuf gras. — Oh! s'écriait celui-là, monsieur le curé suit les voitures : c'est une garde-robe complète qu'on offre a la Sainte-Vierge. —Bah, répliquait celui ci, vous ne voyez pas que ces gazes d'argent sont destinées à habiller les demoiselles pensionnaires du couvent voisin, qui jouent ce soir *George Dandin*, et le *Cocu Imaginaire*, et qui ont répété avec une intelligence qui promet. »

Les curieux s'arrêtent à la porte de Robert, parce que le badaudage est plus causeur qu'entreprenant. On descend les cartons, les petits miroirs, les

bandes de gaze, les guirlandes de roses, et chaque pièce arrache un signe d'incertitude et d'admiration. Monsieur le curé se fait faire place, d'un air, d'un ton plein de bénignité. Il est accompagné des pères de famille sur qui doit s'étendre ce nouveau bienfait. Robert choisit, pour payer son marchand, le moment où son appartement est plein de ses obligés, qui lui baisaient les pieds, les mains, qui lui eussent baisé le derrière s'il eût voulu s'y prêter. Nous verrons bientôt à quel point on peut compter sur la reconnaissance.

Les honnêtes pères de famille emportent les pièces de leurs poêles, après avoir appris, du faiseur, la manière de les monter. Le bruit de cette merveille se répand aussitôt dans la rue. On sait qu'avec du carton, un petit miroir ou deux, et une demi-aune de gaze d'argent, on chauffe une chambre au degré de la canicule. On

entoure l'inventeur ; on le presse ; on lui donne des adresses ; on prend la sienne. Chacun veut avoir un poêle de carton; chacun paie un à-compte, proportionné à ses moyens.

On crie, dans tout le quartier, que les marchands de bois sont des fripons, qui s'entendent avec les marchands de poêles de fonte et de terre ; que les uns et les autres vont mourir de faim, et que la Providence en fait justice. On court chez tous les marchands d'allumettes, et on fait sa provision d'hiver, de peur que le prix de cette marchandise ne monte en proportion de son utilité.

Robert a trouvé, dans un coin, un gros marteau, et il frappe à grands coups sur son poêle de faïence, qui l'a chauffé trois ans, et qui doit disparaître devant le clinquant de la nouveauté. Tessons, tuyaux, tout vole par la fenêtre : les plus anciens amis ne sont pas toujours les mieux traités.

Un fragment du poële, pesant huit à dix livres, rase l'épaule d'une femme grosse qui exerçait l'utile et sale profession de chiffonnière. Elle tombe, après avoir reconnu que le coup partait d'une maison spacieuse et élégante, et dont les locataires devaient être dans l'aisance. Un des honnêtes pères de famille, à qui Robert avait donné un poële, court porter ses cartons chez lui, relève la femme grosse. Il la prend sous les bras; il la monte chez Robert, en lui disant à l'oreille : « Il est riche, il paiera, et nous partagerons les espèces. — C'est trop juste, mon camarade... Ah! que je souffre, que je souffre, mon Dieu!... j'ai l'épaule cassée.... Mon pauvre mari! mes pauvres enfants! »

Ceux qui avaient vu tomber la femme grosse étaient passés avec dédain. Les nouveaux spectateurs s'arrêtaient, la plaignaient, criaient à l'inhumanité, à l'infamie, et mon-

taient avec elle. L'appartement de Robert se remplit de criailleurs, qui le menacent de la police pour avoir jeté un poêle par la fenêtre; qui le menacent de la justice pour avoir cassé l'épaule à une femme grosse, à une mère de famille. Il ne sait auquel entendre, et il s'empresse de transiger. Il donne vingt-cinq louis, et la mère de famille, en tournant le coin de la rue, marche très-librement, et entre au prochain cabaret, avec le père honnête, à qui elle compte cent écus d'une main, pendant qu'elle lui verse de mauvais vin de l'autre, en lui racontant qu'elle est grosse de la façon d'un porteur d'eau ivre, qui n'a pas voulu la revoir le lendemain.

Robert ne tient pas à vingt-cinq louis. Il est d'ailleurs tout à son objet: c'est le poêle de carton qui l'occupe exclusivement. Il monte le sien; il le monte de ses propres mains, et il est parfaitement monté, car il n'a oublié

aucune des indications de l'inventeur. Il place avec attention son paquet d'allumettes ; il y met le feu... Les allumettes brûlent, et il gèle dans sa salle à manger. Il examine son poële. Toutes les pièces sont numérotées, et les numéros se répondent... « Que diable, disait-il, il y a ici quelque chose que je ne conçois point, et il faut, malgré moi, remettre ma jouissance à demain. J'irai trouver mon auteur, et j'écrirai ce qu'il me dira, afin de ne rien oublier. »

Robert y fût au point du jour, et d'autres dupes avaient été plus matinales que lui. On mettait les scellés sur les meubles et les portes de M. le marchand poëlier, après avoir constaté que sous la chambre où il montrait son poële de gaze aux bonnes gens était un foyer qui consumait une voie de bois par jour, et qui par des conduits, dont les bouches étaient cachées derrière un canapé, un panneau

de tapisserie, un tableau, communiquait à l'appartement la chaleur que l'escroc attribuait à une botte d'allumettes.

Robert se souvenait que les procès ne rapportent rien, et qu'il en avait coûté à ses créanciers dix mille francs pour plaider contre lui. Il crut se conduire en homme sage en abandonnant ses douze mille livres; et il rentra chez lui aussi gai que peut l'être un homme qui ne saurait se dissimuler qu'on l'a traité comme un sot.

Il fit enlever les cartons et la gaze d'argent, qui eussent perpétué de fâcheux souvenirs, et il se consola bientôt, en pensant qu'au moins le chauffage économique lui coûtait beaucoup moins que le *mucoso-sucré*.

Robert dînait; il dînait seul, et il se disait qu'on est souvent en plus mauvaise compagnie qu'avec soi-même, ce qui est vrai quelquefois, et ce qui ne l'était pas trop à l'égard de

Robert. Un gros homme, assez mal mis, entre en riant aux éclats, et en tenant son ventre à deux mains. « Quoi de plus comique, de plus extraordinaire, de plus inconcevable, dit-il, que de voir un homme plein d'esprit, de jugement, de connaissances, le chevalier des Ormeaux, enfin, se laisser persuader qu'on chauffe une chambre à quinze degrés, avec huit ou dix allumettes! Laissez-moi rire, monsieur, laissez-moi rire de la faiblesse qui est le partage de tous les hommes, et dont l'orgueil n'en est que plus plaisant. Comment! lorsque vous étouffiez à côté de cartons froids, vous, et les autres, n'avez pas soupçonné un agent étranger! c'est au milieu d'une vaste cour, sans aucun moyen de prestige, sous la garantie de la bonne foi, que doivent se faire de semblables expériences. De la gaze et des roses! j'ai bâti à ciment et en briques, au centre de deux arpents de

terrain, un poêle de six pouces d'épaisseur, et je le chauffe avec de l'eau froide. — Avec de l'eau froide!... — Au point que personne n'y peut tenir la main pendant quatre secondes. — Encore du charlatanisme. — Hé! ne voyez-vous pas, à mon habit râpé, à ma figure hâve, que je ne dupe personne? Je suis un savant, monsieur, un savant distingué, désigné pour la première place vacante à l'Académie des Sciences. Je ne vous offre point de poêle, je n'en vends pas au public; mais je serais bien aise qu'un homme comme vous fût témoin de mes succès. »

Robert ne voit pas d'inconvénients à suivre un savant, qui ne tire aucun parti de ses découvertes, et qui ne l'invite à le venir juger que comme amateur. Il arrive au haut de la rue Saint-Jacques; il est introduit dans une enceinte spacieuse, au milieu de laquelle s'élève un poêle solidement maçonné.

Robert tourne, regarde, observe; il enfonce le bout de sa canne en différens endroits... Le savant appelle ses garçons chimistes, leur fait prendre des pioches, et ouvrir autour du poêle, une rigole de six pouces de profondeur, au-dessous de sa base. Cette opération constate que le poële est isolé de toutes parts.

Pendant que Robert continue d'observer, qu'il s'assure que le poële est froid, qu'il ne recèle de feu dans aucune de ses parties, on apporte un seau plein d'une eau presque glacée. On la verse dans un conduit, qu'on ferme aussitôt. L'eau pétille, le poële crie, il semble qu'il va éclater. Bientôt il s'échauffe, et comme l'a annoncé monsieur l'aspirant à l'Académie des Sciences, il n'est plus possible d'y tenir la main. Que ne donnerait pas Robert pour être propriétaire d'un meuble aussi précieux! hélas! il n'est point à vendre. Robert hasarde quel-

ques propositions indirectes. On lui répond, avec une froideur désespérante, que ce poêle est destiné à l'impératrice de toutes les Russies. Robert observe qu'il peut payer un poêle aussi cher qu'une impératrice, et, qu'en sa qualité de compatriote de l'auteur, il compte sur la préférence. Le futur académicien se défend; Robert insiste. L'inventeur dit négligemment que sa majesté russe doit payer sa découverte trente mille francs; qu'elle promet de faire garnir ses appartements de ces poêles, et d'en recommander l'usage à tous les grands de sa cour.

Robert se mord les lèvres... Trente mille francs pour un poêle! ce serait payer comme un grand seigneur, ou comme un fou... Et quel moyen de colorer cet acte de démence ?... Hé! mais... Pourquoi la maîtresse d'un roi puissant ne serait-elle pas aussi jalouse d'acquérir cet admirable poêle que l'impératrice de Russie, et pourquoi

ne serait-elle pas aussi généreuse? Si Robert allait le lui offrir, il dissiperait les impressions défavorables que lui ont données, contre lui, Merlicourt, et des protecteurs subalternes; elle lui accorderait sa bienveillance, le placerait avantageusement; et donner trente mille francs pour un emploi qui en rapporte quarante ou cinquante, c'est bien placer son argent.

Robert réitère ses instances; il leur donne une force nouvelle, et le savant est forcé de se rendre. Il n'exige qu'une chose. C'est le secret le plus absolu, pendant cinq à six semaines, qu'il emploiera à faire un autre poêle à sa majesté russe. Robert s'oblige à tout; mais il n'a pas oublié que les cartons et la gaze n'avaient de vertu que dans le salon du charlatan et il déclare qu'il ne paiera qu'à l'instant où le poêle, monté dans sa salle à manger, y sera chauffé avec de l'eau froide.

Le savant cache dans un fiacre les

différentes parties de son poêle, ses garçons et lui-même. S'il était vu par l'ambassadeur russe, ou par quelqu'un de sa suite, on le ferait suivre; on découvrirait son infidélité; on le perdrait dans l'esprit de l'impératrice.

Robert trouve ces précautions très-naturelles, et lorsque le fiacre s'arrête à sa porte, il descend lui-même des manteaux, des redingotes, des tapis de pied, dans lesquels chaque pièce est transportée de la voiture à l'appartement. Robert s'applaudit d'avoir trouvé un moyen de mettre la curiosité en défaut: les hommes médiocres sont toujours contents d'eux. La nature donne un bâton au boiteux, un chien à l'aveugle, et la vanité aux sots.

Le savant, enveloppé de la tête aux pieds, dans un des manteaux de Robert, porte dans ses bras une caisse de tôle, sous laquelle ses reins et ses genoux ploient. Il la dépose sur le parquet; il la couvre de son corps. Il

veut la dérober à tous les yeux, même à ceux du trop heureux acquéreur. C'est dans cette caisse qu'est la machine merveilleuse qui étonnera la postérité. Le mécanisme est fait avec tant d'art, qu'on ne peut ouvrir la caisse sans briser les ressorts dont il se compose, au point de les rendre méconnaissables. Mais un homme pénétrant, comme M. le chevalier des Ormeaux, peut tirer des inductions de telle ou telle protubérance extérieure, et il serait fâcheux pour l'artiste qu'on devinât le mécanisme intérieur d'après une protubérance.

Robert n'a rien à objecter à tout cela ; mais un homme dont on a vanté la pénétration est bien aise de justifier l'opinion qu'on a de lui. Robert annonce, d'un air suffisant, qu'il a reconnu, à la surface de la caisse, une multitude de petits trous, qui ne sauraient passer pour des protubérances; mais qui probablement en tiennent lieu.

Le poêle est monté ; la caisse miraculeuse est placée dans le fond, et on ne manque pas de répéter à Robert que la déranger, qu'y toucher même, c'est en détruire l'effet sans retour. Le seau d'eau est injecté, le poêle devient brûlant ; Robert est ravi. Il paie, et jure de nouveau qu'il sera discret, d'aussi bonne foi que le savant a juré qu'il ne vend des poêles qu'à l'impératrice de Russie.

Mais à quoi sert un trésor, s'il ne fait pas d'envieux? Robert se hâte d'aller annoncer son bonheur à un ami, ou à un homme qu'il connaît superficiellement, c'est la même chose à Paris, et même ailleurs. L'ami ne partage pas l'enthousiasme de Robert, et Robert se fâche. L'ami rit des grandes phrases de Robert, et lui prouve par des raisonnements sans réplique qu'on ne chauffe pas un poêle avec de l'eau froide. Robert, outré, exaspéré, prend l'ami par la main,

l'entraîne chez lui; et pour répondre à des arguments par des faits, il se fait apporter un seau d'eau, et le vide dans le conduit. Il regarde l'ami d'un air qui voulait dire: Vous allez entendre, vous allez sentir. L'ami ne voit, ne sent rien. Robert, confondu, désespéré, fait monter une seconde, une troisième voie d'eau. Il inonde son logement, sans obtenir ni ébullition, ni chaleur. Il trépigne; il renverse ses meubles. L'ami lui représente que ce n'est pas en brisant tout chez lui qu'il chauffera son poêle. Robert, ramené par cette observation, veut savoir au moins comment il a été abusé. Il reprend le gros marteau qui a mutilé ce bon poêle enfumé qui n'avait jamais trompé son attente; il met celui-ci en pièces, et retire cette caisse, à laquelle on ne peut toucher sans détruire le charme. Il l'ouvre, avec des efforts prolongés; mais il l'ouvre enfin, et il reste pétrifié.

Le savant était un filou qui avait entendu parler des poêles de carton, et qui prétendait que le bien des dupes, comme les fruits de la terre, appartiennent à tous les hommes adroits, ou laborieux. Il avait loué, pour huit jours, le terrain de la rue Saint-Jacques et une cave qui était dessous. Il avait pratiqué à la voûte une ouverture qui communiquait au poêle, et qui se fermait avec une plaque de fer, après qu'un garçon chimiste, son camarade ou son complice, comme on voudra, avait introduit dans le poêle vingt à trente livres de chaux vive. C'est la chaux vive, enfermée dans la caisse merveilleuse, qui avait produit de si grands effets dans la salle à manger de Robert; et vous savez que la chaux vive n'a pas la vertu de chauffer deux fois.

Au filou succéda un fort honnête homme, qui avait usé une partie de sa vie à bâtir des systèmes, et toute sa

fortune à faire des expériences. Il avait trouvé le moyen d'extraire du sucre de la betterave, ce qui n'est pas très-fin: on en tire bien aujourd'hui du raisin de Surène, dans lequel on en mettait, il y a deux ans, pour le rendre potable. Robert, que l'expérience avait rendu incrédule, ne voulut pas seulement écouter le faiseur de sucre. Cependant, la curiosité le poussa à une assemblée de savants, pompeusement annoncée par une grande affiche, et devant laquelle le chimiste devait faire du sucre de betteraves. Il en fit en effet, et d'une qualité supérieure. Un échantillon fut porté à l'Académie des Sciences, qui prononça que ce sucre égalait celui de nos colonies. Il faut se rendre à l'évidence. Robert avait perdu cinquante mille écus en différentes spéculations; et nous avons la double faiblesse de hasarder légèrement notre argent, et de nous flatter facilement de le regagner. Robert con-

sentit à acheter quarante ou cinquante arpents de terre. On les fume, on les laboure, on les ensemence. On prend des commis pour tenir des registres, pour surveiller les ouvriers. On bâtit des hangars, des étuves; on établit des moulins à râper, des chaudières. On fait acheter, à Orléans, cent mille formes à couler les pains. Tous les jours Robert donne de l'argent; mais, tous les jours, il a la satisfaction d'en voir l'emploi détaillé de la façon la plus claire.

Les petits bénéfices multipliés produisent des sommes avec le temps: demandez aux marchands d'amadou. D'après ce principe, on pensa à tirer parti des feuilles des betteraves, qui n'étaient pas encorc levées. On résolut de bâtir des étables, des laiteries, et d'envoyer acheter des vaches en Suisse. Il y a des vaches en France; mais avec du lait de vaches suisses on fait du fromage de gruyères; et le gruyères

fait à Paris doit donner des profits considérables. Des vachers français ne savent pas soigner des vaches suisses; nos fromagères ne savent pas faire des fromages de Gruyères. Le commis voyageur reçut donc l'ordre de joindre à ses bêtes à cornes des bergers et des laitières.

La récolte fut magnifique, et le bétail dans l'abondance. Mais les feuilles de betteraves n'ont pas probablement les qualités des herbes des Treize-Cantons, car on ne fit que du fromage très-inférieur à ce que nous avons de médiocre en ce genre. Au reste, on ne s'est trompé que sur un accessoire, et le sucre dédommagera amplement de cette perte-là. On le fabrique avec une ardeur, un zele qui ne se ralentissent pas un moment. La qualité justifie les hautes espérances qu'on a conçues. Le sucre est de la plus grande beauté; et tels sont l'ordre et la clarté des registres, qu'on reconnait, en cinq

minutes, que le sucre de betteraves revient à quatre-vingts francs la livre. Il faut le vendre quatre-vingt-dix francs au moins, et c'est un peu cher; mais on se flatte, car on se flatte toujours, que les gens riches achèteront pour le plaisir de dire : « Connaissez-vous le sucre de betteraves? avez-vous du sucre de betteraves? c'est le sucre à la mode ; je ne prends que de celui-là ; je n'en peux plus supporter d'autre. » Un homme riche paie mille écus un habit, dont l'éclat reflète sur sa personne, qui souvent serait nulle sans cela. Mais, jusqu'alors, on avait cherché le goût, et non le luxe dans le fond d'une tasse, et les gens riches se contentèrent modestement du sucre royal qui ne coûtait que quarante sous la livre, et qui en valait bien un autre.

Il fallut vendre les terres, les bâtiments, les ustensiles, le bétail, pour achever de payer les ouvriers, et sau-

ver quelque chose. Robert eût vendu jusqu'aux laitières, s'il eût trouvé des acquéreurs; mais les connaisseurs décidèrent que les jolies paysannes de Sèvres et de Meudon méritaient la préférence.

Vint ensuite un homme qui faisait de l'huile avec de l'*oxyde d'hydrogène*. L'*oxyde d'hydrogène* est ce que, nous autres ignorants, nous appelons tout bêtement de l'eau, et ce n'est que cela. Robert, étourdi de ses pertes, adoptait tous les moyens qu'on lui disait propres à rétablir sa fortune. Sa tête était montée au point qu'il ne calculait plus rien, pas même les probabilités. Il loue un vaste emplacement; il le meuble de cuves, de tonneaux; il les fait remplir d'*oxyde d'hydrogène* filtré à la pointe de l'île Saint-Louis; c'est, vous le savez, le meilleur *oxyde d'hydrogène* qu'on puisse boire à Paris. Le faiseur d'huile a bientôt trouvé la fin de cinq à six mille francs, que lui a donnés

Robert. Il fait un second, un troisième appel de fonds. Robert donne, abusé par l'espérance que le fripon a soin d'alimenter. Fatigué enfin de payer, et de ne trouver que de l'eau dans ses cuves, il se décide à porter plainte. Des experts sont nommés. Le chimiste leur prouve qu'il ne manque à son eau que le *radical*, pour être convertie en huile de Provence. Les experts conviennent de la vérité de son assertion; mais, comme le *radical* est tout, et qu'il ne l'a pas trouvé, il est envoyé en prison, et condamné à y rester jusqu'à ce qu'il ait restitué les sommes escroquées. Or, comme il n'a rien, Robert s'empresse de le relâcher, pour être au moins dispensé de lui fournir du pain, de l'*oxyde d'hydrogène* et de la paille.

Celui qui compléta la ruine de Robert fut un homme qui crut avoir inventé la *gélatine*, ou l'art de faire des tablettes de bouillon avec des os,

que d'autres avaient trouvé avant lui, et qui probablement n'avaient pas été plus heureux en résultats. Le producteur de la *gélatine* annonce partout ses avantages, ses rares propriétés. Il trouve des prôneurs parmi les gens qui s'engouent de nouveautés, et il y en a beaucoup. Il trouve aussi des improbateurs, qui prétendent que la *gélatine* n'est pas substantielle. Les amateurs répondent que par cela même elle est plus convenable aux malades, dont il faut seulement amuser l'appétit. D'après ce raisonnement, le monsieur obtient la fourniture des hôpitaux civils et militaires, des hôpitaux de l'armée, des infirmeries des prisons, des vaisseaux, et même des colonies. Robert pouvait-il se refuser aux avantages que lui promettait une telle association?

On achete des os partout, et à tout prix. Déja la *gélatine* a produit un bien réel : on ne connait plus la *réjouis-*

sance à la boucherie, et la cuisinière a de la viande sans os, à dix sous la livre. A la vérité, les os se vendent quarante, la *gélatine* vingt, et cette balance n'est pas en faveur de messieurs les associés. Mais les grands hommes ne se découragent pas aisément, parce qu'ils ont toujours de grandes ressources à leur disposition. Ceux-ci imaginèrent d'envoyer au roi de Siam un homme adroit et insinuant, chargé d'offrir à sa majesté une caisse de *gélatine*, et d'obtenir en échange la permission d'organiser des chasses d'éléphants. Ils ne visent à rien moins qu'à l'extinction de la race, dont les ossements seront envoyés dans les laboratoires de messieurs, qui, ensuite, se rejetteront sur les rhinocéros, et enfin sur les baleines.

Ces grandes conceptions avortèrent par des incidents difficiles à prévoir. Pendant que les amateurs du boeuf

à la mode, et de l'entre-côte désossée, vantaient partout la *gélatine* et ses auteurs, un orage affreux se formait, et les menaçait de différents points de la France.

Requête, au conseil des fabricants de moules de boutons, qui prétendent qu'on ne ferme pas sa culotte avec de la *gélatine*.

Réclamations des tabletiers, qui attestent que le jeu occupe les neuf dixièmes de la France, et qu'ils ne sauraient faire des fiches et des jetons avec de la *gélatine*.

Paraissent ensuite les faiseurs de sel ammoniac, qu'on prive de la matière première de fabrication, eux qui ont affranchi l'Europe du tribut qu'elle payait naguère à l'Asie.

Viennent les apothicaires, représentant à messieurs du conseil, que la constipation sera la maladie dominante, parce qu'ils ne peuvent plus se procurer de canules de seringues.

Arrivent les cordonniers et savetiers, gémissant à la porte du tribunal sur la perte de l'os de *sapience*.

Un journaliste modéré demande qu'au moins les fabricants de *gélatine* n'exhument pas les morts, et lui laissent quelques os à ronger.

Aux clameurs de ces plaignants se joignent bientôt les vociférations des marchands de phosphore, de noir de fumée, de petit suif, et celles des partisans de la *gélatine*, rassemblés à l'autre extrémité de la cour du Louvre. Ajoutez à ce tintamarre infernal les voix aigrelettes de quatre à cinq huissiers, qui ne cessent de crier aux croisées : Paix là, messieurs, paix-là ! Ajoutez encore le bredouillement de sept ou huit avocats, plaidant pour ou contre la *gélatine*, et voulant parler tous à la fois, et vous concevrez que le conseil assourdi ne doit plus savoir où il en est. La *gélatine* va tourner les meilleures et les plus res-

pectables têtes de France. Ce n'est encore rien que cela.

Les habitants d'une petite ville de la Limagne, qui n'est connue que par ses couteaux où il n'y a de bon que les manches, se mettent en marche, et viennent porter leurs griefs au pied du trône. Les femmes accompagnent leurs maris, les maîtresses leurs amants; et pour que les voisins n'entendent rien de ce qui se dit à l'oreille, les tambours et les ménétriers de la ville battent et râclent tout le long de la route.

La ville de Dieppe se partage en fumeurs de hareng, et en tourneurs de joujoux, et de reliquaires d'os, qui se vendent pour de l'ivoire. Quand le commerce de reliquaires tombe, plus d'écoulement pour le hareng. Marchands d'os et de poisson se soulèvent spontanément contre la *gélatine*, et prennent le chemin de Paris.

Dans tous les villages où s'arrêtent

les Normands et les Auvergnats, on n'entend que des plaintes amères. Les cabaretiers, qui vendent leur cidre ou leur vin, ceux dont les bouchers n'ont pas supprimé la *réjouissance*, sont de l'avis des plaignants. Le cortége grossit de gîte en gîte. L'Auvergne et la Normandie fondent dans la capitale. Cinq à six cents filles y arrivent grosses, et presque tous les maris cocus. Les têtes sont exaltées; on tempête, on menace; on demande à grands cris la suppression de la *gélatine*.

Le bon roi Louis XV ne sait ce que cela veut dire. On lui conte que ses fidèles sujets le supplient de faire donner de vrai bouillon à ses soldats et à ses marins, et de défendre la *gélatine*, qui n'est bonne qu'à causer des insurrections. Le bon roi, qui avait, dans sa vieillesse, la docilité de feu Dagobert envers saint Éloi, trouva que rien n'était aussi juste que cette demande, ni de plus respectueux que cette manière de demander.

Les Normands et les Auvergnats, qui avaient mangé, en venant, leur hareng, et tout ce qu'ils avaient pu se procurer de monnaie, s'en retournèrent en demandant l'aumône, et en criant : vive le roi! Celui de Siam, instruit, fut enchanté de n'avoir pas à désobliger un envoyé français. Robert avait la mine longue d'une toise, et un plaisant lui porta le dernier coup. Il attacha la nuit, à sa porte, un tableau sur lequel était écrit :

L'inventeur de la *gélatine*,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine,
Avec des jeux de dominos (1).

(1) L'Attignac, dans sa chanson des *Merveilles du jour*.

CHAPITRE V.

ENFIN VOILA LE DERNIER.

Le voilà retombé dans la misère, cet homme, qui trois fois a été dans l'aisance, qui toujours en a abusé, qui est parvenu à l'âge où on n'inspire plus d'intérêt, et que des difformités, fruits d'un jugement faux, et d'une conduite répréhensible, rendent hideux et repoussant. Quel homme cependant naquit avec plus de moyens de fixer la fortune, et même la considération? une figure enchanteresse, la portion d'esprit nécessaire pour réussir dans le monde, assez de facilité pour se ployer à tout, et tout faire passablement, tel était Robert à vingt ans. Tels sont aujourd'hui

beaucoup de jeunes gens, qui s'amusent de ses folies passées, et qui ne s'en font pas l'application, et qu'attendent une vieillesse prématurée et des regrets inutiles.

Robert ne se dissimulait pas ce que son état avait de fâcheux. Mais, accoutumé à passer des revers aux succès, toujours prompt à se flatter, il vivait du produit d'un bijou, d'une pièce de vaisselle, qu'il vendait successivement, en cherchant l'occasion de se relever, auprès de gens qui ne voulaient pas la lui fournir.

Il y avait longtemps que la société ne voyait, dans Robert, qu'un homme à principes faux et d'une probité équivoque. On le supportait, parce qu'on ferme les yeux sur des travers et des torts que couvre la fortune. On s'éloigne quand ils paraissent à nu. Encore un avis à la jeunesse inconsidérée.

Robert commença à se plaindre de la perfidie de ses amis, et, dans toute

sa vie, il n'en avait eu qu'un, qu'il avait forcé à l'abandonner. Il se plaignait de la dureté des riches, et il avait constamment repoussé l'indigence, pendant les courts instants où il avait pu la secourir. Il avait donné quelquefois ; mais par ostentation, pour s'entendre louer : ses aumônes étaient de l'argent placé à un haut intérêt. Pourquoi, d'ailleurs, ces déclamations continuelles du pauvre contre le riche ? Il n'est pas peut-être un seul indigent qui n'ait trouvé cent fois de l'occupation, et qui n'ait pu se procurer une honnête indépendance, suite ordinaire d'une vie laborieuse. Mais les vices d'une grande ville, le goût du plaisir, l'habitude de l'oisiveté font des misérables, qui crient à la porte de celui qui doit son hôtel à des services marquants, à un travail soutenu, à l'ordre qu'il a établi dans sa maison, et qui est sourd à d'injustes clameurs.

Robert, repoussé par les hommes, se flatta d'être plus heureux auprès des femmes. Il se rappelait ce qu'il avait été. Sa mémoire fidele lui représentait ces objets charmants, qui volaient jadis au-devant de son cœur, et qui faisaient leur unique félicité de la sienne. Il avait oublié les mauvais procédés de Rose. Son amour-propre, dernière erreur de l'homme, l'abusait sur l'énorme changement qui s'était fait en lui; et jamais il n'avait réfléchi que l'amour, toujours égoïste, ne fait rien que pour lui, lors même qu'il croit se sacrifier à l'objet aimé. Les femmes à qui Robert avait donné des soupers et des fêtes, qui caressaient en lui le plaisir qu'il procurait, le virent dans toute sa difformité, dès qu'il fut dépouillé du prestige qui l'avait quelque temps entouré. Les portes se fermèrent, et Robert se plaignait des femmes comme des hommes.

Des plaintes ne remédiaient à rien, et, de jour en jour, l'avenir se montrait plus redoutable. Robert écrivit à ceux qu'il ne pouvait plus approcher. Il ne demandait qu'un modique emploi; il promettait d'en remplir les devoirs. Le plus grand nombre ne lisait pas ses lettres; quelques-uns lui répondirent; mais il n'obtint rien, parce qu'il y a cinquante concurrents pour une place, et que le préféré n'est pas ordinairement un homme âgé, inhabile, et infirme.

Robert se fit misanthrope. C'est la ressource de ceux qui ont donné aux autres de justes sujets de plainte, et qui croient avoir à s'en plaindre eux-mêmes. Mais, pour qu'un misanthrope joue un rôle, et fixe l'attention, il lui faut un théâtre; et celui d'où Robert exhalait son humeur était un petit café, où il débitait ses maximes à cinq ou six têtes pelées, rangées, avec lui, autour d'un poêle de fonte, dont ils

éloignaient le consommateur. C'est lui qui lisait la gazette, qui disait du mal des têtes couronnées, qui réglait le sort des États, et qui, d'après ses vues politiques, faisait tous les jours, pour lui et son bénévole auditoire, des projets nouveaux, qui ne devaient jamais être exécutés

Il est satisfaisant de marquer, même dans un petit café. Mais il fallait dîner avant que d'y entrer, souper après en être sorti, et les bijoux et la vaisselle de Robert n'étaient pas inépuisables. Le besoin commença à se faire sentir. Il fallut se rapprocher des hommes dont on avait dit tant de mal, leur sourire, les caresser, prendre avec eux le ton propre à se concilier leur bienveillance. Robert chercha, dans les endroits publics, ceux qui l'avaient connu dans l'aisance, et qui étaient alors ses dévoués, ses serviteurs. Un homme ruiné n'a ni serviteurs, ni dévoués. On est toujours

disposé à éloigner quelqu'un dont on n'attend plus rien; mais on ne le brusque pas ordinairement, lorsqu'il ne se rend pas importun. Robert savait encore qu'il ne fallait pas chercher à attendrir des gens à organes émoussés, et qui sont bien aises de garder pour le plaisir ce qu'il leur reste de sensibilité. Il racontait ses malheurs aussi gaîment qu'on peut le faire quand on souffre, et il finissait toujours par emprunter un louis, douze francs, six francs, selon les facultés du personnage, qui ne refusait pas, parce qu'il croyait que cette manière de demander l'aumône ne se répète pas une seconde fois, et que se débarrasser, moyennant douze francs, d'un homme à qui on doit quelque service, quelque dîner, c'est faire un bon marché.

Robert, en effet, n'osait réitérer sa narration, ni ses demandes. Il vendit ses meubles, le superflu de son linge

et de ses habits, et il porta lui-même, dans un galetas, le lit de son domestique, une table et deux chaises. C'est là qu'il repassait dans l'amertume de son cœur l'histoire de toute sa vie. Sa mémoire cruelle ne lui retraçait que des fautes, des erreurs, des folies, et pas un souvenir consolant. La vie de l'homme solitaire, qui n'entend que le reproche de sa conscience, est insupportable. Robert se rejeta dans le monde, pour échapper aux cris de la sienne. Il n'était plus admis nulle part; mais les spectacles, les promenades, les maisons des restaurateurs sont ouvertes à tout le monde, et c'est là que Robert fondit peu à peu ce qui lui restait du prix de son mobilier et de sa garde-robe.

Le malheureux lisait tous les matins les *Petites-Affiches*; et tant qu'il put disposer d'un écu, il marquait au crayon tel ou tel objet à vendre, que tel nouveau projet devait le mettre

en état d'acquérir le lendemain. Il était bien décidé lorsque, sa fortune serait rétablie, à finir une vie agitée au sein d'une douce retraite, et à n'avoir plus rien de commun avec ceux qui avaient cru s'acquitter envers lui avec six ou douze francs. *Vanitas vanitatum !* en faisant des projets de bonheur, il trouva la fin de son dernier écu.

La pauvreté dégrade, et la nécessité brise tous les freins. Robert écrivit une lettre suppliante et pathétique ; et la liste de ses obligés en poche, il entrait dans les maisons ; il priait ; il conjurait le domestique qui ouvrait, de présenter la lettre à madame ou à monsieur. Il recevait quelquefois trois livres, trente sous, souvent rien, et toujours on le consignait à la porte. Il prit dans l'*Almanach Royal* les adresses des gens en place. Il colporta sa lettre d'hôtel en hôtel. Très-peu d'argent, beaucoup de marques de mé-

pris, voilà ce qu'il recueillit de ces nouvelles démarches.

Le produit de ces ressources humiliantes fut bientôt épuisé. Il vendit encore l'habit décent qui avait contenu, jusque-là, d'insolents valets, pour qui l'enveloppe est tout, et qui même ne reconnaissent leur maître qu'à ses cordons, à sa mauvaise humeur, et à leurs gages. Dépouillé de ce qui le distinguait encore du dernier misérable, il se réfugia dans ces asiles de la pauvreté crapuleuse, où tout blesse les yeux, et révolte le cœur. C'est là que des réflexions nouvelles, et toujours plus cruelles, sans cesse provoquées par chacun des objets qui passaient devant lui, empoisonnaient son existence.

En effet, ce genre de vie devait être un supplice continuel pour un homme qui avait vécu dans un monde tout-à-fait séparé de celui qu'il fréquentait maintenant, et dont il n'avait pas

même d'idée. Il résolut de s'élever au-dessus de cette atmosphère fangeuse et dégoûtante, par le plus pénible des efforts; et malgré sa répugnance à solliciter de nouveaux bienfaits de celui dont il avait si peu ménagé l'affection, il se rendit chez de l'Oseraie.

Depuis trente ans, de l'Oseraie ne s'était pas écarté un instant du plan qu'il s'était tracé. Fidèle à la probité, à ses devoirs, intelligent, laborieux, accessible, il s'était élevé lentement, mais sûrement, aux dignités diplomatiques. S'il eût vu Robert, infirme, cassé, portant les livrées de la misère, n'espérant plus rien que de lui, il se fût probablement attendri, et son active sensibilité eût étouffé de justes et de longs mécontentements. Mais il était alors ministre plénipotentaire de France à la Cour de Copenhague, et il y jouissait de la considération qui l'accompagnait partout.

Le temps des illusions était passé. A l'amour que lui avait inspiré sa femme, avait succédé un sentiment doux, qui s'était, pour ainsi dire, identifié avec lui. C'est auprès de son épouse qu'il allait chercher un délassement à ses travaux ; c'est dans sa conversation qu'il revenait à ces idées simples, attachantes, qui donnent un nouveau charme au repos, si nécessaire à l'homme laborieux. De l'Oseraie, depuis longtemps, ne pouvait vivre qu'avec sa femme, bien plus précieuse pour lui qu'à l'âge où les passions séduisent et entraînent, où on se prend sans se connaître, où on s'adore sans savoir pourquoi. Il l'aimait par besoin, par habitude, par estime, par reconnaissance. Leur attachement mutuel embellissait leur existence présente, et leur laissait entrevoir une vieillesse heureuse. D'après ces dispositions, de l'Oseraie n'avait pu se déterminer à laisser sa

femme à Paris, et elle l'avait suivi, comme l'ombre accompagne le corps, comme l'écorce tient à l'arbre. Le tronc périt si on l'en détache.

L'éloignement de ces respectables époux laissait Robert sans ressources. Il rentra chez lui le cœur serré, la douleur peinte dans tous ses traits, et il n'avait pas un consolateur. Il écrivit à de l'Oseraie, et en attendant une réponse, qui pouvait n'être pas flatteuse, il pensa à se présenter chez Moreau. Mais osera-t-il paraître devant cette Félicité, qui l'a vu brillant, qu'il l'a retrouvé pauvre, mais jeune, beau, et toujours intéressant. Il faudra qu'il décline son nom ; qu'il avoue les causes de sa décrépitude, de ses infirmités ; qu'il soit humilié par le contraste de la beauté, de la fraîcheur, de la vertu toujours plus radieuse par sa seule existence, semblable au soleil, qui, à mesure qu'il s'élève, brille d'un éclat plus vif. Ro-

bert écrivit à Moreau et à Félicité.

Elle n'avait pas une pensée qui ne fût digne de son mari, et qu'elle ne lui communiquât : je vous l'ai dit, et peut-être ne l'avez-vous pas oublié. Incapable de dissimulation dans des circonstances du plus haut intérêt, elle devait communiquer à son mari la lettre de Robert, et Moreau lui dit, après l'avoir lue : « Nous avons fait pour lui ce que nous devions, ce que nous pouvions : ne me parlez plus de cet homme-là. »

Dans ses fréquentes courses à Paris, Moreau s'était constamment informé, non de la fortune de Robert, mais de sa conduite. Moreau était un de ces êtres qui s'attachent par les services même qu'ils rendent ; qui voudraient trouver leur obligé digne de services nouveaux, et qui s'affligent sincèrement de la nécessité de retirer la main protectrice qu'on les oblige enfin à fermer. Moreau ne pre-

nait pas légèrement un parti ; mais celui qu'il adoptait était irrévocable. Depuis plusieurs années, il était convaincu que de nouveaux secours accordés à Robert seraient une injustice et un outrage à l'honnête indigence. Il résolut de ne pas lui répondre ; et annoncer sa détermination à sa femme, c'était lui imposer l'obligation de s'y conformer.

Le silence de ces anciens amis n'étonna point Robert, et ajouta au chagrin qui le consumait. Il ne douta plus que de l'Oseraie ne l'abandonnât, comme eux, à sa triste destinée. De l'Oseraie, plus faible ou plus aimant, donna ordre à son banquier de compter cinquante louis au malheureux, et de lui dire que cet argent venait d'un étranger qui ne voulait pas être connu.

Au point de dégradation où était tombé Robert, il lui importait peu de

qui venait cette légère somme. Il la reçut, et il respira un moment.

Un homme qu'entraîne un torrent, qui voit sa perte inévitable, qui saisit une frêle branche qui se trouve sur son passage, tremble qu'elle ne cède à ses efforts, qu'elle ne se détache pour rouler avec lui dans l'abîme qui va l'engloutir pour jamais. Il s'en aide doucement, avec précaution; il remonte peu à peu vers le tronc protecteur, où tendent tous ses vœux; il le saisit dans ses bras; il le bénit en renaissant à l'espérance et à la vie; il dédaigne, il oublie, quand ses pieds ont touché la terre, un vieux saule, jouet des eaux, des vents et des années. Ainsi Robert, dans un dénuement absolu, regarda ces douze cents livres comme un bienfait inespéré. Sa tete, penchée sur sa poitrine, se relève; il passe de l'abattement à une confiance aveugle, et bientôt, calculant la valeur réelle de la somme, le

nombre des jours après lesquels il doit retomber dans son premier état, il ose se plaindre de la faiblesse du secours, et accuser celui à qui il le doit. Robert était ingrat. Tous les hommes le sont-ils?... Il y en a beaucoup.

Si cinquante louis ne sont rien, on peut au moins en faire quelque chose, et nous pourrions citer des gens qui ne les avaient pas, et qui éblouissent aujourd'hui par leur faste. Robert devait se flatter, plus aisément qu'un autre, de marcher à grands pas vers la fortune. Les projets de toute espèce se succédèrent sans relâche, et, comme Robert n'avait jamais pensé, agi raisonnablement, qu'il était déjà loin de cet âge heureux où on se corrige quand on le veut fortement, le projet auquel il s'arrêta fut de s'enrichir à la loterie de Piété, à celle des Enfants-Trouvés, à toutes les loteries existantes. Le gros lot est de cent mille francs; trois de ces lots réunis font

cent mille écus, et avec cela on peut vivre agréablement. La difficulté est de les gagner ; mais enfin quelqu'un les gagne ; et pourquoi, disait Robert, ne les gagnerais-je pas comme un autre ?

Le bonhomme de la rue Jean-Saint-Denis lui aurait répondu : Monsieur, vous avez méprisé mes premiers avis, et vous ne vous en êtes pas mieux trouvé. Mais je ne me lasse pas de vouloir le bien, et je le fais quelquefois. Écoutez-moi : vous devez être tout-à-fait détrompé des illusions de la jeunesse. Il vous reste encore dix années d'activité ; sachez les utiliser. Vous n'avez que cinquante louis ; mais je suis arrivé à Paris avec des sabots aux pieds, et six francs dans ma poche. Vous ne savez rien faire ; je n'étais pas plus savant que vous, et je me trouve maintenant à la tête d'un établissement, qui non-seulement fournit à mes besoins, mais sur les pro-

duits duquel je fais des économies. Pourquoi ai-je prospéré ? C'est que j'ai su ployer mon caractère à la faiblesse de mes moyens. C'est là, je crois, le grand secret. Imitez-moi. Louez une petite boutique. Il vous en coûtera peu de rester à votre comptoir : vous êtes boiteux. Achetez pour cent pistoles de merceries au comptant. Prenez ensuite pour quinze cents francs à crédit, et peu à peu vous étendrez votre petit commerce. Je sais que vous serez obligé de manger pendant quelques années du pain et du fromage ; mais le pain qu'on a légitimement gagné n'est pas sans saveúr, et quand vous approcherez de la soixantaine, vous trouverez doux de ne devoir votre bien-être qu'à vous seul.

Parlez donc de pain et de fromage à un homme dissipé, qui a de l'argent dans sa poche, et qui attend les gros lots de deux ou trois loteries.

Robert ne les gagna point, et cela n'a rien d'étonnant. Il retomba bientôt dans sa première misère, avec un regret de plus, celui d'avoir mal employé le secours qu'il avait reçu.

Il rentrait chez lui, ayant mal diné, et ne voulant pas souper, par esprit d'économie. Il est arrêté, au milieu de sa vilaine petite rue, par une femme qui la barrait de la courte étendue de son corps, et par un cocher de fiacre, qui coupait, à grands coups de fouet, sa victime gémissante. Robert, avili, n'avait pas cependant l'habitude du crime. Il lui restait un cœur, et le premier mouvement de l'homme sensible est de secourir l'opprimé. Robert parle raison et principes au cocher, et le cocher continue de frapper. Robert, qui sent l'impossibilité de lutter avec avantage contre un homme qui a deux bras, prend de celui qui lui reste le cocher par une jambe, le jette sur le pavé la tête en

avant, relève la malheureuse victime de sa brutalité; l'entraîne, la fait sortir de cette rue, et la jugeant, à la lueur des lanternes, aussi peu difficile que lui, il la conduit chez un vinaigrier, et lui offre sur le comptoir un verre d'eau-de-vie, qui lui rendra infailliblement l'usage de ses sens.

Cette femme est couverte de guenille. Sa pâleur, ses yeux cernés sont l'effet de la maladie ou de la débauche. Mais elle a été belle. En l'examinant avec quelque attention, on retrouve de la délicatesse dans ses traits. Il est naturel de désirer savoir à qui on a rendu service, et ce qu'on pourrait faire encore pour la personne obligée. Cette femme s'appelle Angélique. Ce nom n'apprend rien, et fait seulement penser que jamais nom ne fut plus mal appliqué. La femme ajoute que le cocher de fiacre est son mari, et Robert réfléchit qu'un mari

a des droits souvent méconnus, mais toujours incontestables ; et qu'un imprudent qui se mêle de querelles de ménage, s'expose à des voies de fait que justifie quelquefois l'opinion. La femme, qui voit Robert préoccupé, craint de perdre sa protection. Elle lui dit bonnement et franchement qu'elle est la femme du cocher de fiacre, comme les filles du Port-au-Blé, ou de la rue Maubuée, sont celles de tel ou tel portefaix, de tel ou tel décrotteur. Cet aveu rassure Robert ; mais il éteint en même temps l'espèce d'intérêt que lui avait inspiré d'abord la dame en guenilles, battue par son amant le cocher. Robert voulait s'en aller chez lui ; la femme craignait de rentrer chez elle. Elle retenait Robert. Elle lui représentait que, maîtresse de ses actions, elle pouvait à son gré changer de mari ; que lui, protecteur, était pauvre comme elle, que la nature l'avait plus mal traité

qu'elle ; qu'un homme borgne, manchot, et boiteux, pouvait la considérer comme une espèce de bonne fortune ; enfin elle lui offrait la préférence.

Il y avait quelque temps que Robert très-attentif ne saisissait plus cependant le sens d'aucune phrase. Des rapports singuliers entre cette voix et celle de.... Il n'était occupé qu'à recueillir, à comparer des sons...... Il s'approche tout à coup ; il prend les deux mains de cette femme ; il l'attire sous la lampe enfumée qui éclaire ce cabinet. Il étudie des ruines ; il cherche sous des traits déformés ces grâces, cette fraîcheur, ce duvet de la pêche qui colore la beauté, et qui presque toujours est le cachet de l'innocence.... Il recule d'effroi.... Il revient..... Il regarde encore..... Il est enfin convaincu. Une sueur froide coule de tous ses membres ; ses cheveux se dressent sur sa tête ; il s'écrie douloureusement : « De l'Oseraie me l'avait prédit ! »

Tremblez, vous qui substituez la passion à la réflexion et au raisonnement; vous qui prenez des charmes pour des qualités, le désir pour de l'amour, la jouissance pour le premier des biens; qui ne voyez qu'un jour, qu'une nuit, où l'homme sensé cherche à démêler, à prévoir au moins le sort de toute sa vie; tremblez, vous dis-je! C'est sa femme que Robert a devant les yeux.

Par quels degrés cette femme, jadis si séduisante, est-elle descendue à ce point de dégradation? l'histoire serait longue et pénible. Contentons-nous de présenter le vice dans toute sa laideur, courbé enfin sous le châtiment qui l'attend tôt ou tard.

Cette femme, frappée du nom de l'Oseraie, des exclamations de Robert, écoute à son tour. Éclairée par quelques mots, qui rappelaient des particularités qu'elle seule connaissait, elle passe du doute à la certitude. Elle

cherche en vain son mari : il est devenu méconnaissable ; mais elle n'en est pas moins certaine que c'est lui qu'elle voit. Elle s'élance, elle se précipite. Robert la repousse avec mépris, avec dégoût. Il lui reproche sa conduite passée, son état présent. Elle répond, par des vérités dures, aux plaintes de son mari. Elle l'outrage, elle le provoque ; et Robert conçoit qu'il est des circonstances où on ne peut répondre à certaines femmes que par des coups.

Respectant encore le choix de sa jeunesse et de son cœur, il voulait s'éloigner. Il employait ce qu'il lui restait de forces à s'arracher des bras d'une prostituée. « Il y a quinze jours que je te cherche, que je te fais chercher, et tu ne m'échapperas pas, » lui cria-t-elle d'une voix rauque. Ses yeux cavés étaient étincelants ; ses mains décharnées s'imprimaient dans les mains de son mari ; un vieux mouchoir déta-

ché laissait voir une gorge flétrie et tombante : c'est la plus hideuse des furies qui s'attache à Robert déjà trop malheureux.

Elle lui apprend en peu de mots que les biens de son père appartenaient au survivant ; que depuis long-temps madame de Perceval n'était plus, et que la mort récente de son époux autorisait ses filles à partager une succession, à laquelle, cependant, elles ne peuvent toucher sans l'autorisation de leurs maris. A ce mot *succession*, si puissant pour les malheureux, et agréable même aux riches, Robert sent expirer son ressentiment et surmonte son dégoût. Il traite sa femme avec douceur ; il cherche à la rappeler à elle-même ; il lui laisse espérer qu'une conduite décente pourra lui faire oublier le passé. Il l'emmène, il la conduit à son galetas, et là on parle héritage, et on s'occupe des moyens d'entrer en jouissance de la moitié de la succession.

Robert apprend que sa femme aura, pour sa part, soixante mille francs au moins, et il ne la trouve plus si repoussante. Il croit même que la propreté, la toilette, une table saine et abondante, lui rendront quelque embonpoint et une sorte de fraîcheur. Déjà son imagination la lui peint telle qu'il la désire; et comme une femme passable encore, et qui a soixante mille francs, mérite des égards, Robert en marque, et beaucoup.

« Ma chère amie, lui dit-il, nous ne pouvons nous dissimuler la nécessité de sortir de France, où des fautes et des erreurs multipliées nous ont trop fait connaître. Passons en Angleterre avec notre petite fortune. Augmentons-la par notre travail, car l'expérience m'a enfin rendu sage, et je veux sérieusement travailler. Le commerce est en honneur dans ce pays-là. J'y ferai commerce; et quoi de plus facile? Acheter et vendre,

voilà tout; et je ne fais que cela depuis que j'existe. Mais l'homme appliqué a besoin de relâche, et j'aurai un commis intelligent, qui tiendra mes livres, qui fera ma correspondance, qui achètera, qui vendra, qui recevra, et ce qui me restera à faire ne sera pas au-dessus de mes forces. Bientôt j'ai un vaisseau à moi, qui va d'Angleterre en Amérique, de l'Amérique à la Chine, au Japon. Il revient par la Russie, ayant vendu ou échangé dix fois son chargement. Il rentre dans la Tamise avec des lingots qui feraient la fortune de dix particuliers. Alors je frète dix vaisseaux, et, en moins de quinze ans, j'en couvre toutes les mers. Je suis en Angleterre, ce que Samuel Bernard fut en France. Je répands l'or à pleines mains, et je suis nommé membre de la chambre des communes. Je me jette dans le parti de l'opposition. Je fais pâlir le ministère. Le roi m'achète

au plus haut prix, me donne l'ordre du Bain, et un titre. Me voilà lord un tel, vous êtes lady, et dès lors on ne recherche plus notre origine, on ne s'informe pas de ce que nous avons fait.

Je tonne dans la chambre des pairs; je me déclare l'appui des catholiques d'Irlande. Les Irlandais, forts de ma protection, se rassemblent; les têtes se montent; le cabinet de Saint-James craint une insurrection, et croit ne pouvoir mieux faire que de confier le gouvernement de l'île à celui qui a captivé l'affection des habitants, et dont il se croit sûr. Je suis nommé vice-roi, vous êtes vice-reine. Cette marque de confiance me touche, et, comme nos opinions et notre conduite doivent varier, selon les circonstances, je prouve aux Irlandais que les descendants des auteurs de la conspiration des poudres ne peuvent occuper aucune charge publique, et doivent payer doubles impôts. On ne me croit

pas ; mais on fait semblant de me croire, ce qui revient au même. On obéit, on paie, on tombe à nos pieds. La cour nous considère, et nous sommes heureux. » *Vanitas vanitatum* !

Madame Robert n'avait aucune ambition. Elle écoutait avec la distraction qu'on donne au récit d'un rêve ou à la lecture d'un conte de fées, et quand Robert eut assez parlé, elle le ramena à l'objet premier, essentiel, pressant, à la succession. Il fallait la recueillir d'abord, disait-elle, et on verrait ensuite ce qu'on en ferait.

Il était indispensable de voir Moreau, et de s'entendre avec lui. Robert conservait un reste d'amour-propre. Il avait craint, précédemment, de paraitre devant sa belle-sœur. On n'avait pas répondu à sa lettre, et cette marque d'indifférence, ou peut-être de mépris ajoutait à sa répugnance. L'innocence est quelquefois trop ti-

mide ; la débauche, l'habitude de la crapule éteignent toute espèce de sensibilité, même dans un sexe qui semble n'être formé que pour aimer et pour plaire. Madame Robert ne balança pas à aller offrir, à d'estimables parents, l'aspect de sa misère et de son opprobre. Munie de la procuration de son mari, qu'on a payée, en vendant de misérables haillons, elle part pour Châtenay, seule, à pied, moins fatiguée de remords, que du désir d'ajouter à ceux qu'elle s'efforce en vain d'éloigner.

Elle arrive à l'asile de la paix et du bonheur. Elle entre dans cette maison simple, embellie par la pratique des devoirs et des vertus domestiques. Personne n'envie le sort de ces heureux habitants : ils jouissent sans faste, sans éclat ; mais ils ne connaissent ni la satiété, ni l'ennui, ces fléaux de l'oisive richesse.

Est-il donc des êtres qui portent

avec eux un signe de réprobation? La petite Cécile, parvenue à l'âge de huit ou dix ans, avait vu des pauvres, à qui elle donnait, avec plaisir, le faible tribut qu'offraient ses parents à l'humanité souffrante. Cécile recula devant sa tante, qu'elle ne connaissait pas, et courut se réfugier dans les bras de sa mère. Félicité, effrayée du trouble de sa fille, sort, et voit une femme, à qui il ne reste de son sexe que l'impudence trop commune à celles qui ont méprisé, qui ont rompu les liens sociaux. Elle s'arrête devant elle, inquiète, irrésolue. Elle entend ces mots terribles, plus terribles encore par l'air et le geste qui les accompagnent: Tu feins de ne pas reconnaître ta sœur.

Madame Moreau fuit, et son effroi ne lui permet pas cependant d'oublier sa fille. Elle enlève l'enfant; elle craint qu'il ne respire un souffle contagieux. Elle l'emporte; elle précipite ses pas;

elle entre dans la cabinet de son mari; elle tombe sans pouvoir articuler un mot. Heureuse et respectable la femme qui n'a connu de joiés que celles qu'elle a partagées avec son époux, et qui, dans ces événements, plus ou moins pénibles, qui nous frappent tous, ne connaît que lui pour ami, pour protecteur.

Moreau se lève, s'informe, et se présente devant celle qui porte le trouble dans sa maison. Il prend le ton d'autorité et de confiance, naturel à la probité modeste, qui pourtant sait s'apprécier. Son maintien, l'estime qu'il inspire à tout ce qui l'approche, en impose même à celle qui, depuis des années, ne sait plus rien respecter. Elle balbutie; son œil déhonté, son front qui ne rougit plus, se baissent vers la terre, au moment où elle articule son nom.

Elle présente d'une main tremblante la procuration de son mari. « Je vois

ce qui vous amène, lui dit Moreau. Le deuil, dont se parent les enfants ingrats, n'est pas même sur vos lèvres. Vous ne venez pas, guidée par la reconnaissance, offrir à vos parents morts le triste et dernier tribut de votre affection. Vous vous souvenez qu'ils ont existé parce que vous êtes héritière. Vous hériterez; mais votre présence ne souillera pas ma maison. Voilà l'adresse de mon notaire. Soyez chez lui demain matin : l'acte de partage est prêt. Je souffrirai sans doute de me retrouver avec vous; mais il le faut, et je me résigne.

— « Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui, dit à demi-voix madame Robert, le front toujours courbé vers la terre. — Voilà de l'argent; éloignez-vous. »

Elle sort; elle rentre à Paris. Elle ne pense pas à Robert, elle n'a plus besoin de lui. Elle cherche, elle trouve le dernier compagnon de ses débau-

ches, celui qui l'a meurtrie sous les coups, et qu'elle préfère, en ce moment, à tous ceux qui peuvent laisser tomber sur elle un regard. Elle ne veut être ni lady, ni vice-reine ; mais elle passera en Angleterre avec son abject amant. Elle en fera, non un honnête homme, mais un monsieur. Ils mangeront gaîment leur soixante mille livres, et ensuite... ensuite? Pourquoi s'occuper de l'avenir?

Il est peu de cochers de fiacre qui refusassent une semblable proposition. Il en est même quelques-uns, qui seraient capables de reconnaissance envers la femme qui les aurait enrichis. Celui-ci était, sous tous les rapports, digne de madame Robert.

Elle touche ses fonds. Son amant l'aide à les transporter dans un hôtel-garni, où ce ne sont pas les individus qu'on reçoit, mais les sacs qu'ils descendent du fiacre, et dont, sans doute, ils ne sont que porteurs. On les évite,

on les écoute à peine ; on dédaigne de les servir.

Un fripier, une lingère, qui vendent de la considération à juste prix, leur en procurent en une heure de temps. Ils prennent le haut ton, en rentrant à l'hôtel, et le maître baisse le sien. Il voit bien que monsieur et madame se sont amusés à ses dépens. Ils ne sont pas les premiers, au reste, qui, voulant se travestir, ont pris les costumes les plus burlesques. Monsieur a la voix éteinte par l'abus des liqueurs fortes, et le maître trouve tout simple qu'on soit enrhumé. Madame jure beaucoup, et le maître observe que cela sied assez à une jolie femme.

Cependant, un mari qui a un intérêt réel à reprendre la sienne, peut la chercher, la retrouver, et se remettre à la tête de la communauté. D'après cette réflexion très-simple, monsieur et madame jugèrent que, pouvant dés-

ormais paraître convenablement partout, ce qu'ils avaient de mieux à faire était de partir sans délai. Quand on a une voiture à sa disposition, il est naturel de s'en servir. Monsieur va prendre un homme qui montera sur le siége, où décemment il ne peut plus paraître. Les sacs, au grand regret du maître de l'hôtel, sont replacés dans les coffres du fiacre. Les voyageurs partent; ils sont sur la route de Saint-Denis.

On marche aussi vite que peuvent aller les rosses qui traînent la voiture. On rit beaucoup des maris dupés; on a soin d'égayer la conversation, à l'aide d'une bouteille à dix-huit degrés, dont on a eu soin de se munir en passant à la Chapelle, et on ne sait plus ce qu'on dit en arrivant à Clermont. On oublie tout, hors les sacs, qu'on ne confie à personne, qu'on porte soi-même dans sa chambre. *Auri sacra fames*!

Le propriétaire du fiacre et des chevaux fut étonné de ne pas voir rentrer son cocher à onze heures, à minuit. Il l'attend jusqu'à une heure, jusqu'à deux, jusqu'à ce qu'enfin il ne pût prendre informations de personne. Mais à la pointe du jour il se mit en course, et alla sur toutes les places, dans tous les cabarets, où son cocher s'arrêtait; et il fût rentré chez lui sans rien découvrir, si un petit décrotteur, qui se tenait à la porte de l'hôtel, d'où monsieur et madame étaient partis, n'eût remarqué un homme inquiet, troublé, et qui parlait tout seul. Un Savoyard va toujours au-devant de quelques sous. Celui-ci demanda d'une voix timide au propriétaire s'il pouvait lui être utile à quelque chose, et le propriétaire l'envoya promener. L'enfant insista, et n'obtint pas d'autre réponse. Le propriétaire reprit son monologue et parla de velours d'Utrecht jaune,

du numéro 560, de son cheval pie, qu'il avait payé quatre-vingt-deux livres au dernier marché. L'enfant s'écrie : « Je savais bien que je vous rendrais quelque service. Le fiacre que vous cherchez est parti hier à deux heures de cet hôtel. » Le propriétaire y entre, il interroge le maître de la maison. De question en question, de réponse en réponse, le voile qui couvrait la fuite de nos coquins se soulève peu à peu. Enfin tout s'éclaircit, et il ne s'agit plus que de savoir quelle route ont pris les voleurs. Le cocher a beaucoup d'argent, sans doute mal acquis ; donc il a le plus haut intérêt à se dérober aux poursuites. Il est vraisemblable qu'il est sorti de Paris. Le petit décrotteur déclare que le fiacre a traversé la place des Victoires, et a pris la rue Neuve-Saint-Eustache. Cette rue Neuve-Saint-Eustache conduit à la porte Saint-Denis et à la porte Saint-Martin. On va par

ces deux portes en Picardie, en Artois et en Lorraine. Sur laquelle des trois routes chercher les fuyards?

Le propriétaire court comme un insensé. Il voudrait être sur tous les chemins de France à la fois. Le petit Savoyard, le regard suppliant, la main étendue, le suit aussi loin que le lui permettent ses forces. Le propriétaire n'a pas le temps de reconnaître un bon office. Il perd son temps en allant et venant, et n'apprend rien qui puisse le diriger dans ses démarches. Forcé de s'asseoir, il réfléchit que les gens qui redoutent la justice ne vont pas en Lorraine, et que son cocher doit avoir pris la route d'Angleterre ou de la Hollande. Il fait seller son meilleur cheval, qui pourtant ne vaut pas grand'chose. Il part décidé à s'informer de son cheval pie à la Chapelle, à la Villette, et il s'arrête précisément au cabaret où monsieur et madame ont fait leurs provisions de bouche.

Là il obtient des renseignements positifs. C'est en Angleterre que vont ses coquins. Mais il y a encore ici deux chemins. Passent-ils par Beauvais, ou par Amiens? Persuadé qu'il arrivera à Calais avant eux, il avance au hasard, et à chaque gîte il a la satisfaction d'apprendre qu'il les suit à la trace, et qu'il gagne sur eux trois à quatre lieues par jour.

Il arrive à Amiens poussé par l'espérance, souvent mensongère, mais qui cette fois ne le trompera point. Il voit du monde rassemblé à la porte d'une auberge. Il s'arrête; il aperçoit dans la cour une femme qui s'arrache les cheveux, qui déchire une robe et un mantelet neuf; et comme ce n'est pas cela qu'il cherche, il pique son cheval au moment où ses yeux se portent sur un mauvais carrosse, qui ressemble singulièrement au sien. Il entre au galop dans la cour. Il retrouve des traces de son numéro 560, que mon-

sieur et madame n'ont pas tout-à-fait effacé. Il revoit son velours d'Utrecht jaune. Il court à l'écurie ; il embrasse son cheval pie et son maigre compagnon.

Il demande à l'oreille du valet d'écurie où est l'homme qui est arrivé dans ce fiacre. « Oh ! monsieur, c'est un coquin... — Je le sais bien. — Qui s'est arrangé sans en rien dire avec le courrier de la malle de Calais ; qui est disparu cette nuit, avec soixante mille livres, pendant que sa femme dormait, et qui la laisse sans un sou. La voyez-vous ? Elle s'arrache là-bas ce qui lui reste de cheveux. Elle ferait beaucoup mieux de vendre ses chevaux et son carrosse à notre maître, et de courir après son mari. — Vendre mes chevaux et mon carrosse ! » Le propriétaire s'élance, saisit la dame par le bras, et crie un bon quart d'heure sans que ni lui ni personne sache ce qu'il veut dire.

Madame Robert, tout à la perte de son argent, ne s'alarme point des criailleries d'un homme qu'elle n'a jamais vu. Mais quand on parvient à s'entendre et à s'expliquer, qu'elle réfléchit qu'elle s'est donnée publiquement pour la femme d'un drôle qui a volé un carrosse et deux chevaux, et, qu'en désavouant ce prétendu mari, il ne sera pas moins constant qu'elle est sa complice, la frayeur la saisit, l'égare; elle laisse entre les mains du propriétaire la moitié de son mantelet et de sa robe, et prend la fuite avec le reste sans savoir où elle va. De tous côtés, on crie: au voleur! arrête! arrête! On lui barre le chemin. Elle se jette dans une allée; on ferme la porte sur elle. Elle trouve un escalier; elle monte, elle entre dans une chambre, dont les croisées ouvrent sur une rue, où elle ne voit personne. Elle se décide à sauter. Ses jambes s'embarrassent

dans ses jupes; elle ne saute pas; elle tombe lourdement sur le pavé. Elle se casse un bras, une cuisse et la tête. Fin digne d'une telle vie, et qui prévient toutes poursuites judiciaires!

Le propriétaire ne pensait ni à chercher, ni à poursuivre des coupables. Trop heureux de retrouver son carrosse et ses chevaux, qui lui furent remis sur les attestations, recommandations et injonctions magistrales, dont il s'était pourvu, il reprit gaîment le chemin de son domicile, et laissa, au procureur du roi d'Amiens, à disposer, comme il l'entendrait, de la *dépouille mortelle* de madame Robert. Or, cette dépouille ne pouvant couvrir aucun frais, le procureur du roi supprima le réquisitoire, l'information, la cérémonie imposante de la claie, et les membres disloqués de madame Robert furent, à petit bruit, jetés dans un trou, où nous les laisserons, s'il vous plaît.

Son amant, le cocher, avait d'abord trouvé très-doux d'avoir une femme et soixante mille francs. Il avait pensé depuis que les soixante mille francs, sans la femme, vaudraient mieux encore ; et le cocher était de ces êtres indifférents sur les moyens de doubler leurs capitaux. Il avait réfléchi, d'ailleurs, que son maître pourrait faire ses diligences pour rentrer en possession de son carrosse et de ses chevaux, et qu'il est des circonstances où il est dangereux de voyager à petites journées, et où il faut savoir prendre un parti décisif. D'après cela, il s'était arrangé, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, avec le courrier de la malle de Calais. En soupant, il avait fait boire copieusement sa compagne, ce qui n'était pas difficile : il suffisait de lui verser, et lorsqu'elle céda à la force des vapeurs bachiques, le pouce et l'index armés encore d'une dernière et copieuse prise de tabac,

qu'elle n'avait pas eu la force de porter à sa destination, mon coquin avait empli ses poches, avait fait plusieurs voyages clandestins, de son auberge à celle du courrier, et il était monté dans sa carriole, aussi tranquillement que s'il n'avait rien eu à se reprocher. Il y a des hommes heureusement nés.

A Calais, les affaires changèrent de face. On ne pouvait s'embarquer pour l'Angleterre, sans un passeport, qu'on ne refusait que dans des circonstances majeures, parce que le produit des passeports et du foin qu'on récoltait dans les fossés de la ville arrondissait les émoluments de messieurs de l'état-major. Messieurs de l'état-major étaient cependant des gens fort honnêtes, qui aimaient mieux perdre un écu par tête que de favoriser l'évasion d'un coquin. Le capitaine des portes, homme madré, fit observer à M. le gros major, que le langage du solliciteur ne s'accordait

pas avec son habit de ratine de Hollande; que ses mains calleuses décelaient son obscurité ; que son maintien gauche annonçait un défaut absolu d'éducation, car alors on jugeait de l'éducation de quelqu'un d'après la manière dont il se présentait, dont il portait son chapeau et son épée; et cette manière de juger prouvait sans doute beaucoup de pénétration.

M. le gros major, enchanté de trouver une occasion de faire le capable, interrogea notre cocher. Notre cocher, qui ne s'attendait pas à subir un interrogatoire, se troubla, se coupa, et lorsque M. le gros major lui dit qu'il était un fripon, il jura le contraire, de manière à convaincre M. le gros major, qu'il pouvait,... ce jour-là, avoir deviné.

Comme M. le gros major n'était pas expert en matières criminelles, il chargea quatre grenadiers de con-

duire le cocher chez M. le président, car vous saurez qu'alors il y avait, à Calais, un présidial assez bien composé, ce qui ne vous étonnera pas, lorsque vous vous rappellerez que la colère et les forces d'Édouad III, échouèrent, pendant un an, devant cette ville célèbre, où on ne trouve aujourd'hui que du vent, du sable, un libraire, qui fait assez mal ses affaires, dix pâtissiers, qui font fort bien les leurs, et, ce qui est inappréciable, des femmes très-jolies, très-aimables, qui, dit-on, ne sont pas insensibles, ce que pourtant je n'affirme pas, parce que je n'en sais rien.

Quand on a vécu quelque temps dans une certaine intimité avec une femme, on est nécessairement au courant des détails de son ménage et de sa famille. Le cocher, pressé, menacé, terrifié par le président, avoua à peu près tout ce que vous savez déjà. Les soixante mille francs furent

transférés de l'auberge au greffe, et on expédia aux juges d'Amiens un courrier, qui les pria d'avertir madame Robert, qu'elle pouvait revendiquer ses fonds. Or, comme les morts ne revendiquent rien, le courrier revint à Calais, comme il en était parti, plus cependant, le prix de sa course, qui l'intéressait davantage que la vie et la mort de madame Robert.

M. le président écrivit à Moreau, une belle et longue lettre, qu'il aurait pu réduire à ceci : Madame votre épouse est héritière de sa sœur, si elle peut prouver qu'elle n'ait pas laissé d'enfants. M. le président fit insérer, dans la *Gazette de France*, une autre lettre qui invitait les héritiers, en ligne directe, s'il y en avait, à se présenter; ce qui fit que toute la France sut qu'il y avait à Calais un présidial, et c'est ce que voulait M. le président.

Moreau, muni des pièces nécessai-

res, prit la poste, et arriva dans la capitale du pays conquis et reconqnis. Il trouva et toucha les soixante mille livres, à la petite différence pres, de mille écus, qui ne sont qu'une bagatelle. Tout le monde sait que les tiroirs d'un greffe sont collants.

La succession de monsieur et de madame Perceval, passa donc tout entière à une fille, l'ornement et l'honneur de son sexe, et à son époux, qui méritait sa fortune par l'usage qu'il en avait toujours fait.

Qu'est devenu Robert; que penset-il; que fait-il; lorsque je vous raconte des événements qui le touchent de près, et qu'il ignore? Hélas! je crains de parler, et cependant je ne peux me taire... Je parlerai.

Robert attendait sa femme. Il craignait de sortir, de marcher. L'exercice et le grand air eussent ajouté au besoin qui le tourmentait déjà. Étendu sur de la paille, il humecte de temps

en temps sa bouche brûlante de quelques gouttes d'eau. La journée s'écoule, la nuit vient, l'inquiétude naît, le sommeil fuit.

A la naissance du jour, Robert fait un effort. Il se lève; un bâton lui sert d'appui. Il se traîne; il va chez le notaire de Moreau, avec qui il avait eu quelques rapports d'affaires lorsqu'il demeurait à Châtenay. Il passe davant la boutique d'un boulanger; il s'arrête; il dévore des yeux l'aliment auquel il ne lui est pas permis de toucher. La petite fille de la boulangère voit un homme pâle, défait, près de tomber d'inanition. Elle va dans le fournil; elle cache un pain d'une livre sous son tablier blanc; elle fait en chantant deux ou trois tours dans la boutique; elle gagne le seuil de la porte; elle traverse la rue; elle rentre, après avoir adressé quelques mots insignifiants à sa voisine. Le pain, si désiré, est entre les mains

de Robert, et personne n'a rien vu.

Il arrive chez le notaire, qui ne le reconnaît pas. Il faut qu'il s'humilie, qu'il se nomme. Le notaire recule devant lui, comme madame Moreau avait reculé devant sa sœur. Robert entre dans des détails; il s'informe; il apprend que sa femme a touché ce qui lui revient de la succession de ses parents, et qu'il n'y a pas une heure qu'elle est sortie de l'étude. Il se hâte de regagner son misérable logement; il attend encore; il compte les heures, les minutes; le jour tombe, et il ne doute plus de son malheur. Il se reproche sa confiance imprudente, sa facilité. Il s'accuse de l'événement fatal, qu'il eût prévenu en surmontant la honte de se présenter devant son beau-frère. Le mal est sans remède. Deux ruisseaux de larmes s'ouvrent et ne tarissent plus. Il est sans courage contre le néant qui se présente à lui, et qu'il devrait invoquer.

En quelque état qu'on soit, on tient donc à la vie !

Le chagrin, le défaut d'aliments enflammèrent un sang déjà appauvri par les jouissances, les veilles, les anxiétés qui tourmentent l'ambitieux. Une fièvre ardente se déclara, et de l'eau, de l'eau pour tout remède, pour toute nourriture.

Une pauvre femme habitait un réduit en face du sien. N'ayant jamais connu l'aisance ; elle n'avait pas d'idée de la fortune. Son aiguille lui donnait du pain et elle riait quelquefois. Elle venait souvent essuyer l'eau qui tombait du visage de Robert, et elle lui présentait à boire. « Je m'éteins, je me meurs, lui dit-il. Faites-moi porter à l'Hôtel-Dieu. »

Un brancard vient, porté par deux hommes qui n'exigent pas de salaire, parce qu'ils sentent qu'ils auront quelque jour besoin du même service,

et qu'ils espèrent qu'on le leur rendra gratuitement.

Ah! pensait Robert, pendant qu'on le transportait, si je guéris, je me vengerai de l'infâme qui m'a déshonoré, et qui me livre aux horreurs de la misère. J'invoquerai contre elle les lois et les hommes. Je découvrirai sa retraite; je l'enfermerai, non dans un de ces couvents où on obtient encore une sorte de considération, mais dans cette maison destinée à recevoir, à châtier le vice crapuleux. Je m'emparerai de sa fortune; je me procurerai les douceurs de la vie, et j'accablerai le reste de son existence des privations auxquelles elle a cru me condamner. Je... je... je... Il n'eut pas la force de finir.

Les passants s'assemblèrent autour du brancard. Le bonhomme de la rue Jean-Saint-Denis traversait le parvis Notre-Dame. Il allait, avec sa femme, jouir paisiblement, au Jardin du Roi,

d'une belle matinée. Il s'arrêta comme les autres, il s'informa, et la pauvre femme nomma Robert. « Place, cria t-il, place aux restes d'un homme qui a usé sa vie en projets insensés, et qui vient mourir à la porte de l'hôpital! »

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

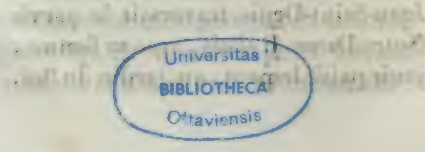
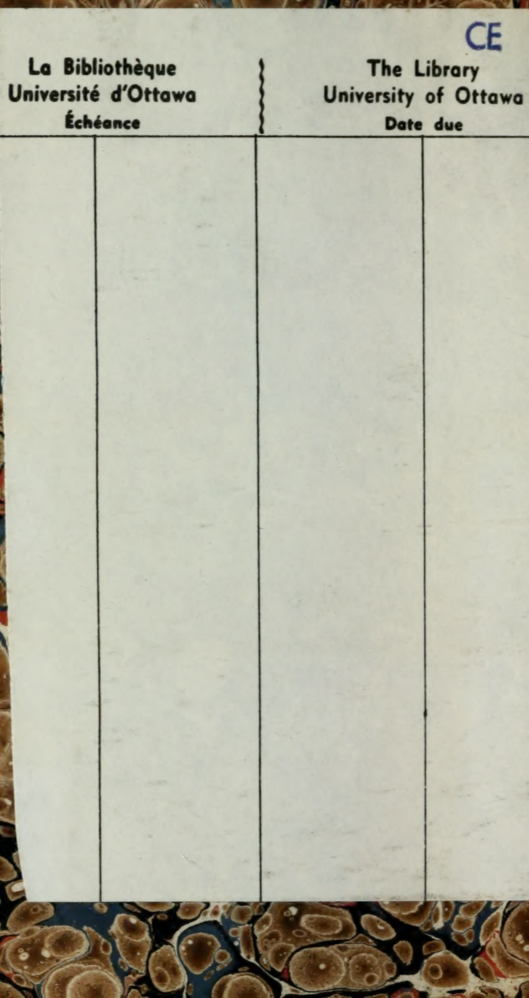
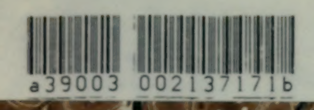


TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.




a39003 002137171b

